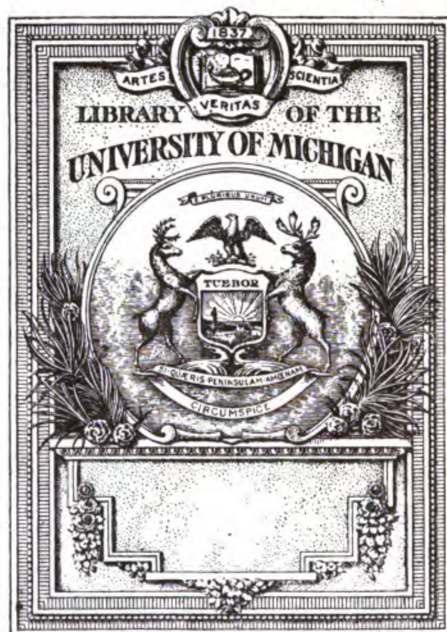
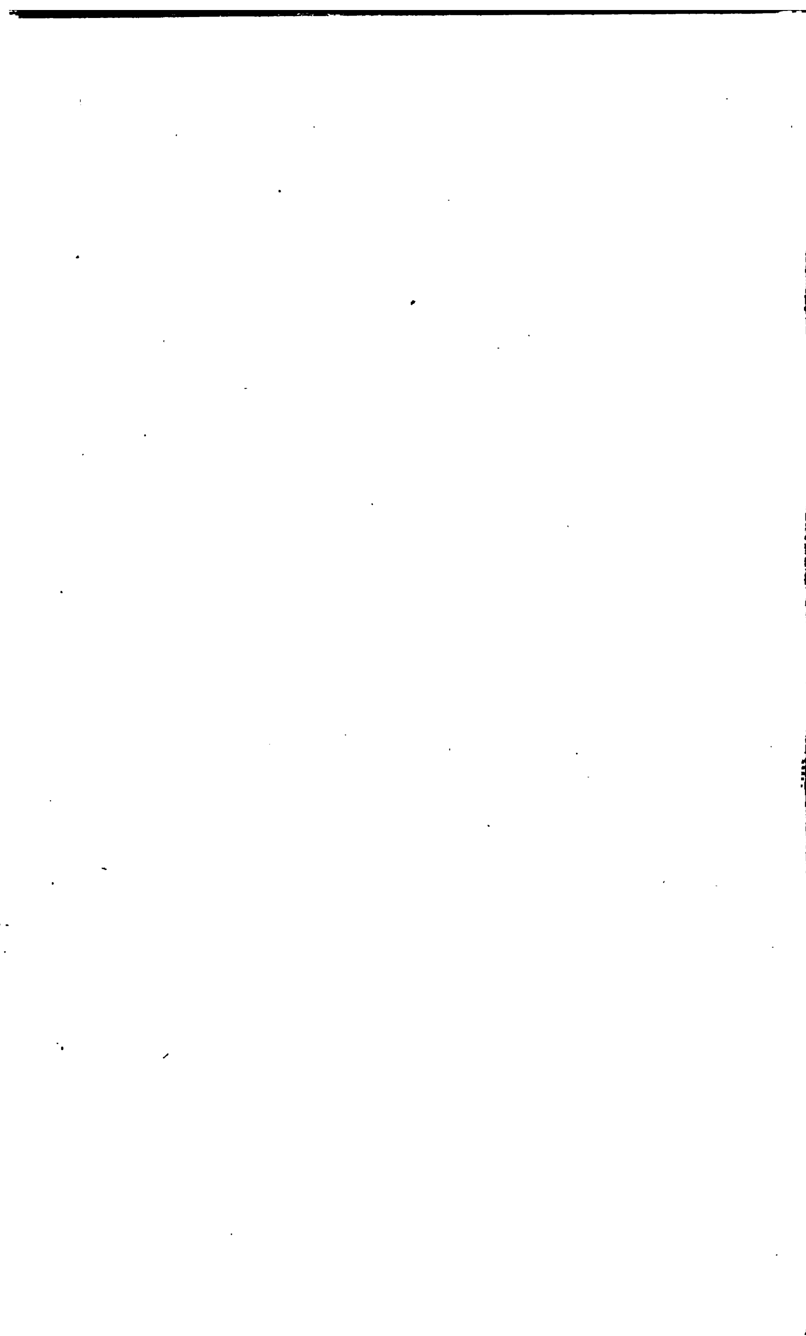


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



LE PANSLAVISME

DU MÊME AUTEUR

La Russie intellectuelle, librairie Maisonneuve . .	10 »
Serbes, Croates et Bulgares, études historiques et littéraires, librairie Maisonneuve	7 50
Les Racines de la langue russe, librairie Maisonneuve	5 »
Grammaire russe, librairie Maisonneuve.	5 »
Chrestomathie russe, librairie Colin.	4 50
La Littérature russe, librairie Colin.	4 »
La Mythologie slave, librairie Leroux	7 50
Études slaves, 3 vol., librairie Leroux	10 »
Russes et Slaves, 2e et 3e série, librairie Hachette, le vol..	3 50
Le Monde slave, 2 vol., librairie Hachette, le vol..	3 50
Souvenirs d'un slavophile, 1 vol., librairie Hachette.	3 50
Histoire d'Autriche-Hongrie, 5e édition, librairie Hachette.	5 »
Nicolas Gogol, 1 vol., librairie Bloud.	2 50
Histoire de Russie, librairie Larousse	0 80
Histoire de la littérature russe, librairie Larousse.	1 »
La Race slave, librairie Alcan	3 50
La Renaissance tchèque, librairie Alcan.	3 50
Moscou, librairie Laurens	3 50
Prague, librairie Laurens.	3 50
La Liquidation de l'Autriche-Hongrie, librairie Alcan	1 25
Les Luttes séculaires des Germains et des Slaves, librairie Maisonneuve	2 50
La Race slave (traduit de Niéderlé), librairie Alcan.	3 50

Bibliothèque de Philosophie scientifique

LOUIS LEGER
MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

Le Panslavisme
et l'Intérêt français



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

Bibliothèque de Philosophie scientifique

LOUIS LEGER
Membre de l'Institut
Professeur au Collège de France

Le Panslavisme et l'Intérêt français



PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, 26

3° HISTOIRE

ALEXINSKY (Grégoire), ancien député à la Douma. **La Russie moderne** (8e mille).

ALEXINSKY (Grég.). **La Russie et l'Europe** (3e mille).

AURIAC (Jules d'). **La Nationalité française, sa formation.**

AVENEL (Vicomte Georges d'). **Découvertes d'Histoire sociale** (6e mille).

BIOTTOT (Colonel). **Les Grands Inspirés devant la Science. Jeanne d'Arc.**

BLOCH (G.), professeur à la Sorbonne. **La République romaine.**

BORGHÈSE (Prince G.). **L'Italie moderne** (4e mille).

BOUCHÉ-LECLERCQ (A.), de l'Institut. **L'Intolérance religieuse et la politique** (4e m.).

BRUTSSEL (E. van), consul général de Belgique. **La Vie sociale** (6e mille).

CAZAMIAN (Louis), mre de Conférences à la Sorbonne. **L'Angleterre moderne** (6e m.)

CAZAMIAN (Louis). **La Grande-Bretagne et la guerre.**

CHARRIAUT. **La Belgique moderne** (7e m.).

CHARRIAUT (Henri) et M.-L. AMICI-GROSSI. **L'Italie en guerre.**

COLIN (J.), Lt-Colonel. **Les Transformations de la Guerre** (6e mille).

COLIN (J.) Lt-Colonel. **Les Grandes Batailles de l'Histoire.** *De l'antiquité à 1913*. (6e m.)

CROISET (A.), membre de l'Institut. **Les Démocraties antiques** (8e mille).

DIEHL (Charles), membre de l'Institut. **Une République patricienne. Venise** (5e m.)

GARCIA-CALDERON (F.). **Les Démocraties latines de l'Amérique** (5e mille).

GENNEP. **Formation des Légendes** (5e m.)

HARMAND (J.), ambassadeur. **Domination et Colonisation.**

HILL, ancien ambassadeur. **L'État moderne.**

LE BON (Dr Gustave). **La Révolution Française** (10e mille).

LICHTENBERGER (H.), professeur adjoint à la Sorbonne. **L'Allemagne moderne** (13e m.).

LUCHAIRE (J.) Dr de l'Institut de Florence. **Les Démocraties italiennes.**

MEYNIER (Commandant O.), pr à l'École militaire de Saint-Cyr. **L'Afrique noire** (5e mille).

MICHELS (Robert). Professeur à l'Université de Turin. **Les Partis Politiques.**

MUZET (A.). **Le Monde balkanique** (5e m.).

NAUDEAU (Ludovic). **Le Japon moderne, son Évolution** (10e mille).

OLLIVIER (E.), de l'Académie française. **Philosophie d'une Guerre (1870)** (6e mille).

OSTWALD (W.), professeur à l'Université de Leipzig. **Les Grands Hommes.**

PIRENNE (H.), Profr à l'Université de Gand. **Les Démocraties des Pays Bas** (4e m.)

ROZ (Firmin). **L'Énergie américaine** (8e m.).

LE PANSLAVISME

CHAPITRE I

COUP D'ŒIL SUR L'ENSEMBLE DES PEUPLES SLAVES

Les Slovènes. — Le groupe Serbo-Croate. — Les Bulgares. Les Tchèques et les Slovaques.

D'après les évaluations les plus vraisemblables la race slave qui s'étend des bords de l'Adriatique à ceux de l'océan Pacifique constitue actuellement un total d'environ cent soixante millions d'âmes. Il va de soi que ce groupe, s'il savait s'organiser et s'unir au groupe latin constitué par la Belgique, la France et l'Italie, constituerait un ensemble formidable qui tiendrait en échec les ambitions germaniques et leur interdirait à tout jamais l'accès de la Méditerranée et par suite de l'Asie.

Examinons un peu en allant de l'ouest à l'est quels sont les éléments de ce groupe :

Slovènes.	1.500.000
Serbes et Croates . .	9.773.000
Bulgares.	5.700.000
Tchèques	7.500.000
Slovaques	2.740.000

Serbes de Lusace. . .	157.000
Polonais.	22.000.000
Kachoubes.	370.000
Russes.	110.000.000

Le groupe russe se décompose ainsi :

Grands-Russes	69.500.000
Petits-Russes	33.000.000
Russes blancs.	7.400.000

Mais ces différences purement linguistiques — analogues à celles qui existent chez nous entre la langue d'oïl et la langue d'oc, n'ont qu'un médiocre intérêt au point de vue de l'ensemble de la race : Voyons quelles régions occupent ces différents groupes, quelles sont leurs tendances politiques et religieuses et quelle barrière ils peuvent opposer à l'expansion de l'Allemagne.

Les Slovènes.

Les Slovènes, au nombre d'environ 1.500.000 âmes, constituent, avec les Serbes ou Wendes de Lusace, le plus petit des peuples slaves; mais, comme nous allons le voir tout à l'heure, ils se fondent en réalité dans le groupe sud-slave, autrement dit jougo-slave.

Leur idiome littéraire diffère en somme assez peu de celui qui est pratiqué à Zagreb (Agram), à Belgrade, à Raguse, à Sarajevo.

Ils occupent, — sauf l'îlot allemand de Gottschee, — toute la Carniole, le nord de l'Istrie, la région

de Gorica que les Italiens appellent Gorizia et les Allemands Goritz (tous ces noms viennent du slave *gora*, montagne), la région d'Udine dans le Frioul (région nécessairement abandonnée à l'Italie), la partie sud-est de la Carinthie et une petite partie des deux comitats de Vas et de Zalad en Hongrie.

Il ne faut rien abandonner à la Hongrie.

Ici les revendications slaves devront être impitoyables. Assez longtemps la horde asiatique des Magyars aura exploité les peuples slaves soumis à sa domination et pratiqué à leur détriment la farouche maxime *Tot ember nem ember* (l'homme slovaque n'est pas un homme). Quand le jour des légitimes représailles sera venu, les vengeurs des nations exploitées devront se montrer implacables.

Non moins violente devra être la réaction contre les Allemands qui, en Carinthie et en Styrie, se sont emparés des fonctions publiques et des écoles.

« La situation géographique des Slovènes, fait remarquer M. Niéderlé[1], est fort importante pour la race slave. Ce sont eux qui interdiront aux Allemands de réunir l'Adriatique à la Mer du Nord. » C'est ce que j'avais déjà noté, il y a bientôt un demi-siècle, et on me permettra de répéter aujourd'hui les observations que je présentais en ce temps-là aux lecteurs de la *Revue Moderne*, dans un article depuis réimprimé dans *Le Monde Slave* (2e édition, Paris, 1897).

« On ne saurait trop répéter que l'Allemagne ne

1. Niederlé, *la Race slave*, 2e édition. (Paris, Alcan.)

va pas au delà de Klagenfürth. Quelques prétentions qu'elle invoque sur l'Adriatique, quarante lieues de pays slaves la séparent de Trieste, et c'est aux Slovènes, aux Italiens, aux Dalmates (autrement dit aux Serbo-Croates), que la mer appartient. La France suit avec un trop vif intérêt le développement de la nouvelle Allemagne pour qu'il lui soit permis d'ignorer les nationalités secondaires qui s'opposent à ce développement. Les Slovènes ne se sont point laissé absorber par le germanisme autrichien et n'ont nulle envie d'entrer dans la Grande Allemagne. Ils savent fort bien à quelle race ils appartiennent et si, dans une crise européenne, l'Allemagne les revendiquait au nom de jé ne sais quelle raison d'État, ils ne seraient pas embarrassés pour trouver des alliés chez leurs frères slaves, dussent-ils aller les chercher à Moscou. »

De même que les Slovaques, dont nous parlerons tout à l'heure, les Slovènes ont le malheur de n'avoir point d'histoire nationale. Ils ont été soumis tour à tour par leurs voisins, les Bavarois, les Francs, les Frioulans, colonisés par des laboureurs et des moines allemands. Pendant longtemps l'usage commun de la langue latine leur a fait oublier la différence d'idiome entre les Germains et les Slaves. La Réforme, en introduisant la langue vulgaire dans l'Église, obligea ses adhérents à créer un idiome littéraire.

Au début du XIX[e] siècle, les pays slovènes, par suite des conquêtes de Napoléon, firent partie (en 1809) du royaume d'Illyrie improvisé par le

conquérant. Le poète Vodnik chanta la résurrection et le slavisme de cette Illyrie.

« Le Grec et le Latin l'appellent l'Illyrie, mais tous ses fils l'appellent la Slovénie.

« Le citoyen de Raguse, l'habitant du littoral de Cattaro, de Gorica (la Gorizia des Italiens) tous de leur ancien nom s'appellent Slaves.

« Chez les Slovènes pénètre Napoléon. Une génération tout entière s'élance de la terre. »

On retrouve les mêmes sentiments chez les Croates qui firent partie du royaume d'Illyrie.

Il y a une trentaine d'années je me trouvais le 13 juillet à Ljubljana (Laybach), la capitale intellectuelle du peuple slovène. Dans une réunion amicale, un député aujourd'hui décédé, M. Vosniak, portant un toast à l'hôte de passage, se faisait l'interprète des sentiments que sa race professe pour la nôtre, des antipathies qu'elle éprouve pour les Germains.

« Comparons, disait-il, l'histoire des Allemands, des Slaves et des Français. Nous n'avons, jusqu'ici, vu l'Allemagne faire la guerre que pour satisfaire les intérêts les plus égoïstes. L'Allemand ne se contente pas de vivre chez lui ; il prétend aussi s'établir chez les autres ; il revendique notre sol, il veut nous imposer sa langue et ses mœurs. Quand a-t-on vu les Allemands faire la guerre pour une idée, délivrer un peuple asservi sans rien lui demander, comme la France qui naguère affranchissait l'Italie, comme la Russie qui arrachait les Bulgares au joug musulman ? »

Dans une poésie célèbre, un poète slovène con-

temporain, Gregorcic, met en scène un prêtre catholique qui impose les cendres aux fidèles suivant le rite de l'Église catholique. Parmi eux figure le peuple slovène si longtemps dédaigné, si misérable. Le prêtre rejette les cendres loin de lui et s'écrie d'une voix forte : « Lève-toi, mon pauvre peuple, jusqu'ici foulé aux pieds dans la poussière; ce n'est pas le jour des Cendres qui est ton jour, c'est le jour de la Résurrection ».

Cette résurrection définitive, les Slovènes ne peuvent l'attendre que de leur entrée dans une confédération sud-slave à constituer sous l'égide de la Serbie et cette confédération ne peut s'assurer une existence définitive que dans la vaste fédération slave qui renouvellera la face de l'Europe.

Le groupe serbo-croate.

Au point de vue ethnique, les Serbes et les Croates sont de même langue et de même origine. L'histoire et la géographie les ont séparés; mais beaucoup d'entre eux comprennent aujourd'hui la nécessité de se réunir pour former un groupe définitif.

Les populations qui se sont établies au nord-ouest ont profité du voisinage de la mer, de la civilisation latine et ont pris le nom de Croates. Elles appartiennent à la religion catholique. Leur principal centre intellectuel est aujourd'hui Zagreb, que nous appelons Agram. Les tribus du sud et de l'est, établies plus avant dans la Péninsule balka-

nique, ont pris le nom de Serbes, et embrassé le christianisme sous la forme byzantine avec la liturgie slavonne. Il résulte de là que les Croates écrivent leur langue en caractères latins, tandis que les Serbes emploient l'alphabet cyrillique analogue à l'alphabet russe. Tandis que la Croatie formait un royaume, une annexe du royaume de Hongrie, la nation serbe, après avoir constitué plusieurs États indépendants est tombée au xve siècle sous la domination turque et ne s'en est émancipée qu'au début du xixe siècle.

Voici quels étaient, en 1900, les chiffres approximatifs des Serbes et des Croates qui doivent aujourd'hui être renforcés d'au moins 10 °/₀, peut-être même 15 °/₀.

Autriche cesleïthane.	711.382
Croatie et Slavonie.	2.101.580
Hongrie (approximativement). . . .	70.000
Territoire de Rieka (Fiume).	13.929
Bosnie-Herzégovine[1].	1.650.000
Monténégro environ	350.000
Royaume de Serbie.	2.398.551
Vilayet de Scutari et Albanie, environ.	100.000
Italie.	5.000
Russie	5.000
Amérique et autres pays.	300.000
	8.553.442

que nous pouvons, sans exagérer, porter aujourd'hui à dix millions. Ce chiffre, joint à celui des Slovènes, donne un total qui atteindra très prochai-

1. D'après le recensement de 1905.

nement douze millions. N'oublions pas qu'il s'agit d'un groupe essentiellement prolifique.

L'un des signes principaux qui différencie les Croates des Serbes, c'est la religion. Les Croates sont essentiellement catholiques, les Serbes orthodoxes et musulmans, mais la règle n'est pas absolue. Il y a des orthodoxes en Dalmatie, notamment à Raguse, aux bouches de Kotor (Cattaro) et dans certains districts de la Hongrie. Presque tout le royaume de Serbie appartient à l'orthodoxie. En Bosnie-Herzégovine, on a compté, en 1905, 598.632 Serbes musulmans. Suivant les évaluations du professeur Florinsky de Kiev, le nombre des musulmans pour l'ensemble des pays serbes serait d'environ 800.000. Le jour où les Turcs seront définitivement vaincus, ce chiffre ira diminuant par suite de l'émigration. Naturellement, le gouvernement austro-hongrois s'est appliqué à souligner les différences linguistiques ou religieuses pour empêcher les tendances unionistes de se développer. A un certain moment, il avait même imaginé une nationalité bosniaque et il désignait la langue parlée par ses sujets du mot de landsprache (zemaljski jezik) la langue du pays!

Le gouvernement serbe avait été mieux inspiré quand, pour attester sa tolérance religieuse, il avait conclu un concordat avec Rome par les soins de M. Vesnitch, son ministre actuel à Paris.

Pour éviter l'inconvénient d'une double dénomination, j'ai proposé pour les deux groupes le nom commun d'Illyriens qui se rattache aux souvenirs de l'antiquité et de Napoléon. Il symboliserait

l'unité morale des deux groupes, de même que le nom des Belges symbolise l'unité politique des Flamands et des Wallons. Ce nom a d'ailleurs été déjà employé dans l'histoire, sous la forme illyrisme, pour caractériser la renaissance littéraire des pays croates au XIX[e] siècle.

Les Bulgares.

J'ai proposé plus haut l'épithète d'illyrienne pour l'union serbo-croate. On a proposé jougo-slave; mais l'épithète conviendrait également aux Bulgares qui actuellement ne paraissent guère disposés à faire partie du groupe, encore que leur situation géographique soit plus méridionale que celle des Serbes.

Les Bulgares, comme les Serbo-Croates, ont eu leur berceau quelque part au nord, du côté des Carpathes, non loin des Russes. Quand ils sont arrivés dans la Péninsule balkanique, ils ne portaient pas encore le nom de Bulgares et vivaient, d'ailleurs comme leurs voisins serbes, en tribus isolées et anarchiques.

Sur les bords du Volga existait une tribu d'origine turque appelée les Bulgares; elle se mit en mouvement, traversa le Danube, pénétra dans la Dobroudja, soumit les Slaves de l'est de la Péninsule, les unifia et leur donna son nom. D'autre part, elle adopta la langue slave et s'assimila aux indigènes. Le même phénomène s'est accompli chez nous. Nous sommes un peuple celtique, organisé tour à tour par la conquête romaine et les Francs, peuple germanique.

Le même phénomène, comme nous le verrons tout à l'heure, s'est également accompli en Russie. Les Russes et les Bulgares sont des Slaves, mais des Slaves dont les ancêtres ont subi un alliage dont la proportion est d'ailleurs difficile à déterminer.

La destinée des Bulgares a été parallèle à celle des Serbes; eux aussi ont fondé un empire (tsarat) qui a eu des jours de gloire; eux aussi ont été opprimés par les Turcs; non seulement par les Turcs, mais aussi par les Grecs qui, grâce à la complicité du Divan, ont réussi à s'emparer de presque toute la hiérarchie ecclésiastique. On sait comment ils ont, dans ces dernières années, échappé à ce double joug par la constitution de l'exarchat ecclésiastique, qui assurait leur autonomie religieuse, et par les armes victorieuses de la Russie qui a posé les bases de leur indépendance politique.

A la fin de l'année 1900, M. Niéderlé[1] comptait un total de cinq millions de Bulgares qui se décomposait ainsi :

Royaume de Bulgarie, d'après le recensement du 30 décembre 1900	2.885.379
Roumélie, Turquie, Albanie, Constantinople, Asie Mineure.	600.000
Macédoine (d'après la statistique de M. Kantchov).	1.200.000
Roumanie avec la Dobroudja . . .	180.000
Autres pays..	50.000
Total.	4.915.379

1. *La Race slave*, p. 206.

soit en chiffre ronds 5 millions. Ce n'est pas exagérer que d'évaluer à 700 mille l'accroissement du peuple bulgare depuis cette époque, ce qui nous donnerait un total de 5.700.000.

Les Slaves balkaniques, disait un empereur byzantin, sont des peuples anarchiques et qui se détestent les uns les autres (ethna anarkhika kai misalléla). Le mot est toujours vrai. Notons en passant que cette définition est d'ailleurs justifiée par l'histoire ou le folklore de tous les pays slaves. Comment débute l'histoire de la Russie? Il y a là-bas, dans les régions du lac Ladoga et du Haut-Volga, des tribus slaves et finnoises qui passent leur temps en guerres et en querelles. « Un jour ils se dirent : Cherchons un prince qui règne sur nous et nous juge suivant le droit. Et ils allèrent au delà de la mer chez les Varègues qui s'appellent Russes et ils leur dirent : Notre pays est grand et riche, mais il n'y a point d'ordre parmi nous, venez donc nous régir et nous gouverner[1] ».

On sait quelle était l'anarchie polonaise. Or, que disait un proverbe national polonais? La Pologne se maintient par l'anarchie. Et l'histoire primitive des Tchèques nous raconte au IXe siècle, l'épisode du prince de la Grande-Moravie, Svatopluk présentant à ses fils un faisceau de dards qui unis ne peuvent être brisés et qui le sont aisément quand on les sépare. L'histoire tout entière des Slaves n'est que celle des misères résultant de leurs instincts anarchiques.

1. *Chronique dite de Nestor*, édition française. (Paris, Leroux, 1884, p. 15.)

Je reviens aux Bulgares. Ils ont pris rang parmi nos ennemis et nous n'avons aucune raison d'avoir pour eux une tendresse particulière. Mais le devoir des savants est avant tout de rechercher et de proclamer la vérité.

Les Bulgares se sont alliés aux Allemands et aux Austro-Hongrois dans l'idée de se venger des Serbes. Or, quel était le point de départ du conflit? la question de la Macédoine. En laissant de côté les passions actuelles (La passion, a dit Montesquieu, fait sentir et jamais voir), examinons cette question au point de vue purement scientifique.

Voici ce que j'écrivais vers 1888 dans la Grande Encyclopédie, à une époque où l'on était loin de prévoir que le conflit franco-allemand aurait sa répercussion dans la Péninsule balkanique :

« La Macédoine, disais-je, malgré les affirmations contraires des Grecs et des Serbes, est à peu près entièrement peuplée de Bulgares. Les prétentions des Grecs et des Serbes ne sauraient prévaloir contre les constatations précises des ethnographes indépendants tels que Lejean, Kiepert, Rittich, Grigorovitch, Hilferding, Mackenzie. En réalité, le mont Char (Char Dagh) indique la limite des nationalités bulgare et serbe... Les Slaves macédoniens se considèrent comme Bulgares et parlent un dialecte bulgare.

Ce n'est qu'après le traité de Berlin, lorsque la Serbie s'est vu définitivement enlever la Bosnie et l'Herzégovine que certains de ses hommes d'État ont eu l'idée de chercher une compensation du

côté de la Macédoine et de supposer des Serbes dans des pays peuplés de Bulgares. »

Voilà ce qu'écrivait en 1888, un savant français très slavophile, parfaitement impartial et désireux de voir s'établir sur les débris de l'empire ottoman une confédération balkanique.

Les lecteurs désireux de connaître tous les détails de la question qui nous occupe devront se référer au volume de M. Niederlé (pp. 211 et suivantes). Voici ce que ce savant écrivait dans l'édition tchèque publiée en 1909. (La première édition française est de 1911, la seconde de 1916) :

« Il est hors de doute que la partie la plus considérable du peuple de Macédoine se sent et se proclame bulgare, qu'elle se rattache à l'Église bulgare autocéphale dont le chef est l'exarque. Dans son ensemble et par certains détails, la langue se rapproche beaucoup plus du bulgare que du serbe. La solution naturelle, concluait M. Niederlé en 1909, est celle qui adjugerait la Vieille-Serbie aux Serbes et la Macédoine aux Bulgares. Les relations des deux peuples se trouveraient ainsi réglées et leur développement national assuré. »

Quelles que soient actuellement les erreurs de la politique bulgare, menée par un prince étranger, il ne faut pas désespérer de les voir un jour réparées et de voir la Bulgarie rentrer dans le giron du monde slave régénéré.

Quand l'ardeur de la lutte sera refroidie, quand une paix honorable aura rendu aux parties la sécurité qui leur manque aujourd'hui, les ennemis

d'hier feront bien de méditer les vers du grand poète panslave, du Slovaque Kollar. « Slaves, peuple à l'esprit anarchique, qui vivez dans la lutte et les déchirements, allez demander des leçons d'union aux charbons ardents.

« Tant qu'ils sont groupés dans un unique monceau, ils brûlent et chauffent; mais le charbon s'éteint solitaire quand il est séparé de son compagnon. Faites cette joie à votre mère la Slavie, Russes, Serbes, Tchèques, Polonais, vivez en bon accord.

« Alors, ni la guerre mangeuse d'hommes, ni les perfides ennemis ne pourront vous entamer, et votre peuple sera bientôt le premier du monde. »

Kollar ne nomme pas les Bulgares dans ce sonnet écrit vers 1830. Ils n'étaient pas encore ressuscités. Mais les *perfides ennemis* du monde slave existent toujours; ils exploitent leurs divisions et les Bulgares regretteront quelque jour de s'être liés à eux.

Les Tchèques et les Slovaques

Le nom des Tchèques, longtemps ignoré chez nous, commence à être plus connu depuis que le gouvernement français, reconnaissant leur nationalité et rendant justice à leurs sentiments, les a, ainsi que les Polonais, exemptés des mesures de précautions qu'il a prises vis-à-vis des autres sujets austro-hongrois. Non seulement ils ont été autorisés à résider librement en France, mais encore

un grand nombre d'entre eux ont été admis à servir dans l'armée française.

Les Tchèques sont les habitants slaves du royaume de Bohême, des provinces de Moravie et de Silésie, où malheureusement ils sont en contact avec environ deux millions d'immigrés allemands. Les Slovaques sont le prolongement de la nation tchèque dans le nord-ouest de la Hongrie où ils sont indignement exploités et opprimés par les Magyars, lesquels eux sont de race et de langue ouralo-altaïque. « Établie à la ligne de partage des eaux du nord et du sud, protégée par des murailles naturelles, sans les fautes de ses princes, cette nation occuperait aujourd'hui dans le monde slave une autre situation que celle qui lui appartient » (Niederlé.)

Les princes slaves du XIIe et du XIIIe siècle ont eu le très grand tort d'appeler des Allemands pour défricher les forêts de l'ouest et du nord-ouest. Or, une fois établis dans un pays, les Teutons ne songent qu'à croître et multiplier, à ne point s'en aller et à dominer la nation qui a fait la sottise de les appeler. C'est à eux plus qu'à tout autre peuple que l'on peut appliquer le mot du poète :

> Laissez-leur prendre un pied chez vous;
> Ils en auront bientôt pris quatre.

Une réaction en faveur de l'élément slave se produisit au XIVe siècle sous le règne de l'empereur-roi Charles IV et de son fils Vacslav (Wenceslas). Ce fut Charles IV qui, en sa qualité d'empereur, prescrivait dans sa *Bulle d'Or* l'étude de la langue

slave aux héritiers du roi de Bohême, du comte palatin du Rhin et du margrave de Brandebourg. « Il est juste, disait-il, que les princes électeurs qui sont les colonnes de l'empire aient la connaissance de plusieurs idiomes, leur devoir étant de soulager l'empereur en ses plus importantes affaires. » Donc il ordonnait que les princes en question « qui doivent savoir l'allemand pour l'avoir appris dès l'enfance, apprennent à partir de sept ans les langues latine, italienne et slave, de façon à les posséder à l'âge de quatorze ans. »

D'autre part, il se plaisait à rappeler au tsar des Serbes Étienne Douchan les liens de sympathie que créait entre eux l'usage commun de la langue slave : *ejusdem nobilis slavici idiomatis participation, ejusdem generosæ linguæ sublimitas*[1]. Ce n'est pas précisément le langage que le roi de Bohême François-Joseph a tenu au roi Pierre de Serbie.

La période du hussitisme n'est pas seulement une période de réforme religieuse, mais de luttes héroïques pour la défense de la langue et de la nationalité slaves. Puis survient une période de réaction, une invasion du luthéranisme allemand, enfin l'ensemble de circonstances qui provoque l'insurrection contre la maison d'Autriche, laquelle aboutit à la bataille de la Montagne-Blanche (1620) et à l'assujettissement définitif de la nation tchèque. Beaucoup de familles quittent le pays et sont remplacées par des immigrés allemands. Il faut suivre

1. Lettre datée de Pise, 19 février 1355.

dans le livre de M. Niéderlé (pp. 109 et suivantes) les progrès effrayants du germanisme en Bohême et en Moravie. La nationalité slave semble perdue. Puis, à la fin du XVIIIe siècle, une réaction s'opère : les Tchèques reprennent conscience de leur nationalité et comprennent que pour la défendre il leur faut avant tout s'appuyer sur l'unité de la race. Ils seront donc nécessairement des apôtres du panslavisme intellectuel, en attendant le panslavisme politique.

Les Slovaques eux ont joué dans l'histoire un rôle beaucoup moins considérable; opprimés par les Magyars ils suivent de loin le mouvement tchèque en dépit des injustices et des persécutions dont ils sont l'objet. Dans la première moitié du XIXe siècle ils ont donné à l'idée panslave deux de ses apôtres les plus éminents, le poète Kollar et l'ethnographe Safarik.

Les statistiques officielles de l'Autriche et de la Hongrie font tout ce qu'elles peuvent pour diminuer le nombre des Tchèques et des Slovaques. M. Niéderlé en 1909 arrivait à un total de 7 millions pour les Tchèques proprement dits et pour les Slovaques à 2.600.000. En restituant à la nationalité slave tous ceux qui pour diverses raisons (employés, ouvriers, soldats) sont encore obligés de la dissimuler, nous resterons certainement en dessous de la vérité en présentant comme total général un chiffre de 11 millions.

Au point de vue religieux un grand nombre de Tchèques se rattachent à la tradition hussite ; mais ils sont officiellement catholiques. Les réformés

ne constituent qu'un effectif de 2, 4 °/₀. Chez les Slovaques, les proportions ne sont pas les mêmes; on compte 70, 2 °/₀ de catholiques, 23 °/₀ de réformés de la confession d'Augsbourg; 5 °/₀ sont des Uniates, autrement dit des Grecs unis. Dans un pays bilingue les Juifs de tempérament cosmopolite hésitent entre les deux nationalités. Environ 60 °/₀ des Juifs de Bohême et de Moravie se sont déclarés Tchèques. En Hongrie où il constituent 14,8 °/₀ de la population, presque tous se sont déclarés Magyars, depuis que la nationalité magyare est prépondérante. Le jour ou la nationalité slave reprendra le dessus un certain nombre d'entre eux se laisseront aisément slaviser. Les Slovaques depuis environ un siècle ont essayé de constituer dans leur dialecte une littérature indépendante. Le jour où la Tchéquie régénérée constituera un Etat indépendant, ils reviendront très probablement à l'unité de la langue littéraire, tout au moins pour les matières du haut enseignement et de la culture générale.

CHAPITRE II

LES SLAVES DISPARUS DE LA BALTIQUE ET DE L'ELBE

La trace de ces Slaves en Allemagne. — La toponomastique. — Les trois groupes principaux. — La conversion au christianisme synonyme de germanisation. — Kollar et Renan.

Les Serbes de Lusace dont nous avons évalué le total à 157.000 constituent le plus petit des peuples slaves et, nécessairement, celui qui a le moins d'avenir. Le nom de la Lusace (allemand Lausitz, serbe Luzica) est un mot slave qui veut dire pays marécageux. Cette région faisait naguère partie de la Couronne de Bohême; en 1635 elle fut cédée à la Saxe. Aujourd'hui les Serbes appartiennent, pour la plus grande partie à la Saxe royale, et pour un groupe au royaume de Prusse. Ils parlent deux langues différentes et appartiennent à deux religions (catholique et réformée). Leurs principaux centres sont, en Saxe, la ville de Budyssin que les Allemands appellent Bautzen et en Prusse, celle de Chotebuz que les Allemands appellent Kottbus. Isolés à la fois des Tchèques au sud et des Polonais à l'est, ils flottent comme

un îlot ethnographique dans la mer allemande et sont menacés d'être un jour complètement engloutis par elle si leurs congénères ne viennent à leur secours.

Ces Slaves sont, comme on dit en géologie, les *témoins* de l'existence d'un groupe considérable aujourd'hui disparu, les Slaves baltiques nommés aussi Slaves de l'Elbe ou Polabes (de *po* le long, de *Labe*, l'Elbe).

En effet, toute la partie de l'Allemagne du nord, qui s'étend sur les deux rives de l'Elbe et qui comcomprend la Prusse, la Saxe royale, le Mecklembourg, les petites principautés et l'île de Rügen était occupée naguère par les Slaves et n'a été définitivement germanisée qu'au XIVe siècle.

L'origine slave de certaines localités se constate encore aisément dans la forme extérieure de leur nom. Nous avons dans la principauté d'Anhalt au nord de l'Elbe une ville qui s'appelle Zerbst et qui est bien connue parce que Catherine II de Russie était princesse d'Anhalt-Zerbst. Or, Zerbst représente une ancienne forme slave, Serbistie, le lieu de réunion des Serbes et rappelle précisément l'existence des Serbes qui, en cet endroit, ont depuis longtemps disparu. Dans le royaume de Saxe les noms slaves sont encore fort nombreux. Commençons par la capitale. Dresde s'appelle en allemand Dresden. Ce mot vient d'une ancienne forme serbe Driezdzany (en Tchèque Drazdany) dérivé lui-même d'un ancien mot *dronzga* qui veut dire forêt.

Leipzig représente une ancienne forme Lipsk

ou Lipsko et veut dire le bois de tilleuls, du mot *lipa*, tilleul qui a fourni un grand nombre de noms de lieux dans les pays slaves. Nous trouvons dans la Saxe Royale une ville de mines qui s'appelle Chemnitz. C'est la déformation du mot Kamenica (de *Kamen*, pierre) qui veut dire, la mine, la carrière. On trouve une vingtaine de noms analogues dans les parties encore slaves de la Bohême et de la Moravie. La Silésie est encore aujourd'hui en partie polonaise. On ne sera pas surpris d'y rencontrer des noms de villes slaves, tels que Torgau (la ville du commerce), Glogau (la ville des houx). Dans l'Allemagne du nord, nous n'avons pas moins de trois villes portant encore le nom de Stargard (Stary Grad, le vieux château). Le nom de la Poméranie (en allemand Pommern) veut dire en slave le littoral (po, le long de, more, la mer). Je pourrais multiplier ces noms à l'infini. Ils rappellent les anciens habitants de ces contrées aujourd'hui germanisées et les luttes qu'ils ont eues à soutenir contre leurs envahisseurs, ces luttes que l'annaliste Widukind, moine de Corvey, en Westphalie, résumait ainsi au xe siècle : *Transeunt dies plurimi, Germanis pro gloria et pro magno latoque imperio, Sclavis pro libertate ac ultime servitute varie certantibus.*

C'est du nom des Slaves fait prisonniers et vendus comme serfs par les Allemands que vient notre mot d'*esclave*.

Ces Slaves disparus étaient établis dans le bassin de l'Oder, de la Save et de l'Elbe.

Ils se répartissaient en trois grandes familles.

1° Les Obotrites, qui occupaient le Mecklembourg et le Holstein jusqu'au fleuve Warnawa (en allemand Warnau);

2° Les Lutitses ou Vélètes, entre l'Oder et l'Elbe;

3° Les Serbes sur l'Elbe moyen et dans les bassins de son affluent la Sale, de l'Oder et de la Bobra. Ces Serbes (Srbi), leur nom est absolument identique à celui de leurs congénères du Danube; mais leur langue est bien différente de la leur.

Chacun de ces groupes était divisé en une infinité de tribus. Et ces tribus n'avaient aucune idée des intérêts communs de la race.

Le christianisme fut prêché à ces Slaves par des Allemands et leur conversion fut la première étape de la germanisation. Les évêchés sont des avant-postes du germanisme. Les noms se transforment et prennent une physionomie allemande. Ainsi Mezibor[1] devient Mersebourg. En 1022, Pribigniev, prince des Obotrites, qui porte un nom bien slave, se fait baptiser et son fils reçoit le nom allemand de Gottschalck.

L'île de Rügen devient le dernier refuge du paganisme slave. En 1168, les Danois détruisent le sanctuaire païen d'Arkona. Eux aussi, ils ont travaillé à la grandeur future de la Prusse. Une fois convertis, les Slaves deviennent nécessairement des tributaires; peu à peu ils s'assimilent aux Allemands. Ecoutez ce fragment de la fondation d'un évêché dans la ville slave de Ratibor (1158) :

« Par droit d'héritage, dit Henri le Lion, nous

1. La ville entre les bois. — Le slave *bor*, forêt, devient en allemand *burg*.

avons reçu de nos ancêtres des peuples païens appelés Wénèdes (Venedi, all. Windisch, — c'est le nom que les Allemands donnent volontiers aux Slaves). Dès le temps de Charlemagne ils étaient des rebelles, ennemis de Dieu et de la sainte Église, et, après avoir soumis leurs têtes obstinées à la foi chrétienne, ils sont souvent retournés à l'abomination du paganisme. Même de notre temps, nous n'avons pas cessé d'accabler souvent avec le glaive les cols asservis des infidèles et, pour les punir de leur méchanceté, nous avons considérablement augmenté les tributs, et maintenant, les ayant ainsi accablés, nous régnons depuis longtemps sur eux pour l'accroissement de notre puissance. »

De tous ces Slaves disparus, les Serbes de Lusace seuls subsistent encore.

Quand les autres Slaves, ceux de Bohême notamment, ont connu cette tragique histoire elle leur a donné lieu de faire d'amères réflexions sur leur propre destinée.

Le poète Kollar qui en qualité d'étudiant en théologie séjourna à Iéna de 1815 à 1819, à Iéna, c'est-à-dire dans les régions mêmes qu'avaient naguère habitées ses congénères disparus, y était sans cesse hanté par le souvenir de ces ancêtres. « Chaque localité, chaque village, chaque rivière, chaque montagne portant un nom slave — écrit-il dans ses Mémoires — me semblait un tombeau, un monument d'un gigantesque cimetière. Je voulais visiter et étudier toutes les communes qui portaient des noms slaves et rechercher si l'on n'y

trouverait pas encore quelques traces de la nationalité primitive. »

Mais Kollar était plus poète qu'archéologue, et dans le prologue de son poème la *Fille de Slava*, sur lequel nous reviendrons, il a éloquemment traduit ses patriotiques émotions.

« Elle est là devant mes yeux mouillés de larmes, cette terre, berceau jadis, aujourd'hui tombeau de mon peuple : O siècles anciens qui planez sur moi comme la nuit, ô contrée, image de toute honte! De l'Elbe infidèle [1] aux flots dévorants de la Baltique, la voix harmonieuse des Slaves retentissait naguère. Elle est muette aujourd'hui. Qui a commis cette criante injustice? Qui a dans un seul peuple déshonoré toute l'humanité? Rougis, jalouse Germanie, voisine de la Slavie! Ce sont tes mains qui ont commis cet attentat. Jamais ennemi n'a fait couler autant de sang que ta main n'en a versé pour détruire le Slave. Celui-là seul est digne de la liberté qui sait respecter la liberté d'autrui. Celui qui met des esclaves aux fers est lui-même un esclave. Qu'il enchaîne la main ou la langue, c'est tout un... Il ne sait pas respecter les droits des autres.

« Qu'êtes-vous devenus, chers peuples slaves qui viviez jadis ici?... je regarde au loin à ma droite, je fouille l'horizon à ma gauche. Mon œil dans la Slavie cherche en vain les Slaves. »

Remplacez les Serbes de l'Elbe par les Serbes

1. Le poète l'appelle infidèle parce que le fleuve, après avoir coulé en pays slave (la Bohême), court ensuite en pays allemand.

du Danube. La tactique allemande est la même vis-à-vis des Slaves du midi que naguère vis-à-vis des Slaves du nord. Elle se résume dans le mot que Bismarck appliquait naguère aux Polonais : *ausrotten*, c'est-à-dire extirper, déraciner, exterminer.

Un demi siècle après Kollar, un grand Français évoquait le souvenir des Slaves baltiques. C'était au lendemain de nos désastres en 1871. Renan, dans une de ses lettres à Strauss, s'exprimait ainsi :

« Chaque affirmation du germanisme est une affirmation du slavisme ; chaque mouvement de concentration de la part des Allemands est un mouvement qui « précipite » le Slave, le dégage, le fait être séparément. Il verra cette longue exploitation historique de sa race par la vôtre — et le nombre des Slaves est le double du vôtre. Songez quel poids pèsera dans la balance du monde, le jour où la Bohême, la Moravie, la Serbie, toutes les populations slaves de l'empire ottoman sûrement destinées à l'affranchissement, races héroïques encore, toutes militaires et qui n'ont besoin que d'être commandées, se grouperont autour de ce grand conglomérat moscovite, qui paraît bien le noyau désigné de la future unité slave.

« Une des blessures des Russes sera un jour d'avoir été civilisés par les Allemands. Ils le nieront, mais ils se l'avoueront tout en le niant et ce souvenir les exaspérera. L'Académie de Saint-Pétersbourg en voudra autant un jour à celle de Berlin pour avoir été allemande que celle de Berlin nous en veut pour avoir été autrefois

moitié française. Notre siècle est le siècle du triomphe du serf sur le maître. Le Slave a été et, à quelque égard, est encore votre serf.

« Sous prétexte d'une étymologie germanique vous prenez pour la Prusse tel village de Lorraine. Les noms de Vienne, de Worms, de Mayence sont gaulois; nous ne vous réclamerons jamais ces villes, mais, si un jour les Slaves viennent revendiquer la Prusse proprement dite, la Poméranie, la Silésie, Berlin pour la raison que tous ces noms sont slaves; s'ils font sur l'Elbe et sur l'Oder ce que vous avez fait sur la Moselle; s'ils pointent sur la carte les villages obotrites ou vénètes, qu'aurez-vous à dire? »

Il y a plus de trente ans, je citais ces paroles de Renan dans ma leçon d'ouverture du Collège de France et cette leçon se terminait par ces paroles :

« J'ai la ferme conviction de servir non seulement la science, mais le pays en vous apprenant à mieux connaître une race qui, malgré son éloignement, a été plus d'une fois en contact avec la nôtre et dont le développement ultérieur ne sera pas sans influence sur notre avenir. »

Le moment est venu où ces paroles doivent se réaliser.

Comme on peut en juger par ces considérations, les Serbes de Lusace, en dépit de leur petit nombre, ou plutôt à cause de ce petit nombre, ne sont pas un élément à négliger dans la constitution de la nouvelle Europe. Ils nous donnent une leçon d'histoire que les publicistes et les hommes d'État ne sauraient trop méditer.

CHAPITRE III

LES POLONAIS ET LES RUSSES

Les Polonais, éliminés à l'Ouest par les Allemands, s'efforcent de se dédommager du côté des Russes. — Statistiques. — Les Russes. — Leur expansion vers l'Est et le Sud. — Différentes formes de leur nom. — Grands-Russes et Petits-Russes. — Unité des deux groupes.

Les Polonais

De tous les peuples slaves, le polonais établi de temps immémorial entre l'Oder, les Carpathes et la mer, est probablement celui qui s'est le moins éloigné de son berceau. Les Polonais occupent une situation centrale parmi leurs congénères. Malheureusement ils ne surent pas comprendre l'intérêt majeur qu'ils avaient à défendre leurs voisins les Slaves de l'Elbe contre les ambitions des Allemands. Ils ne surent pas défendre la ligne de l'Elbe, ils ne surent pas convertir les Slaves païens que la conversion leur eût sans doute assimilés. Ils eurent le tort d'appeler les chevaliers teutoniques pour convertir les Prussiens païens et, sous le coup de l'invasion tatare (1241), ils durent abandonner la Silésie aux Allemands. Toutefois, il reste encore dans cette province un élément polonais assez

considérable qu'une Pologne reconstituée devra s'appliquer à récupérer.

Ce qu'ils avaient perdu du côté de l'ouest, les Polonais essayèrent de le regagner du côté de l'est, autrement dit du côté du monde russe. Ils pénétrèrent en Lithuanie, dans la Russie galicienne, en Podolie, en Volynie et s'efforcèrent de s'assimiler les populations russes de religion orthodoxe — autrement dite grecque — en leur imposant l'*Union* avec l'Église de Rome. Moscou, centre du monde russe et de la foi orthodoxe, devait nécessairement entrer en lutte avec la Pologne. Ce que nous appelons les partages de la Pologne, ce fut en grande partie la réannexion au monde russe des provinces qui en avaient été distraites. Non seulement l'empire russe reprit ses provinces, mais encore l'Europe lui permit d'annexer des contrées purement polonaises et l'on sait comment la Prusse et l'Autriche s'annexèrent l'une la Posnanie, l'autre la Galicie.

Tandis que les Polonais — surtout depuis 1860 — jouissaient d'une situation enviable en Galicie, la Prusse s'efforçait *per fas et nefas* de germaniser le territoire qu'elle occupait.

Aujourd'hui — sauf bien entendu l'Allemagne et l'Autriche — tout le monde est d'accord pour corriger l'injustice commise en 1815 et restaurer un Etat polonais dans les limites de la nationalité polonaise.

Quel est le chiffre exact des Polonais? Pour des raisons faciles à deviner, les adversaires et les exploiteurs de leur nationalité tendent à le dimi-

nuer. Eux-mêmes, d'autre part, tendent à l'augmenter en y faisant entrer des éléments allogènes.

Dans son travail souvent cité, M. Niederlé, au cours de l'année 1909, l'évaluait ainsi :

Pour l'Empire russe (avec l'Asie). . .	8.400.000
Pour l'Autriche.	4.259.150
Pour l'Allemagne.	3.450.200
Pour le reste de l'Europe.	55.000
Pour l'Amérique.	1.500.000
Total. .	17.664.350

Ce nombre est approximatif, ajoute M. Niederlé en note. D'après une rectification qu'il m'a fournie de lui-même, j'ai au § 40 (p. 217 de la traduction de l'ouvrage) relevé le chiffre à vingt millions.

Au chapitre Ier de ce volume j'ai donné un chiffre hypothétique de 22 millions.

Depuis, les évaluations de l'Agence polonaise de Paris l'ont porté jusqu'à 25 millions. Mais, quel que soit le total auquel on s'arrête, les Polonais ne forment pas une masse compacte ; ils ne couvraient pas le territoire historique de l'ancienne Pologne dans sa plus grande étendue. Par exemple, ils forment 10 p. 100 dans le gouvernement de Grodno, 8,2 p. 100 dans celui de Vilna, 6,2 p. 100 dans la Volhynie, 9 p. 100 dans celui de Kowno. Il y a des colonies considérables dans les grandes villes, à Moscou, Pétersbourg, Kiev. Il s'est formé récemment d'importantes colonies ouvrières dans l'Allemagne occidentale, à Ruhrort, à Essen, à Dortmund, à Bochum, à Gelsenkirchen, etc. Il faut

espérer que si la Pologne obtient son indépendance, tous ces groupes épars se rejoindront au foyer central.

L'immense majorité des Polonais est catholique; les protestants ne constituent guère que 1 p. 100 de la population. En revanche, les Juifs sont fort nombreux. Ils constituent plus de 14 p. 100 de la population. Cependant un certain nombre d'entre eux se déclarent sionistes et ne sont peut-être pas des Polonais définitifs. D'autres se donnent comme complètement russifiés.

Le groupe russe.

De tous les peuples slaves le peuple russe est le plus considérable. La région où il apparaît au début de l'histoire est comprise entre Novgorod-la-Grande et Kiev. Les Slaves de ces contrées, peuple anarchique, comme tous leurs congénères, auraient été organisés par une tribu scandinave appelée la Rous qui lui donna son nom. Très prolifiques ils lancent de bonne heure des colonies chez les voisins du nord et de l'est, les Lithuaniens, les Tchoudes (ou Finnois), les Mouromiens, les Mordvines; ils se les assimilent et les convertissent à la religion grecque orthodoxe qui leur est commune avec les Serbes et les Bulgares. Ils ont au Moyen Age de longues luttes à soutenir contre les Tatares, luttes qui laisseront des traces dans leurs institutions et dans leur langue. Contenus du côté de l'est par les Polonais qui s'efforcent, même par

l'union politique et religieuse, de soumettre ou similer des éléments russes et qui y réussis en partie, ils s'étendent indéfiniment dans régions du nord, de l'est et du sud et ils assimile de nombreuses populations allogènes. Ils finisse par occuper le littoral de la mer Noire, les région du Caucase, les rives de l'océan Pacifique, enfin dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle les plateaux de l'Asie centrale.

Par suite du partage de la Pologne, un certain nombre de Russes qui lui étaient soumis sont échus à l'Autriche. Ces Russes, ainsi que quatre ou cinq cent mille de leurs congénères qui débordent sur la Hongrie, on les appelle parfois Ruthènes, parfois même Rusniaks. Le terme est tout à fait impropre. L'ancienne collectivité, la tribu primitive s'appelait *Rous* d'où un membre de cette collectivité s'est appelé nécessairement Rusin ou *Rousin*. Sur ce mot *Rusin* on a fabriqué une forme latine *Ruthenus*, de même que sur le mot latin Prussia on a fabriqué une forme *Pruthenia*, *Pruthenus*. Plus tard, quand par suite de l'invasion tatare, le centre de l'Etat russe s'est trouvé transporté à Moscou on a formé sur le grec Rhos, un adjectif *rossiiskii*, formation pédante et sans base historique.

Des publicistes polonais profitant de l'ignorance à peu près absolue du public occidental en matière slave ont essayé d'établir une distinction absolue entre les Russes de l'ouest naguère soumis à sa domination politique et à celle de l'Eglise romaine et les Moscovites. Cette distinction doit être

rejetée. Il y a des Grands-Russes et des Petits-Russes, comme il y a des Français de langue d'oc et de langue d'oïl, des gens qui parlent le haut-allemand et le *platt-deutsch*, des Romains, des Piémontais, des Toscans, des Napolitains. Mais ces nuances dialectiques ne font aucun tort à l'unité du monde russe. Malgré la difficulté d'établir des statistiques exactes, Niederlé admettait les chiffres suivants pour l'année 1900.

Grands-Russes.	59.000.000
Russes blancs.	6.000.000
Petits-Russes	23.000.000

A ces chiffres, il ajoutait pour l'Autriche-Hongrie 3.800.000 Russes. Il notait d'ailleurs que les Petits-Russes sont tentés d'augmenter singulièrement leur nombre. Ainsi M. Netchoüi Levitsky donnait pour le monde entier un total de 37.206.000 Petits-Russes, dont 31.174.000 pour la Russie d'Europe. Je ne puis que renvoyer à l'édition française du livre de M. Niederlé pour les origines du conflit entre les deux grands représentants du peuple russe. Ce conflit, jadis les Polonais, aujourd'hui les Allemands ont essayé d'en profiter et de le porter à l'état aigu. Mais ils n'y ont pas réussi. Qu'il suffise de rappeler que les troupes cosaques, si redoutées de nos ennemis, appartiennent pour la plus grande partie à l'élément petit-russe. Nous conclurons, comme M. Niederlé par les paroles que Gogol qui était lui-même un Petit-Russe écrivait à propos du conflit des deux groupes : « Que les forces différentes des deux

races se développent de telle sorte que, s'étant ensuite unifiées, elles produisent quelque chose d'achevé dans l'humanité. »

Ce qui constitue surtout l'unité des deux groupes grand et petit russe, c'est l'unité de culture primitive, l'unité d'alphabet, l'unité religieuse. Tous deux pratiquent la même liturgie et ont la même langue ecclésiastique, le slavon. Cette unité, les Polonais ont essayé de la rompre en imposant naguère l'*union* à un certain nombre de sujets du grand-duché de Lithuanie. Mais cette union soigneusement maintenue, encouragée, favorisée depuis les partages dans la Galicie par l'Autriche catholique, cette union n'a jamais été acceptée par la totalité de la population. Je ne citerai à ce sujet qu'un seul témoignage, c'est celui d'un prêtre français, l'abbé F. de S. qui au cours des années 1688-1689 a visité la Petite-Russie[1].

Il s'exprime ainsi : « Les Russiens qui font une belle province de ce royaume... sont la plupart schismatiques;... leur liturgie est la langue russienne. »

Petits-Russes et Grands-Russes s'entendent d'ailleurs dans leur conception du slavisme. Ce fut un historien originaire de la Petite-Russie, Kostomarov qui en 1846 eut l'idée de créer à Kiev une société dite des Saints Cyrille et Méthode qui avait pour objet l'union politique des nations slaves et l'émancipation des divers groupes russes, notamment du groupe petit-russe. Elle avait un sceau

1. Publié à Paris, dans la collection intitulée *Bibliothèque russe et polonaise*, librairie Franck, 1[illegible]8, p. 93.

sur lequel étaient gravées ces paroles : « Vous comprendrez la vérité et la vérité vous rendra libres ». Chacun des membres portait une bague de fer avec sur le chaton les lettres K. M. (Kirill, Mefodii). Cette société songeait à convoquer un Congrès des Slaves. Pour la Russie de Nicolas Ier ce projet était inexécutable. Il devait se réaliser deux ans après à Prague. Schevtchenko qui était le poète de la Petite-Russie, de même que Kostomarov en était l'historien, tournait ses regards vers cette ville de Prague qu'il ne devait jamais voir, exaltait l'œuvre de Schafarik et le martyr de Jean Hus.

Dans son épître à Schafarik, il exaltait le savant qui avait entrepris de réunir en une seule mer les fleuves slaves. Il priait Dieu pour que les Slaves devinssent de bons frères et fussent en état d'assurer au monde la liberté et la gloire.

CHAPITRE IV

LES TÉMOIGNAGES DES HISTORIENS PRIMITIFS ET DES LÉGENDES

Les témoignages des historiens primitifs et des légendes. — La chronique russe dite de Nestor. — Les chroniques polonaises et tchèques. — Le prétendu testament d'Alexandre le Grand.

Quelles idées les premiers historiens se font-ils des origines de la race et de la solidarité primitive des peuples slaves ?

La chronique russe dite de Nestor (début du xiie siècle) fait descendre les Slaves de la race de Japhet et leur donne pour première patrie la région du Danube. « C'est de là que les Slaves se sont répandus sur la terre, et ils ont pris des noms particuliers à mesure qu'ils se sont répandus dans les différents pays; ainsi ils allèrent s'établir sur une rivière appelée Morava et s'appelèrent Moraves et d'autres s'appelèrent Tchèques. Sont encore Slaves les Croates blancs, les Serbes, les Koroutanes (Slovènes). Les Vlakhs (Valaques ou Roumains) étant venus chez les Slaves du Danube et les ayant opprimés, ces Slaves allèrent s'établir

sur la Vistule et s'appelèrent Polianes[1], d'autres Lioutitches, d'autres Mazoviens, d'autres Pomoriens ».

La chronique énumère les noms d'un certain nombre de tribus et continue :

« Les Slaves qui s'établirent autour du lac Ilmen gardèrent leur nom, bâtirent une ville et l'appelèrent Novgorod et d'autres s'appelèrent Sévériens. (Ce sont ces Slaves qui, plus tard, dans les circonstances que nous avons indiquées plus haut, prendront le nom de Russes.)

Dans une série de chapitres subséquents, l'annaliste expose la dispersion des différentes tribus slaves sur le sol de l'Empire actuel, raconte l'arrivée des Scandinaves et l'apostolat des deux apôtres slaves Cyrille et Méthode. Il rappelle des légendes chrétiennes, absurdes au point de vue de la critique historique, mais fort intéressantes pour le sujet qui nous occupe.

L'apôtre Andronique, l'un des soixante-dix disciples de saint Paul, aurait été l'instituteur de la nation slave.

Il est venu en Moravie. De même l'apôtre saint Paul qui est venu en Illyrie où se trouvaient des Slaves : « C'est pourquoi saint Paul est l'instituteur du peuple slave auquel nous appartenons aussi, nous Russes. Donc saint Paul est aussi notre maître à nous Russes. Or la nation slave et la nation russe sont une. »

La chronique polonaise dite de Gallus, qui date

1. C'est-à-dire habitants des champs, des plaines. Le mot Polonus est l'équivalent de notre mot Champenois.

de la même époque, nous dit en termes formels : « Polonia pars est Sclavoniæ », et cette Sclavonia s'étend à l'ouest jusqu'à la Bavière, à l'Epire jusqu'aux frontières de la Vénétie. La chronique désigne ainsi clairement l'ensemble du territoire occupé par les Slaves.

Vers la fin du règne de Napoléon III, un certain nombre de publicistes étaient atteints de russophobie, par suite de slavophobie. Pour avoir employé le mot de Slavie dans un de mes premiers ouvrages je fus par l'un d'eux accusé d'être un panslaviste; c'était alors une tare presque déshonorante. Si j'avais connu le texte de Gallus, j'aurais pu y renvoyer mon contradicteur qui en eût été abasourdi; malheureusement, je ne le connaissais pas encore.

Au XIII[e] siècle, le chroniqueur polonais, Mierzwa nous expose l'ethnologie de ses compatriotes. Ils descendent d'un certain Vandalus, descendant lui-même de Japhet, dont la race a occupé plus de la quatrième partie de l'Europe : la Russie tout entière à l'Orient, la Pologne, la Poméranie, le pays des Kachoubes (tribu baltique que nous avons rattachée à la Pologne), la Serbie qui s'appelle aujourd'hui Saxe (voyez plus haut pp. 20 à 26), la Bohême, la Moravie, la Styrie, la Carinthie, la Slavonie ou Dalmatie, la Croatie, la Pannonie. C'est en somme un tableau complet du monde slave où ne sont oubliés que les Serbes et les Bulgares, peut-être compris sous le nom archaïque de Pannonie.

Vers la même époque, Boguchval, évêque de

Poznan (Posen) suppose l'existence légendaire d'un certain Pan, roi de Pannonie (*pan*, en polonais, veut dire seigneur). Ce prince a trois fils qui s'appellent Czech, Lech et Rus. Ces trois personnages sont les pères des trois grands peuples slaves. Cette invention a fait fortune. On la retrouvera dans une foule de textes postérieurs jusqu'au XVIIIe siècle. Ils sont comme le symbole de l'unité de la race slave. Seulement on ne sera plus d'accord sur leur patrie. Les uns la mettront dans le Sud, les autres dans le Nord. Ce qu'il y a de certain, c'est que personne ne sait rien de la vie ni des actions de ces héros éponymes. Ce sont des noms et rien de plus.

Le premier chroniqueur tchèque, le chanoine Cosmas, ne s'occupe pas des origines ethniques du personnage qu'il appelle pater Bohemus. Au XIVe siècle, le rimeur anonyme connu sous le nom de Dalemil fait venir ce personnage qu'il appelle Czech, d'un pays appelé *Charvaty* (Croatie) situé dans la région serbe. Il s'agit évidemment pour lui des Serbes de Lusace, autrement dit des Sorabes. Un peu plus loin il raconte comment Borivoj, duc de Bohême, fut baptisé par Méthode. Cet archevêque, dit-il, était Russe et célébrait la liturgie en langue slave. En réalité Méthode était originaire de Salonique et probablement Bulgare d'origine. Mais les caractères d'écriture de sa liturgie étaient les caractères slaves, analogues aux russes, — ce qui explique l'erreur du chroniqueur.

La chronique contemporaine de Pulkava est

mieux informée que celle du prétendu Dalemil. Elle fait venir les Slaves de la vallée de Sennaar. Ils ont occupé la Bulgarie, la Russie, la Serbie, la Dalmatie, la Croatie, la Bosnie, la Carinthie, l'Istrie, la Carniole. Czech est venu de la Croatie pour occuper la Bohême, Lech a occupé la Pologne et ses descendants ont peuplé la Russie.

Nous allons voir intervenir ici un personnage qu'on ne s'attendait guère à rencontrer dans l'histoire des Slaves. C'est Alexandre le Grand.

D'après la chronique polonaise de Mierzwa, dont nous parlions tout à l'heure, Alexandre aurait réclamé un tribut aux Polonais. Ils lui répondirent de façon insolente. Le héros macédonien entra en campagne, prit Cracovie et Sieradz. Finalement il fut repoussé et la campagne s'acheva pour lui de façon peu glorieuse.

Cette légende va faire le tour du monde slave. A la suite des guerres des Hussites, le patriotisme tchèque se surexcite et l'on voit apparaître une lettre de Majesté, autrement dit un privilège donné aux Tchèques et aux Slaves par Alexandre le Grand pour les remercier de la fidélité avec laquelle ils l'ont servi. Il leur accorde tous les pays, depuis l'Italie jusqu'au Nord : « Si quelque autre peuple, dit le texte, se trouve sur ces terres, qu'il soit votre serviteur et que ses fils soient les serviteurs de vos descendants. »

Hélas ! nous sommes loin aujourd'hui de cet idéal et nous ne savons que trop bien quel peuple se trouve sur le territoire de tous les peuples slaves et quelle peine ils ont à défendre leur existence.

Au XVIe siècle, les historiens polonais Stryjkonski et Sarniecki racontent que le privilège d'Alexandre a été découvert dans les archives de la Bohême et qu'il est conservé dans un monastère près de Cracovie. D'autre part, les Slaves méridionaux affirment que le privilège d'Alexandre se conserve à Constantinople dans le trésor de l'empereur des Turcs.

Des chroniqueurs polonais la légende passe dans les écrivains russes du XVIe siècle qui l'embellissaient à l'envi. Ils racontent que la lettre du tsar Alexandre a été suspendue par les princes Velikosan, Asan, Areskhasan dans le temple du dieu slave Veles et qu'ils en ont fait l'objet d'une vénération particulière. Ce *Privilegium gentis Slavorum Moscis ab Alexandro Magno concessum* sera reproduit au XVIIe siècle par le prêtre croate Sébastien Glavinic, qui avait accompagné une ambassade impériale à Moscou (1661-1663), dans son opuscule *De rebus Moschorum*[1].

Peu à peu ce document apocryphe devient un article de foi pour tous les patriotes et naturellement les poètes ne manquent pas d'en tirer parti.

Ainsi Gundulic, le grand poète ragusain du XVIIe siècle, dans son épopée *l'Osmanide*, suppose que de tout temps les Slaves ont occupé la Péninsule balkanique. Il fait d'Orphée un poète slave. Ce glorieux poète bulgare a laissé ses chansons au

1. Cet opuscule a été publié par Vichmann dans le recueil intitulé *Sammlung Kleiner Schriften, zur Alteren Geschichte des russischen Reiches* (Berlin, 1820). Il a été traduit en russe en 1875 dans les Lectures de la Société historique de Moscou.

peuple slave pour qu'il célèbre sans cesse les actions glorieuses. C'est ainsi que dans ces chansons on célèbre encore *Alexandre le Serbe*, glorieux entre tous les tsars.

La même idée a été reprise au XVIII[e] siècle par le poète franciscain André Kacic Miosic (1690-1760) dans un recueil célèbre de ballades intitulé : *Le noble discours de la nation slave*, dans lequel on raconte le commencement et la fin des rois slaves qui, pendant des siècles, ont régné sur les pays slaves, avec des chants sur les rois, les bans et les héros slaves.

Cet ouvrage très populaire (il a eu à ma connaissance seize éditions) est précédé de deux poèmes, dont l'un en quatrains, qui peuvent se chanter en dansant le kolo[1].

Nous en citerons quelques fragments :

« Chaque peuple a quelques vertus dont il se glorifie et dont l'a doué le Dieu tout-puissant. Ainsi enseignent les sages.

Toute valeur règne chez les peuples slaves; la force, le courage, le cœur chez les guerriers croates.

C'est ce qu'atteste Alexandre, le grand roi du monde entier; il met sous les yeux de tous les nobles actions qu'ont toujours fait paraître les chevaliers slaves. Aussi cette vaillante race s'est-elle toujours appelée glorieuse (slavna)[2].

Avant de mourir il leur a légué des privilèges,

1. Sorte de branle ou de sarabande.
2. Slavna. Slava dans les langues slaves veut dire gloire. Ce eu de mots se retrouve fréquemment chez les poètes.

marque de sa reconnaissance. Il les a glorifiés, célébrés à cause de leur noble vaillance.

Il a défendu, sous des peines graves, sous peine de malédiction, que l'on insultât ce peuple; il a interdit à qui que ce soit d'adresser des injures aux Slaves.

Il leur a laissé pour domaine tous les pays qui vont de la mer latine à l'Océan glacial.

Leur nom doit rester ce qu'il était dans l'antiquité. Personne ne doit s'y opposer. Ainsi l'a voulu Alexandre.

Toute la grande Sarmatie leur appartient de toute antiquité : la glorieuse Bosnie, la Dalmatie, les pays illyriens, la Moscovie, la Pologne, la Bohême, la Hongrie [1], toute la riche Slavonie et l'héroïque Bulgarie.

Ce sont là les pays slaves qu'il a possédés naguère. Ils ont le droit de se glorifier, car ils ont vaincu des nations.

La Ligonie, l'Alanie, la plaine de Lika, Krbava, et aussi la belle Albanie, tout cela est du royaume illyrien.

La riche terre du littoral (dalmate) et Gorica, le Banat et la Carniole ont de tout temps appartenu au peuple slave.

La terre serbe et la Russie sont son héritage de tout temps, et aussi la Tatarie et la Prusse.

Dans sa blanche capitale, qui s'appelait Alexandrie, à son cher peuple slave il a adressé un su-

1. Le poète oublie que les habitants de la Hongrie ne sont pas tous des Slaves, mais qu'il y a parmi eux des Magyars.

prême salut. Il a conjuré en outre les dieux qu'il honorait, Mars, Jupiter, Pluton, de leur accorder tous les biens...

Onze glorieux bans étaient là présents, ainsi que le trésorier, quand Alexandre salua les Slaves.

Ils furent appelés pour attester au monde entier, ô glorieuse nation! les bans soussignés, — ainsi que les doctes nous l'ont appris, — pour attester au monde entier le legs qu'Alexandre, fils de Philippe, t'a légué en reconnaissance de ses exploits. »

L'authenticité de ce prétendu testament avait été mise en doute dès le XVIe siècle par le polygraphe tchèque Veleslavin (1545-1599), plus tard par le jésuite Balbin (1622-1688), qui était pourtant un patriote passionné, et aussi par le Croate Krijanitch dont nous parlerons tout à l'heure et qui est, comme nous le verrons, un fougueux panslaviste. Il déclare que c'est une fable grossière, une invention des Tchèques. Il fait remarquer qu'au temps d'Alexandre les Slaves n'habitaient point dans la Péninsule balkanique et que le conquérant macédonien n'a jamais eu de rapports avec les Russes.

Ce n'est pas seulement Alexandre que les falsificateurs, et à leur suite les naïfs, s'efforcent de rattacher à l'histoire de la race slave. Au XVIIe siècle apparaît en Dalmatie un falsificateur qui invente d'annexer à la race slave l'empereur Justinien. Cette erreur, longtemps acceptée par les savants des pays slaves, n'a été démasquée qu'il y a une quarantaine d'années.

CHAPITRE V

L'IDÉE PANSLAVE CHEZ LES POÈTES, LES LITTÉRATEURS ET LES PHILOLOGUES

Témoignages dalmates, polonais, tchèques, slovènes, serbes (de Lusace).

Chez les érudits, chez les poètes, chez les grammairiens, c'est un lieu commun que d'exalter la gloire et la grandeur de la race slave : « Il n'y a pas de peuple aussi grand que le nôtre », écrit au XVIe siècle le croate Vrancic (1505-1573), plus connu sous le nom latin de Verantius. « Notre langue ne se cache pas dans quelque coin du monde, mais elle est en usage, dans beaucoup de grands empires », écrit en 1562 son compatriote Antoine Dalmatin.

Au XVIe siècle les poètes polonais — bien qu'ils aient quelques raisons d'être fiers de leur nation — aiment à exalter le nom slave.

Ainsi Grochowski (1554-1612) écrit *La Calliope slave*, Zawicki (XVIe siècle) *les Charites* (autrement dit *les Grâces*) *slaves*, Witkowski (XVIIIe siècle) *La Sapho slave en l'honneur de la glorieuse victoire de Smolensk*, Miaskowski (1549-1622) l'*Hercule slave*.

Dans un de ces poèmes, le rossignol slave embrasse d'un coup d'œil tout l'ensemble des peuples slaves et les fait apparaître dans l'histoire bien avant l'époque où leur existence est réellement constatée.

« On les voit sur les sommets élevés de Prométhée, (le Caucase). On les voit sur l'océan Glacial. Ici les Vénètes qui donnent leur nom à une mer (la Baltique, Sinus Venetus), ici les Rossanes, d'où les Russes ont tiré leur nom, ici les Laxes, d'où viennent les Lechs (les Polonais)[1] là, les puissants Cechs, d'où tirent leur nom les Tchèques actuels, puis les Bulgares sur le Danube, les Slovaques, les Serbes, les Antes, les Bosniaques et les vaillants Croates. Contre tous ces peuples les Césars romains luttent en vain. Le peuple slave s'établit jusque sur les bords de l'Adriatique, sur les rives de l'Elbe glacée. »

Chez les Tchèques, le chroniqueur Hajek (mort en 1553), fait descendre les Slaves de Japhet, leur assigne en partage les pays serbes, bulgares, croates, russes et moscovites; il y ajoute même les Valaques qui pratiquaient alors la liturgie et l'alphabet slaves.

Au XVIIIe siècle, la triade symbolique Czech, Lech et Rous est tellement populaire qu'elle se retrouve même dans les livres d'éducation publiés par les Jésuites, dont la plupart s'étaient cependant donné la mission d'extirper du pays la nationalité slave.

1. Ces étymologies sont de pure fantaisie.

Au XVII° siècle il se trouva un jésuite patriote — infidèle à l'esprit de son ordre — pour plaider en Bohême la cause de la langue nationale menacée. Bohuslav Balbin (1622-1688) écrivit une *Dissertatio apologetica pro lingua slavonica, præcipue bohemica* qui ne fut publiée qu'un siècle après sa mort, en 1775 :

« La langue slave, disait Balbin, est aujourd'hui la plus répandue de toutes celles qui existent. Elle s'étend de la mer Adriatique jusqu'à l'océan Glacial, elle est parlée en Istrie, en Dalmatie, en Croatie, en Hongrie, en Bosnie, en Bohême, en Moravie, en Silésie, en Lusace, chez les Polonais, les Ruthènes, dans une partie de la Prusse, chez les Russes et les Moscovites (Notons en passant que les Ruthènes doivent être identifiés aux Moscovites à moins qu'il ne s'agisse du dialecte petit-russe) dont l'empire est immense. Il n'y a dans le monde entier aucune autre langue avec laquelle on puisse, en changeant seulement de dialecte, parler à tant de peuples et de nations. »

Au XVI° siècle un prêtre de la secte des frères Bohêmes, Jean Blahoslav, avait écrit une grammaire qui, rédigée en 1571, n'a été publiée que trois siècles plus tard, en 1867. Il énumère les différents dialectes du slave, le tchèque, le polonais, le russe, le moscovite et il se demande quel est — au point de vue esthétique — le premier de ces dialectes :

« C'est, répond-il, sur quoi il est inutile de disputer, car de telles choses sont pleines d'incertitudes et d'erreurs. Qui pourrait faire une réponse juste et acceptable également pour tous?

« Il me paraît utile, dit-il plus loin, quand on sait un de ces dialectes d'apprendre les autres.

« Par exemple un Tchèque qui entend les autres dialectes comprendra bien mieux les origines, les mutations, les dérivations des mots. » Ce sont là des observations très justes, mais dont l'application est plus difficile qu'on n'imagine.

Nous retrouvons les mêmes idées chez un écrivain Polonais, Lucas Gornicki (1527-1603) qui, en 1566, fit paraître à Cracovie un ouvrage intitulé *le Courtisan polonais*. C'est une adaptation du célèbre ouvrage italien de Castiglione, *Il cortegiano*. Il fournit de curieux détails sur les mœurs et la vie polonaise au XVIe siècle. L'auteur suppose un dialogue entre quelques gentilshommes de ses compatriotes. « Messeigneurs, il faut, dit l'un d'eux, que vous sachiez que notre langue n'est pas ancienne par elle-même; mais qu'elle est née, il y a peu de temps, du slave.

« Toutes ces langues, le polonais, le tchèque, le russe et le croate, le bosniaque, le serbe [1] le bulgare et bien d'autres d'abord qu'une n'étaient seule langue slave, de même qu'il n'y avait qu'un seul peuple slave. Ainsi donc, quand un gentilhomme ne trouve pas de mot polonais, il fera bien d'emprunter à la langue tchèque plutôt qu'à toute autre, car cette langue est considérée chez nous comme la plus achevée. Mais si le mot tchèque est trop difficile et que le russe, le croate ou le serbe [2] soit plus

1. Le croate, le bosniaque et le serbe ne forment en réalité qu'une seule et même langue. V. plus haut chap. Ier.
2. Même observation.

facile à comprendre pour un Polonais, il faudrait l'emprunter sans hésitation. »

Plût à Dieu que les Polonais eussent écouté ces sages conseils! Ils n'auraient pas défiguré leur belle langue par une infinité de germanismes et de vocables douteux qu'il est aujourd'hui bien difficile d'extirper. S'ils recouvrent jamais leur indépendance politique ils feront bien d'écheniller un peu leur idiome que les influences teutonnes ont terriblement corrompu.

Nous trouvons un témoignage analogue aux précédents chez le Slovène Bohoricz, partisan passionné de la réforme luthérienne et par suite de la langue nationale. Il fit paraître, en 1584, à Wittenberg une grammaire rédigée en latin qui était à sa façon une sorte de grammaire comparée *unde*, dit le titre qui est fort long, *Moskoviticæ, Rutenicæ, Polonicæ, Boemicæ et Lusaticæ linguæ cum Dalmatica et Croatica cognatio facile deprehenditur*. Bohoricz imagine une langue ruthène et une langue moscovite, une langue dalmate et une croate. J'ai déjà signalé ces erreurs chez d'autres écrivains. Ce qu'il y a de plus intéressant dans son ouvrage, ce sont les idées sur l'unité et la diffusion de la langue slave.

On lit dans la préface : « Sous le nom de Slaves je n'entends pas un peuple caché dans quelque recoin de la terre, et renfermé dans des limites étroites, mais j'appelle slaves tous les pays de tous les peuples où l'on parle slave, où l'on manifeste quelque connaissance de la langue slave (*slavicæ linguæ*).

Or la langue slave est répandue par la plus grande partie du monde, sinon par le monde entier... A la cour du Sultan les janissaires parlent notre langue et écrivent dans notre alphabet cyrillique (il s'agit des janissaires d'origine bulgare et serbes qui étaient en effet assez nombreux). Notre langue est tellement répandue dans l'empire ottoman qu'elle efface presque celle des Turcs eux-mêmes.

Au nord, sous le pôle même, habitent les Moscovites (Bohoricz écrit les Moshovites, et comme beaucoup de ses compatriotes il fait venir ce nom du mot slovène *mosh* homme, ce qui est d'ailleurs une étymologie absurde).

Après les Moscovites, il mentionne les Ruthènes et tous les peuples que Ptolémée groupe autour du golfe Vénétique septentrional et il énumère avec complaisance les Lithuaniens (qui ne sont pas des Slaves) les Polonais, les Tchèques, les Lusaciens, les Wendes, les Serbes, les Bulgares. « Tous ces peuples, dit-il, sont slaves et parlent slave. » Peut-être, ajoute-t-il, prétendra-t-on à cause de quelques différences de prononciation ou d'écriture que ces peuples ne sont pas homoglottes [1] ou qu'ils ne sont pas tous slaves. C'est comme si l'on prétendait que les Souabes, les Misniens, les Saxons, les Flamands ne sont pas tous germains. Nous les reconnaissons pour germains, nous leurs adjugeons une patrie commune à cause de la communauté de la langue. Pourquoi agir autrement vis-à-vis des Slaves? Il y a certainement

1. C'est-à-dire de même langue.

entre les dialectes slaves moins de différences de prononciation qu'entre les Misniens, les Saxons et les Flamands. »

Même chez le plus petit des peuples slaves, chez les Serbes de Lusace, nous retrouvons cette conscience et cet orgueil de la nationalité slave. Le prêtre luthérien, Michel Frencel (1608-1706) s'inspire des bibles tchèque et polonaise pour ses traductions de l'Ecriture et pousse si loin son patriotisme qu'il raconte dans un sermon que même en Chine on parle wende (c'est-à-dire serbe). Quand Pierre le Grand passe à Dresde, Frencel lui fait remettre ses traductions de l'Evangile et des Epîtres.

Il accompagne son envoi d'une dédicace où il salue « le souverain de beaucoup de millions de sujets qui parlent notre langue serbe ou sarmate (c'est-à-dire slave), le souverain qui a honoré de sa présence la ville de Dresde construite naguère par les Serbes (Cf. plus haut chap. II). Il rappelle la légende de trois frères Czech, Lech et Rous et il conclut ainsi :

« J'honore et vénère Votre Majesté Impériale, moi prédicateur wende ou serbe en Lusace de l'Électeur de Saxe, et, comme les Russes ou Moscovites parlent notre langue serbe ou slave, autrement dite glorieuse [1]... je vous présente ces traductions en vous priant de les emporter dans votre Russie ou Moscovie afin que les Moscovites apprennent par ces livres que la véritable religion luthérienne fleurit en Saxe. »

1. *Slava* veut dire gloire.

On ignore comment Pierre le Grand accueillit cet hommage. Ce qu'on sait, c'est qu'il revint quelques années plus tard et qu'il visita Wittenberg. Dans cette visite, il était accompagné par des étudiants serbes qui lui donnaient des explications en leur langue. S'ils parlaient le serbe pur il ne dut rien comprendre ou fit semblant de comprendre par politesse. Peut-être quelqu'un de ses ciceroni avait-il quelques notions de slavon et put-il s'exprimer dans un nègre intelligible.

Michel Frencel eut un fils, Abraham, qui a écrit en latin un gros volume *De Originibus linguæ so rabicæ* (Bautzen 1693) où il fait venir cette langue de l'hébreu, ce qui rattache à l'hébreu tous les idiomes slaves. Il y parle avec orgueil de l'immensité de sa race qui s'étend en Orient jusqu'à la Tatarie et jusqu'à Constantinople. En tête du volume figuraient, suivant l'usage du temps, des vers latins en l'honneur de l'auteur et du sujet traité. L'un des poètes s'écrie :

> Si par virtuti Slavis fortuna fuisset,
> Orbis adoraret slavica sceptra tremens.

Si la fortune des Slaves avait égalé leur courage (ou leur vertu) le monde adorerait leur sceptre en tremblant.

Ce vœu du versificateur complaisant est bien loin, hélas! d'être réalisé.

CHAPITRE VI

LES IDÉES PANSLAVES ET LA POLITIQUE

Les premières applications chez les peuples slaves. — Samo, Svatopluk et l'empire morave. — Premysl Otokar. — *Insatiabiles Teutonicorum hiatus*. — Charles IV et l'Évangéliaire de Reims. — Les hussites et la Pologne. — Polonais et Russes. — Adam Kisel.

Si les poètes, les historiens, les publicistes ont eu l'idée de la solidarité slave, il faut reconnaître que les chefs des peuples n'ont pas eu souvent les intentions de la réaliser. Laissons de côté l'empire éphémère de Samo (VII[e] siècle) qui s'étendait, — à ce qu'il semble — des rives de l'Adriatique jusque chez les Sorabes et qui ne survécut pas à son fondateur. Ne mentionnons que pour mémoire celui du prince morave Svatopluk qui au IX[e] siècle réunit à la Bohême une partie des pays slovaques et polonais. Svatopluk avait prévu le mal que l'anarchie apporterait à ses compatriotes et ses prédictions se réalisèrent. Son nom est resté dans un proverbe national. Un dicton populaire dit en parlant de celui qui cherche une chose introuvable : Il cherche Svatopluk. Et la poésie populaire chante encore son souvenir.

« Près du large Danube, près des flots écumants de la Morava saigne le cœur blessé des Slaves.

« O patrie de nos nobles aïeux, théâtres retentissants de nos anciennes luttes, tu gis ensevelie dans ta vaste étendue. La flèche du malheur a transpercé ta poitrine.

« Ton temps est passé ; ta gloire s'est endormie du sommeil éternel, les rochers et les ruines couvrent le casque de Svatopluk ! Parfois seulement du sein de l'oubli un souvenir s'envole au ciel dans une chanson. »

Et encore :

« Nitra, chère Nitra, blanche Nitra ![1] où sont les temps où tu florissais ? Nitra, chère Nitra ! mère des Slaves, quand je te contemple il me faut pleurer.

« Tu étais naguère la mère de tous les pays où coulent le Danube, la Vistule et la Morava. Tu étais la résidence de Svatopluk, quand régnait sa main puissante. Tu étais la ville sainte de Méthode, quand il prêchait à nos pères la parole de Dieu. Aujourd'hui ta gloire est voilée d'ombre. Ainsi le temps change. Ainsi va le monde ! »

Au xᵉ siècle Boleslaw le Grand, roi de Pologne (992-1025) prend le titre de roi des Slaves et réunit pour un instant les peuples situés entre l'Elbe et le Dnieper, entre la Baltique et le Danube. Mais cet État éphémère ne lui survit pas.

Au xiiiᵉ siècle le roi de Bohême Premysl Otokar (1253-1278) est loin d'être l'ennemi des Allemands. Il encourage leur colonisation en Moravie. Mais le

1. Nitra, allemand Neutra, magyar Nyitra, ville de Hongrie sur les confins de la Moravie.

jour où il voit se dresser devant lui l'ambition inexorable de Rodolphe de Habsbourg, il comprend qu'il a fait fausse route. Dans une lettre adressée à un cardinal romain il se plaint énergiquement du tort que les Frères Mineurs allemands font, en Bohême et en Pologne aux Frères de langue slave, « à la honte de notre royaume et de notre langue slave. » Sa femme, la reine Cunégonde tient, dans une affaire du même genre, un langage analogue à celui de son mari. Elle recommande à une abbesse silésienne des religieux tchèques et polonais, « attendu qu'ils sont de notre langue. »

Premysl Otokar invoque l'aide des Polonais contre Rodolphe de Habsbourg et fait appel au sentiment de la solidarité slave. Il écrit à ce sujet des paroles qui pourraient servir d'épigraphe à toute l'histoire des Slaves occidentaux : « Si le roi allemand nous soumet, la convoitise insatiable des Allemands se donnera libre carrière et s'étendra aussi sur vous ».

Ici le texte latin est d'une merveilleuse énergie : « Insatiabiles teutonicorum hiatus ». La voyez-vous cette gueule des Teutons qui s'ouvre pour engloutir les nations voisines ? La voyez-vous ?

Premysl Otakar continue :

« Nous sommes pour vous le plus sûr rempart et, si nous ne pouvons échapper à la tempête qui nous menace, *vous êtes vous et vos sujets menacés d'un grand danger. L'ambition allemande ne se contenterait pas de votre soumission; la libre Pologne serait soumise à un joug affreux; notre peuple périrait tout entier.* »

Cette lettre gêne considérablement un historien allemand de la Silésie, Grünhagen. Il en conteste l'authenticité. Il prétend qu'elle représente quelque exercice de style d'un notaire tchèque du XIVe siècle. Ce notaire aurait été singulièrement perspicace et j'aimerais à connaître son nom. Il a prévu jusqu'au partage de la Pologne.

J'ai parlé plus haut (p. 15) de Charles IV et de son zèle pour la défense de la nationalité et de la langue slaves. Nous avons en France un curieux monument de ses sentiments slavophiles. C'est l'Evangiliaire slavon de Reims dont j'ai publié naguère une édition fac-similé[1]. Je rappelle seulement que Charles, d'accord avec le pape Clément II, avait fondé à Sazava, aux environs de Prague, un monastère inauguré en 1372 où des moines croates et tchèques célébraient la liturgie en langue slavonne.

La période hussite ne fut pas seulement une période de réforme religieuse, mais aussi de réaction nationale. Jean Zizka, dans un de ses manifestes, déclare qu'il veut venir en aide aux fidèles de l'Eglise et notamment *de la langue tchèque et slave*. La période hussite crée entre les réformateurs tchèques et les réformateurs polonais des liens intimes. A certains moments la couronne de Bohême et celle de Pologne appartiennent au même souverain.

D'autre part, les Polonais qui détiennent une

1. Reims, Michaud éditeur, 1899. L'introduction a été réimprimée dans le *Monde slave*, 2e série. (Paris, Hachette, 1902.)

partie des terres russes, qui au début du XVII[e] siècle ont même poussé leurs armes victorieuses jusqu'à Moscou, rêvent parfois d'une union plus intime avec leurs voisins de l'est.

En 1646 le tsar Mikhaïlovitch reçut à Moscou du castellan de Kiev, Adam Kisel. C'était un de ces Russes orthodoxes qui dépendaient alors de la Pologne. Il prononça un discours où il proclamait en termes lyriques la fraternité des deux pays voisins, cette fraternité qui devait depuis être soumise à de si rudes épreuves.

« Le grand royaume de Pologne et le grand empire russe — tels deux cèdres du Liban nés d'une même racine — ont été créés par la main du Seigneur d'un même sang slave, d'une même langue slave. C'est ce qu'attestent les annalistes grecs et latins ; mais le meilleur témoin est la langue commune aux deux grands États. C'est pourquoi à vous et à nous s'applique le mot de l'Ecriture, qu'il est bon et beau pour des frères de vivre en communauté. Suivant ce précepte divin le tsar Michel Federovitch a signé un traité de fraternité éternelle avec mon Seigneur. »

Kisel exprime l'espoir que ces relations d'amitié fraternelle continueront sous le règne d'Alexis Mikhaïlovitch. Il évoque les souvenirs de l'histoire slave qu'il divise en trois périodes :

1° La période heureuse où les Slaves, grâce à l'union de toutes leurs forces, étaient glorifiés dans le monde entier.

Cette période, — soit dit en passant — est purement imaginaire. L'orateur, joue comme on l'a

fait bien souvent sur l'identité des mots : *Slaviane*, les Slaves et *slava*, la gloire ;

2° La période d'anarchie et de querelles dont les étrangers ont profité pour arracher aux nations slaves divers territoires (cette période d'anarchie dure encore aujourd'hui, témoins les tragiques querelles de Serbes et de Bulgares) ;

3° La période actuelle, période de l'éternelle alliance, de l'éternel amour des deux Etats russe et polonais.

Ce sont là de belles illusions qui devaient être cruellement déçues. Nous les rétrouverons chez un Croate auquel elles devaient coûter cher, le prêtre catholique Krijanitch.

La réalité est que le tsar Alexis Mikaïlovitch s'intéressait beaucoup moins aux Slaves qu'aux Allemands et aux Anglais chez lesquels il croyait trouver pour son peuple des éléments de civilisation.

CHAPITRE VII

LE GRAND PANSLAVISTE DU XVII[e] SIÈCLE

Georges Krijanitch. — Sa vie et ses idées. — Mavro Orbini.

L'un des apôtres les plus ardents des idées panslavistes fut, au xvii[e] siècle, un prêtre croate, Georges Krijanitch[1]. Il était né en 1617, en Bosnie. On ne sait ni le lieu ni la date de sa mort. Il était de petite noblesse et fut destiné de bonne heure à la carrière ecclésiastique. Il étudia la théologie à Agram, à Vienne, à Bologne et à Rome. Dans cette ville, le pape Grégoire XIII avait fondé le collège de Saint-Anastase pour les orthodoxes convertis à l'*Union*, c'est-à-dire ceux qui, en gardant le mariage des prêtres et la liturgie en langue nationale, reconnaissaient la suprématie spirituelle du Souverain-Pontife. Krijanitch, en étudiant dans cet établissement, imaginait certainement pouvoir agir un jour sur ses compatriotes, les Serbes orthodoxes. Tout en approfondissant la théologie et la langue italienne, il méditait sur sa langue maternelle; il apprenait cet idiome slavon qui est celui de l'Eglise chez les Slaves du rite grec,

1. Ou Krizanic.

les Serbes, les Russes et les Bulgares. Il préparait dans sa langue maternelle un écrit théologique pour réfuter les dogmes sur lesquels les schismatiques diffèrent des catholiques. Ces études appelaient sa curiosité sur cette lointaine Moscovie qui commençait à se révéler à l'Occident. Il écrivait une *Bibliotheca schismatum universa* à laquelle il donnait pour épigraphe ces deux versets, empruntés, l'un à Ezéchiel, l'autre à saint Jean : « Il n'y aura plus désormais deux peuples, et ils ne seront pas divisés en deux royaumes. — Il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur ».

Excité sans doute par son zèle religieux et par cet instinct panslaviste qui fermentait en lui, il se rendit en Russie. Il emmenait avec lui une abondante bibliothèque. Chemin faisant, il s'arrêta durant trois mois à Lwow (Lemberg), où se rencontraient les Polonais catholiques et les Ruthènes — autrement dit Petits-Russes — soumis à l'*Union*.

De là il passa dans la Petite-Russie proprement dite et séjourna à Niejine, dans la ville où plus tard Gogol fera ses études.

C'est là qu'il composa son premier écrit politique, le *Discours aux Petits-Russiens*, qui flottaient alors entre la Russie et la Pologne. Son patriotisme panslave ne trouve que dans la Russie des garanties d'avenir pour ses congénères ; il engage les Petits-Russiens à se rattacher franchement aux Moscovites, à se soumettre « au très doux et très illustre seigneur de la Russie ».

Krijanitch a une confiance absolue dans l'avenir

de l'Etat moscovite et se fait même sur le compte de ses habitants des illusions prématurées.

« Je suis venu ici, écrit-il dans sa *Politique*, pour purifier la langue slave, en écrire une bonne grammaire et un bon lexique, pour rédiger une histoire de la *nation slave tout entière* (notez cette expression, la nation slave, c'est-à-dire l'ensemble des peuples que nous avons énumérés aux premiers chapitres de ce volume), enfin pour réfuter les mensonges que les étrangers répandent sur le compte des Slaves, et spécialement des Russes.

« ... C'est bien à tort, dit-il ailleurs, qu'on m'a traité d'aventurier et de vagabond. Je suis venu trouver le seul roi de ma nation et de ma langue qu'il y ait au monde (il oubliait le roi de Pologne qui, sans doute, n'eût pas compris grand'chose à ses rêveries). Je suis venu chez mon peuple et dans ma vraie patrie, dans le seul pays où l'on puisse tirer profit de mes ouvrages, où je puisse trouver des acheteurs pour mes travaux, ma grammaire, mes dictionnaires et mes autres livres en langue slave. »

Krijanitch se faisait de singulières illusions. La Russie moscovite n'était pas encore assez éclairée pour apprécier ses travaux, écrits dans une langue singulière et peu intelligible. Il professait d'ailleurs des doctrines libérales pour lesquelles les Russes n'étaient pas encore mûrs. « Le devoir et l'honneur du souverain, disait-il, c'est de rendre son peuple heureux. Car les empires n'ont pas été faits pour les souverains, mais les souverains pour les empires. Là où il y a de bonnes lois les sujets

vivent heureux et les étrangers viennent volontiers. »

Ces doctrines et son caractère de prêtre catholique ne pouvaient que le rendre suspect. Le 16 janvier 1661, il se vit, par ordre du tsar, déporté à Tobolsk. Il emportait d'ailleurs avec lui une bibliothèque assez considérable, si l'on en juge par les nombreuses citations dont il émaille les ouvrages écrits dans ce lointain exil. On sait qu'il revint de Sibérie à une époque qu'il n'est pas aisé de déterminer. On ne sait pas non plus où et quand il mourut.

Les Académies de Petrograd et d'Agram devraient s'entendre pour publier une biographie définitive et une édition vraiment critique des œuvres de cet illustre précurseur.

L'exil de Krijanitch ne modifia en rien ses idées. Il est resté toute sa vie un panslaviste incorrigible. Il entreprend de créer un idiome panslave, également intelligible aux Russes, aux Slaves du Midi, aux Lechs, — c'est-à-dire aux Polonais — et aux Tchèques. Il constate avec amertume que les peuples slaves, en se soumettant aux nations étrangères, ont perdu, les uns le tiers, les autres la moitié de leur lexique (il exagère un peu), et il imagine de restituer ce lexique dans toute sa pureté. Son purisme va si loin qu'il s'indigne de rencontrer des mots indo-européens, comme *mati* et *mater*, *oko* et *oculus*, *ovtsa* et *ovis*.

Celui de ses ouvrages qui nous intéresse le plus, c'est son traité *De la Politique*. L'épigraphe latine du livre en révèle la pensée maîtresse : « J'écris

ceci pour la défense de notre commune nation. Je veux chasser de notre armée tous les étrangers; j'accepte tous les Russes, les Polonais, les Lithuaniens et les Serbes qui veulent servir sous mes ordres ».

Il dédia son ouvrage au tsar Alexis Mikhaïlovitch, le père de Pierre le Grand.

« La race slave, lui dit-il, est partagée en six tribus, les Russes, les Polonais, les Tchèques, les Bulgares, les Serbes et les Croates. Tous ont eu autrefois des rois nationaux. Seule aujourd'hui la Russie possède un souverain de sa langue. Tous les autres peuples sont soumis à des étrangers... La race slave n'a pas encore eu d'historien. Les Allemands ne cessent d'écrire sur elle, spécialement sur la Russie, toutes sortes de calomnies. J'ai donc résolu de rédiger une histoire de la race slave tout entière, où seraient réfutés les mensonges des Allemands... »

Krijanitch est avant tout un patriote passionné pour la grandeur de sa race. Il réclame l'expulsion des Allemands qui exploitent la Russie :

« Notre peuple slave est tout entier en proie à la misère; nous sommes dépouillés par les Allemands, les Juifs, les Ecossais, les Tziganes, les Arméniens, les Grecs...

« Des peuples autrefois célèbres, les Egyptiens, les Hébreux, les Grecs, sont aujourd'hui retombés dans la barbarie; d'autres, naguère grossiers et sauvages, les Français, les Allemands, les Italiens, sont arrivés à une haute civilisation. Personne n'a le droit de dire qu'à nous, Slaves, la voie des

sciences est fermée par un arrêt du ciel, que nous n'avons pas le droit ou le devoir de progresser dans la culture... »

Dans un chapitre fort curieux, l'auteur expose sous la forme dramatique du dialogue les misères de sa race. Les deux interlocuteurs qu'il met en scène s'appellent, l'un Boris, l'autre Hervoï. Boris, c'est le Russe; Hervoï, c'est le Slave du Midi (Hrvati est le nom national des Croates).

« ... Je considère, dit Boris, comme nous sommes devenus un objet de risée pour les autres nations. Les unes nous offensent cruellement, les autres nous méprisent; d'autres nous exploitent et dévorent nos biens sous nos yeux et, ce qu'il y a de plus cruel, elles nous insultent, nous haïssent, nous appellent barbares et nous rangent plutôt parmi les animaux que parmi les hommes. »

Hervoï explique à son interlocuteur les raisons de cette infériorité :

« La première, dit-il, est notre mépris pour les arts; la seconde, *notre passion pour les étrangers;* nous souffrons qu'ils règnent sur nous, qu'ils nous trompent par toute espèce d'artifices, qu'ils fassent de nous tout ce qu'ils veulent. Voilà pourquoi ils nous appellent barbares. »

Notez ce couplet. Hervoï a cruellement raison, et les satiriques russes et polonais, surtout au XVIIIe siècle, ont vigoureusement flétri la xénomanie de leurs compatriotes.

Hervoï, avec une amère ironie, énumère une à une, dans la langue originale, les injures dont les étrangers accablent ses compatriotes slaves. « Les

Grecs, — il aurait dû dire aussi les peuples de langue latine — quand ils veulent désigner un esclave, emploient le nom de notre nation. Un de leurs proverbes dit : « L'Hellène est beau, l'Albanais intrépide, le Bulgare n'est pas un homme ». Les Hongrois disent : « L'Allemand est un pourceau, le Slave n'est pas un homme. Le Bulgare, le Tchèque et le Valaque sont trois voleurs ». Les Français eux-mêmes nous parlent des ours de Pologne.

Hervoï ne méconnaît pas les vices de ses congénères et s'exprime sévèrement sur leur compte. Il oppose à la mollesse des Slaves la ténacité des Allemands. Ecoutez ces paroles, dont il y a encore aujourd'hui à tirer quelque profit :

« Ils ont mené leurs affaires de telle sorte que jamais un souverain étranger ne les a gouvernés. Peu à peu ils ont soumis à leur pouvoir tous les royaumes de l'Europe, les uns par la ruse, les autres par la force. **Là même où on croit qu'ils ne règnent pas, ils sont les maîtres.** Sous prétexte de prendre du service, d'exercer le commerce ou quelque industrie, ils envahirent maint pays. Ils enlèvent aux indigènes les profits qui leur reviendraient et les traitent comme du bétail...

« En vérité, le peuple qui volontairement se soumet à des étrangers se réduit à l'état du troupeau qui ne choisit pas le berger parmi ses membres. Ainsi les Croates, les Serbes, les Bulgares, réduits par la force à supporter le joug des Allemands ou des Turcs, ont moins à rougir que les Polonais, qui vont chercher des rois chez les Hongrois, les Lithuaniens, les Français. Quant aux

Allemands, ils envahissent nos pays sous prétexte d'y apporter les arts de la paix ou de la guerre. Ils viennent s'établir chez nous avec leurs femmes; mais ils ne trouvent pas le chemin du retour. C'est ainsi qu'ils nous ont chassés de la Moravie, de la Poméranie, de la Silésie, de la Prusse. En Bohême, il ne reste que peu de Slaves dans les villes; en Pologne, elles sont complètement germanisées. Une fois installés dans un endroit, ils s'y multiplient et supplantent les véritables habitants. »

Krijanitch ne doute de rien. Il adresse au tsar Alexis Mikhaïlovitch les conseils les plus hardis avec une audace qui suffirait à nous expliquer sa disgrâce. Par une prosopopée qu'on pourrait qualifier d'impertinence et qui dut sembler un acte de lèse-majesté, il met dans la bouche même du souverain l'exposé des réformes qu'il rêve pour la Russie.

C'est le tsar lui-même qui invite son peuple à jurer qu'il n'acceptera jamais de souverains étrangers. Si la famille tsarienne venait à s'éteindre, on ne pourra élire qu'un prince de race slave. Le souverain de son côté s'engage à ne donner ses filles qu'à des princes slaves ou à des boïars russes. Il promet de faire cesser les querelles religieuses et de conclure de salutaires alliances de façon qu'un jour la nation slave soit délivrée du joug ottoman.

Dans l'histoire de l'humanité, Krijanitch ne voit que celle de sa race. Il rappelle comment, après la chute de l'empire romain, les ancêtres des Slaves actuels passèrent le Danube et occupèrent la Bulgarie, la Serbie et la Croatie. « Mais, à cause de

leurs péchés, de leur anarchie, de leurs discordes ils ont perdu le terrain qu'ils avaient conquis et sont tombés sous le joug des étrangers.

« Une autre partie des Slaves s'est établie sur les bords de la mer Baltique, dans la Poméranie, la Pologne, la Silésie, la Bohême et la Moravie. Mais, à cause de leurs querelles et de leurs alliances avec les Allemands, ils sont tombés dans un honteux servage. Ils se sont germanisés de telle sorte, qu'ils ne sont aujourd'hui, ni Slaves, ni Allemands. Les Allemands nous ont chassés des villes de Livonie, de Prusse, de Poméranie, et de tous les rivages de cette mer naguère slave, aujourd'hui allemande. Les peuples du Danube ont déjà perdu leur langue[1]. Il n'y a plus de souverain slave qu'en Russie.

« C'est donc toi, ô grand tsar, qui dois veiller sur les peuples slaves et, comme un bon père, prendre soin de tes enfants dispersés. Aie pitié de ceux qui se sont laissé tromper et, comme le père de l'Évangile, amène-les à la raison. Beaucoup d'entre eux sont comme enivrés par un breuvage magique. Dans leur aveuglement, ils ne sentent même pas les injures que leur font les étrangers : ils ne connaissent point leur honte. Ils s'y plaisent au contraire.

« Toi seul, ô tsar, as été donné de Dieu pour venir au secours des Slaves du Danube, des Polonais, des Tchèques, pour leur faire comprendre l'oppression et l'humiliation qui les accablent, toi seul, tu

1. Ceci est une erreur. Ni le serbe ni le bulgare n'avaient disparu.

peux leur apprendre à venger leur nation, à secouer le joug allemand qui pèse sur eux.

« Les Slaves du Danube ne peuvent rien par eux-mêmes ; il leur faut une force extérieure pour qu'ils puissent se remettre sur pied et compter encore dans le nombre des nations. Si tu ne peux, ô tsar, dans les temps actuels leur venir en aide et remettre leur royaume en son premier état, tu peux du moins épurer la langue slave dans les livres et par de sages publications ouvrir les yeux de ces infortunés. »

Ici, Krijanitch s'abuse singulièrement ; les Russes du XVIIe siècle ne connaissent pas les langues slaves étrangères et sont encore incapables de s'en occuper.

Krijanitch tient absolument à ce qu'ils s'occupent de leurs congénères au point de vue politique. Il leur recommande particulièrement de s'intéresser aux Polonais. La destinée de ces voisins est aussi pitoyable que celle des Slaves du Danube. Ils se vantent d'une ombre de souveraineté et de leurs libertés anarchiques ; néanmoins ils ne peuvent rien par eux-mêmes ; il leur faut un secours extérieur.

L'alliance seule de la Russie pourrait les sauver. Quant aux provinces de la Baltique, à la Bohême, à la Silésie, à la Moravie, aux villes maritimes, à Hambourg, à tant d'autres cités qui furent jadis slaves, on ne peut songer à les reconquérir.

Ici, Krijanitch se trompe absolument pour ce qui concerne la Bohême et la Moravie. Mais, dans l'état d'abaissement où la nation tchèque était

tombée, qui aurait osé prévoir sa miraculeuse résurrection?

Pour ce qui est des Slaves méridionaux, leurs intérêts et ceux des Russes paraissent à Krijanitch absolument identiques. Malheureusement, deux circonstances, d'après lui, ont empêché jusqu'ici la Russie d'accomplir sa mission : sa situation d'Etat schismatique et la manie des Slaves pour l'étranger, la *xénomanie.*

Parmi les étrangers les plus dangereux sont les Allemands et les Grecs. Krijanitch trace des uns et des autres un portrait peu flatteur et dont certains détails ne sont pas toujours exacts.

« Les Allemands traitent de barbarie la simplicité slave; ils courent sans cesse le monde, s'insinuent auprès des souverains; dans leur avidité ils s'indignent de n'avoir pu mettre la main sur le trône de Russie. Ils s'efforcent d'y arriver par les mêmes procédés qui leur ont si bien réussi en Pologne et en Bohême. Ils détestent les Russes dont la sagesse a limité l'essor de leur ambition. Ils haïssent la Russie par ce qu'ils sont hérétiques et qu'elle est orthodoxe. »

Ce dernier trait me paraît quelque peu exagéré.

Pour ce qui concerne les Grecs, Krijanitch s'inspire des griefs que les Slaves méridionaux ont toujours invoqués contre les Fanariotes. Il voit en eux — et l'hypothèse était très fondée à son époque — des alliés ouverts ou secrets de la domination ottomane. Il leur reproche avec raison de payer les Turcs pour exercer les fonctions épiscopales dans les pays slaves.

« J'ai entendu un Grec s'indigner contre le bienheureux Cyrille de Thessalonique, inventeur de l'alphabet slave. Il ne fallait pas, disait-il, créer un alphabet et traduire les Ecritures pour ces gens-là. Ils auraient été forcés de recourir sans cesse à des maîtres grecs. »

Krijanitch exagère assurément quand il accuse les Grecs de se mêler des relations entre Russes et Polonais.

« Nous sommes avec les Polonais de même langue et fils d'un même père. Il ne peut y avoir entre ces deux royaumes (la Russie et la Pologne) de plus grand bonheur que dans une concorde fraternelle. Mais nos ennemis excités par le démon s'efforcent de semer entre nous les querelles, les haines et les guerres.

« Les Grecs savent que si nous étions d'accord avec la Pologne nous reconnaîtrions bien vite leurs impostures. »

Il s'agit ici d'impostures en matière religieuse et ce couplet n'est pas inspiré par l'esprit politique, mais par l'*odium theologiecum.*

Krijanitch continue : « Les Allemands, spécialement les Suédois, savent qu'ils ne pourraient pas garder ce qu'ils ont enlevé aux Polonais. Les Empereurs convoitent depuis des siècles le territoire des Polonais ; ils voient que cette conquête est impossible si les Polonais vivent avec nous dans la charité et dans l'amour. Ainsi donc, ces superbes maîtres du monde, dans leur origueil et leur mépris pour nous, envoient des ambassadeurs pour exciter la discorde. »

Comme Krijanitch avait raison et que la Russie officielle a eu tort de n'avoir pas médité ses leçons !

Me permettra-t-on de renvoyer ici à ce que j'écrivais, il y a quelques années dans la revue *l'Opinion* (n° du 9 février 1909) ?

« La Russie, disais-je, se trouve gênée dans ses rapports avec les Slaves qui pourraient lui apporter un précieux concours par la politique inégale qu'elle suit vis-à-vis des Polonais de l'Empire russe, faisant aujourd'hui des concessions qu'elle rétracte le lendemain, retirant d'une main ce qu'elle offre de l'autre, suggestionnée, semble-t-il, par ses vieilles relations avec l'Allemagne, à l'influence desquelles il paraît que Pétersbourg a de la peine à s'échapper définitivement... »

Un député russe, s'adressant aux Polonais, s'exprimait ainsi :

« Nous espérons que les malentendus antérieurs ne se renouvelleront plus, à la lumière de la conscience nationale. » Et par cette conscience nationale il entendait la Russie parlementaire. Un autre Russe, député à la Douma, disait :

« Nous évoquons les souvenirs du passé pour y voir les fautes qui ne doivent plus se reproduire. Nous savons que le conflit historique le plus compliqué se laisse aisément résoudre si on aborde la question dans un esprit de justice. »

C'est cet esprit de justice que nous espérons bien voir régner désormais dans les relations de la Russie et de la Pologne. — Il n'est jamais trop tard pour réparer des fautes, même séculaires. De

la réparation intégrale de ces fautes dépendent aujourd'hui les plus chers intérêts de l'Europe.

A côté de Krijanitch, nous nous contenterons de mentionner son contemporain et compatriote, le religieux dalmate Orbini (mort vers 1614). Il était né dans l'île de Mlet (italien Meleda) et fut à Raguse abbé de l'ordre des Bénédictins. Sur l'invitation d'un noble de cette ville, un certain Bobali, il écrivit et publia en italien (Pesaro, 1601) un ouvrage intitulé *le Royaume des Slaves*.

Si les grandes actions des Slaves ne sont pas si connues que celles des Hébreux, des Grecs et des Romains, cela tient, dit Orbini, à ce qu'ils n'ont pas eu d'hommes aussi savants que les autres nations.

Ils ont lutté contre toutes les nations du monde, les Perses, l'Asie, l'Afrique, l'Egypte sous Alexandre le Grand ; ils ont fait tributaires Rome et son empereur.

Orbini déclare qu'il écrit pour la gloire de la race slave et il la prie d'accepter avec bienveillance son ouvrage comme un témoignage de la grandeur des ancêtres.

Il raconte que les Slaves, descendants de Japhet, ne formaient qu'un seul peuple avec les Goths, et il leur rattache les Burgondes, les Sarmates, les Vandales, les Vénèdes. Ils ont naguère occupé l'Angleterre ; ils ont tenu tête à Alexandre le Grand ; ils ont vaincu les rois de Médie, de Perse, d'Egypte.

Oncques ne vis pareil exemple de mégalomanie rétrospective.

A partir du XVIe siècle de l'ère chrétienne, Or-

bini arrive sur un terrain un peu plus solide. Il croit encore aux fables. Par exemple, il fait partir les deux frères Czech et Lech de la Croatie. A propos des Slaves baltiques, il note le mal que leur ont fait leurs discordes. S'ils avaient su s'entendre, ils seraient devenus les maîtres, non seulement des rivages de la mer Baltique, mais encore de toute l'Allemagne et de toute la France. Ceci est un peu exagéré.

Orbini, bien que moine catholique, témoigne une égale sympathie aux catholiques et aux orthodoxes.

Son livre eut un grand succès. En 1638, un compatriote de l'auteur, Ruzic, qui signe Martin Roza, en donna un résumé en vers latins, qui fut publié à Madrid.

La renommée de l'ouvrage arriva jusqu'en Russie. Pierre le Grand le fit traduire par un Herzégovinien appelé Sava Vladislavitch, et l'ouvrage fut édité par les soins d'un théologien renommé, Thophane Prokopovitch. L'édition russe parut à Pétersbourg en 1722. Le titre de cette édition est à lui seul tout un programme panslaviste. Le voici en entier :

Livre d'historiographie du commencement, du nom, de la gloire et de la diffusion de la race slave et de leurs tsars et princes, sous beaucoup de noms et avec beaucoup de tsarats, de royaumes et de provinces, rassemblé dans beaucoup de livres historiques par M. Mavrourbino, archimandrite ragusain, dans lequel sont racontés l'origine et les gestes de tous les pays qui ont été de langue

slave, qui sont d'une seule patrie, bien que maintenant ils soient dispersés dans beaucoup d'empires par suite de beaucoup de guerres qu'ils ont eues en Europe, en Asie, en Afrique; l'extension de leur Empire, leurs antiques coutumes à différentes époques et leur conversion au christianisme, sous différents princes, traduit de l'italien et imprimé par ordre de S. M. l'Empereur Pierre le Grand.

Pierre le Grand n'a pas écrit le fameux testament qu'on lui a faussement attribué, mais en faisant traduire l'ouvrage de Mavro Orbini, il a préparé la Russie à s'occuper du monde slave qu'elle avait longtemps négligé.

CHAPITRE VIII

LA RUSSIE ET LES SLAVES

Pierre le Grand et les Slaves. — La Russie dans la littérature des Slaves méridionaux. — Les poètes dalmates. — Le dictionnaire de Polikarpov. — Kopievitch. — Les Serbes; Dosithée Obradovitch.

Pierre le Grand était, comme on sait, beaucoup plus intelligent que son père, le tsar Alexis Mikhaïlovitch. Ce qui l'avait frappé chez les Slaves, c'est qu'ils étaient en état d'apprendre le russe beaucoup plus facilement que les autres nations. Il eut donc l'idée de faire entrer dans son administration des expéditionnaires (*schreiberov*, il employait ce mot allemand, ne sachant pas dire la chose en russe) qui avaient été au service de l'Empereur, c'est-à-dire des Bohémiens, des Moraves, des Silésiens, dont la langue maternelle était le tchèque.

Il avait l'idée de fonder un théâtre national. Il lui fallait des acteurs. Prendre des étrangers pour jouer des pièces de théâtre, c'est une singulière idée. Un Tchèque peut apprendre le russe plus facilement qu'un Anglais ou qu'un Allemand; mais s'approprier les délicatesses de la langue et les caprices de l'accent moscovite, cela n'est pas

si commode. Les Allemands ne doutent de rien. Il se présenta des Allemands qui se déclarèrent prêts à apprendre le tchèque, pour se mettre en état d'étudier le moscovite!

Pierre le Grand ne se faisait pas une idée très nette de la dialectologie slave; il lui fallait des historiens et des philologues. En 1712, il envoie chercher à Prague des gens capables d'écrire sur les origines de la langue slave, sur la langue russe, et il ordonne de réunir des livres. Il prescrit de rassembler des encyclopédies en diverses langues, de s'entendre à Prague avec les professeurs des écoles des Jésuites pour les prier de traduire ces livres en langue slave : « Or, dit-il, comme certaines expressions (tchèques) ne sont pas identiques à celles de notre langue[1], nous pouvons leur envoyer quelques Russes sachant le latin pour leur expliquer les mots qu'il faudrait interpréter. »

Entre le russe et le tchèque, il y a à peu près la même différence qu'entre le français et le portugais.

On ne tarda pas à s'apercevoir que c'était une mauvaise manière de procéder, que la traduction tchèque ne faisait qu'apporter des complications embarrassantes, et on y renonça.

Un siècle et demi plus tard, les relations intellectuelles furent reprises avec les Tchèques, mais cette fois de façon plus pratique.

1. Il aurait dû dire sont absolument inintelligibles pour les Russes. Mais il n'avait naturellement que des idées assez vagues sur la question.

Pierre le Grand, en lutte contre la Turquie, ne pouvait négliger les Slaves de la Péninsule balkanique.

Ils devaient être pour lui des alliés naturels. De leur côté, ces Slaves orthodoxes devaient tourner leurs regards vers leurs coreligionnaires de la Russie. Ils envoient des représentants auprès de lui et, plus heureux que Krijanitch, ceux-là sont écoutés.

Le Monténégrin Sava Vladislavitch signale à Pierre l'importance et les intérêts de ses congénères, les Monténégrins, les Bulgares, les Serbes, les Macédoniens, les Bosniaques, les Dalmates. Des Serbes, les Miloradovitch, les Zmaievitch entrent au service de la Russie. On sait quel rôle le général Miloradovitch, d'origine serbe, devait jouer plus tard dans les guerres contre Napoléon.

Malheureusement, l'échec de la campagne du Pruth (1711) ajourna toutes les espérances des Slaves balkaniques.

Les poètes croates, ragusains ou dalmates ne négligèrent point de chanter la gloire de Pierre le Grand.

Le Jésuite Ignace Gradic s'inquiète peu de savoir si Pierre le Grand est un hérétique. Dans un poème daté de 1710, intitulé la *Flamme du Nord*, il invite nettement Pierre le Grand à écraser les Osmanlis et à délivrer les Chrétiens :

« Fais que tes actions glorieuses écrasent la vipère turque. Brûle et massacre les infidèles qui haïssent la vraie vérité. Fais qu'ils s'étouffent et périssent. »

Un poète originaire de Spliet (Spalato) Kavanjin (en italien Cavagnini), écrit un poème didactique de trois mille deux cents vers sur *la Pauvreté et la Richesse.* C'est une paraphrase, d'ailleurs fort ennuyeuse, de l'histoire de Lazare dans l'Evangile. L'auteur y chante tout ce qui lui passe par la tête. Il énumère tous les peuples slaves, depuis la Bohême jusqu'à la Russie, tous les héros slaves ou soi-disant tels, y compris Achille, Mars, Philippe de Macédoine, Alexandre le Grand, Czech, Lech et Rous ; il met dans la série des princes slaves jusqu'à des rois de Danemark.

La plus grande partie du treizième chant de son poème est consacrée à l'éloge du tsar Pierre au moment où celui-ci va attaquer la Turquie :

« Doué de toutes les qualités héroïques d'un glorieux souverain, il envoie ses mousquetaires et ses Moscovites pour détruire le Turc maudit. Il n'est pas bon qu'ici-bas la puissance se partage entre deux souverains.

« C'est ta ferme volonté, ton inébranlable résolution que le Turc soit étranglé avec la corde de son arc et qu'il n'y ait qu'un Empire, comme il n'y a qu'un soleil.

« Tes boïars, tes peuples vont renverser le fils d'Othman. Ton but est dans ta main. Ta fortune plane au-dessus de toi : car depuis longtemps on raconte que tu seras empereur d'Orient.

« ... Aigle d'or du Septentrion qui voles plus haut que le soleil, envoie-moi une de tes plumes si tu veux que je puisse chanter dignement une de tes actions.

« Et tu entendras comment l'humble serviteur de ta Majesté te tressera une verte couronne de ses chants, et Spalato répandra ta gloire sur le monde tout entier. »

Ceci est quelque peu exagéré. Bien peu de personnes — dans l'univers tout entier — entendaient alors l'idiome slave de Spalato.

Pierre le Grand n'eut pas l'occasion de connaître ce présomptueux hommage. Le poème de Kavanjin ne fut publié qu'au XIXe siècle.

En 1717, le prêtre Etienne Ruzic écrit un poème intitulé *Petar Aleksiovic* (Petr Alexieevitch en russe). C'est une œuvre bizarre où l'auteur exprime l'idée que le soleil russe obscurcira la lune ottomane — que nous appelons le Croissant — et que l'illustre tsar fera périr le dragon d'Orient. On sait aujourd'hui combien cette prédiction est difficile à réaliser.

Au cours de l'année 1718, un Croate laïque appelé Vitezovic, — qui a écrit en sa langue maternelle une chronique où il esquisse un tableau complet du monde slave — adresse à Pierre le Grand une ode bilingue, latine et croate, pour l'inviter à chasser les Turcs d'Europe.

Au cours de l'année 1711, Pierre le Grand informant la ville de Raguse de ses succès contre les Suédois, rappelle les sympathies que la petite République professe pour la Russie.

Les Russes commencent à s'intéresser aux choses slaves.

En 1704, le directeur de la typographie de Moscou, Polikarpov, publia, par l'ordre de Pierre, un

dictionnaire des trois langues slavonne, grecque et latine. Il s'exprime ainsi dans sa préface :

« Notre langue slave est la mère féconde de beaucoup d'idiomes. D'elle, comme d'une source inépuisable, sortent de nombreuses langues, le tchèque, le bulgare, le lithuanien[1], le petit-russe.

« Notre langue slave n'a pas peu d'honneur, car elle doit son nom à la gloire (slava). On peut lui appliquer le mot de l'Evangile sur la ville de Bethléem : « Et toi, Bethléem, tu n'es pas la dernière « ville de Juda. » Et vous, race et peuple slaves, vous n'êtes pas les derniers. »

Un contemporain de Pierre le Grand, Ilia Kopievitch, ou Kopievsky, originaire de la Russie blanche, qui avait fait ses études en Hollande, était devenu protestant, mais n'en était pas moins resté très Russe; rentré en Russie, il servit en qualité de traducteur au Collège — ou département des Affaires étrangères. Dans un ouvrage intitulé *Introduction à l'Histoire générale*, s'adressant au lecteur russe, il s'exprime ainsi :

« Sache, ô lecteur orthodoxe, que je n'aurais pas écrit pour quelque peuple barbare; mais la nation russe-slave s'est glorieusement glorifiée (*slavianorossiskii narod slavno proslavisia*), (notez le jeu de mots que nous avons déjà signalé plus haut) (p. 41) plus que toute autre nation par son intelligence. Les autres peuples ne comprennent pas les peuples limitrophes. Or, le peuple slavo-

1. Ceci est une erreur.

russe a reçu ce don de Dieu qu'il peut traverser toute l'Europe en parlant sa langue : je ne rappellerai point ici les pays polonais, *prussiens*, tchèques, moraves, *hongrois*, *valaques*, slovaques, kachoubes, illyriens. »

Kopievitch va beaucoup trop loin : les trois peuples dont j'ai souligné les noms n'entendent point le russe et ne le parlent pas ; quant aux autres, — j'en ai quelque expérience — le meilleur moyen de se faire entendre d'eux, c'est encore de leur parler français ou allemand.

Jusqu'ici, parmi les Slaves du Sud, nous n'avons entendu que des Croates catholiques. L'année de paix de Nystadt, qui assurait des avantages considérables à la Russie du côté de la Baltique, Pierre reçut des félicitations de l'archevêque serbe Moïse Petrovitch, qui profitait de l'occasion pour le prier d'envoyer à ses compatriotes des professeurs de langue slave, latine, et des livres ecclésiastiques.

Dosithée Obradovitch, le rénovateur de la littérature serbe (1742-1811) raconte dans ses Mémoires ses entretiens avec un vieux moine de la Hongrie méridionale[1]. Ce vieillard lui faisait l'éloge de Pierre le Grand, qui avait civilisé son pays : « Je prie Dieu, dit-il, de faire naître souvent de tels souverains, qui puissent affranchir de la barbarie toute l'Europe, la Serbie, la Bosnie, l'Herzégovine, la Bulgarie, la Grèce et les autres pays, »

On retrouve les mêmes idées dans un chant populaire monténégrin du XVIIIe siècle :

1. Voir sur ce personnage mon volume *Serbes, Croates et Bulgares*. (Maisonneuve, 1913.)

« Sauvons le peuple chrétien
« Et glorifions le nom slave.
« Vous êtes de même race que les Russes,
« D'une même foi, d'une même langue. »

Les Russes sont un peuple voisin de la Péninsule balkanique; ils sont de même race que les Bulgares et les Serbo-Croates, de même religion que les Grecs et les Roumains; il est donc tout naturel qu'ils leur portent un intérêt spécial — sans parler des visées que, depuis Catherine, tel ou tel souverain a pu avoir sur Constantinople.

Nous n'avons point ici à refaire l'histoire tant de fois écrite de la question d'Orient et nous ne pouvons que renvoyer les curieux aux histoires de Russie et de l'empire ottoman. Nous n'avons à nous occuper ici que des efforts intellectuels de la Russie pour entrer en rapport avec ce monde slave qu'elle connaît si peu et qui, de son côté, éprouve le désir plus ou moins instinctif, plus ou moins conscient, d'en être connu.

CHAPITRE IX

LES RELATIONS INTELLECTUELLES ENTRE LA RUSSIE ET LES PEUPLES SLAVES

Catherine II et la langue russe. — L'Académie russe. — L'amiral Schichkov et les Slaves. — Le chancelier Roumiantsov. — Les sociétés slaves en Russie. — La police autrichienne et les Slaves. — Razoumovsky. — Roumiantsov. — Les premières chaires de slavistique. — Négociations avec les Tchèques. — Les missionnaires russes dans les pays slaves. — Panslavistes et slavophiles. — Khomiakov et Pouchkine.

On sait quelles furent les ambitions de Catherine II du côté de Constantinople. Ce qu'on sait moins, c'est que cette impératrice, d'origine allemande, était profondément russe et qu'elle compte parmi les écrivains nationaux les plus distingués de son Empire. En 1783, elle avait eu l'idée de fonder une Académie russe, qu'il ne faut pas confondre avec l'Académie Impériale des Sciences, établie par Pierre le Grand au mois de janvier 1724. L'Académie des Sciences était alors surtout composée de savants étrangers et négligeait la littérature nationale.

A l'instigation de sa favorite, la princesse Dachkov, Catherine II institua la *Rossiiskaia Akade-*

mia, pour épurer et enrichir la langue russe, en prose, en éloquence et en poésie. La princesse Dachkov en fut la première présidente. L'Académie vécut ou vivota jusqu'à la fin de l'année 1841. A cette époque elle fut supprimée, ou plutôt adjointe à l'Académie Impériale des Sciences, dont elle constitua la deuxième section (langue et littérature).

Le budget de la nouvelle section était assez médiocre. Il était constitué par un revenu de 6.250 roubles. Le nombre des membres était fixé à soixante. Ils ne recevaient aucun traitement. Si quelqu'un d'entre eux s'était signalé par un travail remarquable, il recevait une médaille d'or du prix de 250 roubles.

L'Académie devait publier un dictionnaire, qui parut en effet de 1789 à 1794. Dans la première édition, les mots étaient groupés par ordre étymologique. Dans la seconde, publiée de 1806 à 1822, l'ordre alphabétique fut adopté. D'autre part, l'Académie fut chargée de rédiger une grammaire russe (3 éditions, 1802, 1809, 1827). Peu à peu son budget et ses publications s'élargirent. Mais l'histoire de l'Académie ne rentre dans le cadre de ce volume qu'en raison des rapports qu'elle établit avec les peuples slaves.

En 1813 elle eut pour président l'amiral Schichkov. C'était un ardent patriote qui détestait les Français et qui était passionné pour l'étude de sa langue maternelle et de l'idiome de l'Eglise russe, le slavon. En 1813 il avait accompagné l'empereur Alexandre I[er] dans son expédition contre Napoléon. Il était allé

en Autriche. Il avait rencontré à Prague l'abbé Dobrowsky, le fondateur de la slavistique moderne, qui, dix ans auparavant, avait — le premier des savants tchèques — visité Pétersbourg et Moscou. Dès ce moment sans doute le savant abbé méditait sa grammaire slavonne qui, sous ce titre, *Institutiones linguæ slavicæ dialecti veteris*, devait paraître à Vienne en 1822. A Vienne, Schichkov avait également eu l'occasion de rencontrer le Slovène Kopitar, qui était bien loin d'être un panslaviste — c'était un Autrichien passionné — mais qui, au point de vue scientifique, avait pu lui donner d'utiles indications.

Schichkov n'avait au fond aucune idée des langues slaves, mais il était passionné pour le slavon d'Eglise et il employait le mot slave à tort et à travers. Ce fut lui qui rédigea les manifestes de l'année 1812.

Il a parfois des lubies plutôt malheureuses. Ainsi, parlant des généraux qu'Alexandre opposait à Napoléon, il dira : « Dans leurs veines coule de le sang des Slaves, sang illustré par des victoires retentissantes. » Or, ces prétendus Slaves s'appelaient Bagration[1], Barclay de Tolly, Wittengstein.

Comme philologue, Schichkov était pitoyable. Il s'imaginait que le russe et le slavon représentaient une seule et même langue. Au lieu de rapprocher le mot *notch* (la nuit) de l'allemand *nacht* et du

1. Bagration était un Géorgien. Sur son nom un slavophile russe avait fait le jeu de mot suivant *Bog rati on;* il est le Dieu de la guerre. C'est peut être le même qui interprétait ainsi le nom de Napoléon : *Na polie on* : il est par terre.

latin *nox*, il l'interprétait par ces deux mots : *niet otchi* (on n'a pas d'yeux, on n'y voit pas!).

Son zèle ne portait pas toujours à faux. Ainsi il rendit justice au labeur que représentait le Dictionnaire polonais de Linde, publié de 1807 à 1814; il fit recevoir l'auteur membre de l'Académie et eut l'idée d'un travail analogue pour lequel la science russe n'était pas encore mûre. Il entra en rapport avec les savants tchèques, Hanka, Jungmann. Il fut, comme tout le monde, ému de la découverte des pseudo-manuscrits tchèques auxquels tout le monde croyait alors et dans lesquels on a reconnu plus tard d'impudentes falsifications. Il fit reproduire le *Jugement de Libussa* dans les Mémoires de l'Académie; en 1820 il traduisit lui-même le manuscrit dit de Kralové Dvor (*Kralodvorsky Rukopis*).

A Moscou, un groupe d'hommes sérieux se groupait autour d'un homme éclairé, le chancelier Roumiantsov. Le professeur Katchenovsky étudiait dans le *Messager d'Europe* un certain nombre de questions relatives à l'histoire et à la littérature des Slaves. Notamment il rendait compte, en 1816, des travaux de Dobrowsky. A ce propos il faisait l'observation suivante : « Jusqu'ici, chez nous, on a peu réfléchi sur la parenté intime qu'ont avec notre langue beaucoup d'autres usitées aussi bien dans l'intérieur de notre patrie qu'au delà de ses frontières, au profit énorme qu'en retirerait l'histoire de la Russie, la science nationale, si nous nous occupions des différents dialectes slaves, de leur formation et de leurs relations réciproques. »

Du cercle des idées philologiques, chez des cerveaux mal préparés, enclins au mysticisme et à la rêverie, le slavisme passait dans la sphère des conceptions politiques.

En 1819 on vit apparaître à Kiev une société maçonnique portant cette dénomination bizarre : *Les Pauvres Slaves*. Elle renfermait des Russes et quelques Slaves. On sait peu de chose de son histoire.

En 1825, dans une petite ville voisine, à Vasilkov (gouvernement de Kiev), un groupe de jeunes officiers forme une société politique qui s'intitule *les Slaves réunis*. Elle avait pour objet de grouper tous les Slaves en une fédération. Elle aurait compris huit groupes : 1° Russie; 2° Bohême, Moravie; 3° Dalmatie ; 4° Croatie; 5° Hongrie; 6° Transylvanie; 7° Serbie; 8° Moldo-Valachie. Cette division était arbitraire et même tout à fait fantastique. Elle négligeait les Polonais et faisait absorber par les Slaves, les Magyars, les Moldo-Valaques ou Roumains, peuples qui ont sans doute subi l'influence des voisins slaves, mais qui appartiennent, l'un à la famille turque, l'autre à la famille latine.

Ce mouvement de rêveurs peu dangereux inquiéta fort la police autrichienne, facile à s'émouvoir. Elle se préoccupa notamment des rapports qu'ils pouvaient entretenir avec Prague.

Le poète Czelakovsky écrivait à son confrère Kamaryt, le 12 juin 1822 : « Il est question de transporter la censure (de Prague) à Vienne. La cour voit partout des dangers, des complots, des *carbonari*, des sociétés russes. »

On lit dans une autre lettre, datée de septembre 1824 :

« Les dénonciations se multiplient contre Hanka[1]. Il a été appelé à la police. On l'a interrogé sur les gens d'outre-Dnieper, comme s'il avait avec eux quelques secrètes relations. Ce qui a provoqué de graves soupçons chez ces imbéciles, c'est qu'il est membre de l'Académie polonaise[2] et de l'Académie de Saint-Pétersbourg, qu'il a reçu une médaille d'argent, une bague de prix, et récemment le Dictionnaire de l'Académie en six volumes. »

Dans une lettre datée du mois d'août 1826, c'est-à-dire postérieure à la mort d'Alexandre Ier, Czelakovsky communique au même ami ce qu'il a entendu dire de certains projets panslavistes :

« L'empereur Alexandre, écrit-il, est tombé victime de ces fanatiques. Ils voulaient démembrer la Russie en morceaux, à la manière allemande, en petites principautés, en faire un *bund-staat* (Etat fédératif). La Bohême, l'Illyrie auraient fait partie de cet Etat. La famille impériale aurait été complètement anéantie. »

Ces informations semblent singulièrement fantaisistes. Peut-être provenaient-elles du cerveau de quelque Petit-Russe d'esprit révolutionnaire et particulariste.

Ce que nous acceptons volontiers dans ce programme, c'est l'idée de la Bohême et de l'Illyrie faisant partie d'une fédération slave.

Pour méditer avec fruit sur les destinées des

1. Il sera plus loin question de Hanka.
2. Il veut dire la Société des sciences de Varsovie.

pays slaves, il fallait avant tout les étudier, et la Russie avait beaucoup à faire.

En 1811, Razoumovsky (Alexis Kirillovitch), ancien curateur[1] de l'Université de Moscou, y fit créer une chaire de littérature slave (slavianskoï). Mais ce mot de slave, il ne faut pas le prendre au sens où nous l'entendons ici. Il faut tout simplement entendre le slavon, c'est-à-dire la langue de l'Eglise et de la littérature au Moyen Age. Ceci n'a rien de commun avec le sujet qui nous occupe en ce moment. Les slavianophiles russes sont tout simplement des conservateurs soucieux d'opposer l'esprit vieux-russe, la tradition byzantine aux innovations de l'Occident. Certains d'entre eux, pour élargir leur base d'opération, furent incidemment amenés à s'occuper des Slaves non Russes.

Roumiantsov, par exemple, avait été amené d'assez bonne heure à étudier les rapports réciproques des idiomes slaves. Il avait été en relations avec Dobrowsky, le patriarche de la slavistique. Retiré à Moscou, il inspira ou dirigea toute une série de publications relatives à l'ancienne Russie et créa le musée qui porte son nom, musée d'antiquités nationales qui renferme depuis 1867 une très intéressante collection de mannequins représentant les différents types de l'Empire russe et de la race slave.

C'est notamment sous les auspices de Roumiantsov que Constantin Fedorovich Kalaïdovitch publia en 1824 son ouvrage sur *Jean, exarque de Bulgarie*, qui appela sur lui l'attention de Kopitar

1. *Curateur*, ce serait chez nous recteur.

et de Dobrowsky, et qui excita un certain intérêt pour le passé de la nation bulgare.

L'intérêt pour les choses slaves, et par suite pour les origines russes, devint tel que des Allemands s'y associent et finissent même par se slaviser. Ainsi Alexandre Voldemar Ostenek, né en 1780 à Aremberg, devient Alexandre Christophorovitch Vostokov (Vostok représente l'allemand Ost) et, sous ce nom, il est un des représentants les plus illustres de la philologie slave en Russie. Ce n'est pas ici le lieu de rappeler les découvertes scientifiques auxquelles son nom est resté attaché. Mentionnons seulement que durant sa longue carrière (1781-1864) il organisa l'étude scientifique de la langue slavonne et celle de la langue russe dans leurs rapports avec les autres langues slaves.

On éprouve le besoin de se mettre en relation avec les savants de Prague et de Vienne et de faire connaître leurs travaux. Michel Petrovitch Pogodine (1800-1875), qui fut professeur à l'Université de Moscou et membre de l'Académie de Saint-Pétersbourg, est l'un des agents les plus actifs de ces relations. Il se propose d'abord pour traduire les *Institutiones linguæ slavicæ* de Dobrowsky, et il commence par traduire de cet auteur une Vie des apôtres Cyrille et Méthode. La traduction des *Institutiones* paraît à Pétersbourg par les soins de Pogodine et de Schevyrev au cours des années 1833-1834. C'est un hommage rendu par deux Russes illustres à l'érudition tchèque.

Vostokov, né Allemand, avait éprouvé le besoin de russifier son nom. Son compatriote Keppen,

né Kœppen, n'a qu'à modifier l'orthographe du sien pour devenir un parfait Moscovite. Il était né en 1793 à Kharkov, où son père, Brandebourgeois d'origine, servait en qualité de médecin. Il n'a gardé de ses origines germaniques qu'un amour passionné pour la science.

Ce fut le premier Russe qui ait fait un voyage sérieux chez les Slaves autrichiens. Au cours des années 1822-1823 il visita Vienne, où il eut l'occasion de faire la connaissance de Kopitar, de lui exhiber des livres, des fac-similés de manuscrits; il poussa jusqu'à Novi-Sad, chez les Serbes de Hongrie, où il rencontra le jeune Schafarik. Au cours de l'année 1823 il était à Prague, où il entrait en rapport avec Dobrowsky et Hanka.

A son retour il fonda *la Revue bibliographique*, qui devint l'organe des études slaves en Russie et qui eut pour collaborateurs les principaux slavistes de l'étranger, les Tchèques Dobrowsky, Jean Kollar, Schafarik, le Slovène Kopitar, le Serbe Vouk Karadjitch, les Polonais Bandtkie, Linde, Mrongovius.

Sa correspondance avec Hanka est particulièrement curieuse.

Malheureusement Keppen, en sa qualité d'Allemand originaire, était resté luthérien; mal vu du clergé orthodoxe, il dut abandonner cette publication.

Les relations épistolaires avec les Slaves d'Occident étaient alors fort coûteuses; les relations de librairie n'existaient pas. Il était onéreux d'écrire une lettre, ruineux et presque impossible d'ache-

ter un livre. Des deux côtés on travaillait isolément sans se connaître. Parmi les Occidentaux, trois seulement, Dobrowsky, et plus tard le Croate Gaj et le Serbe Karadjitch réussirent à pénétrer jusqu'à Moscou.

La Russie ne pouvait rester indéfiniment étrangère au mouvement intellectuel de ses congénères slaves.

Lorsque Karadjitch vint en Russie, au cours de l'année 1819, le généreux Mécène Roumiantsov lui offrit de visiter à ses frais les pays slaves pour y rechercher les anciens documents, les manuscrits, les chroniques, etc. Cette mission n'aboutit pas. D'ailleurs Karadjitch n'eût été capable de la remplir que pour les pays serbes. D'autre part, l'Académie russe chargeait Vouk de lui fournir les nouveaux ouvrages qui paraîtraient chez les Slaves d'Occident. J'ignore dans quelle mesure cette mission fut accomplie.

En 1826 l'Allemand russifié Keppen et l'amiral slavomane Schichkov élaborèrent un plan qui devait, à ce qu'on imaginait, donner les meilleurs résultats.

Schichkov était devenu ministre de l'Instruction publique.

A la fin de l'année 1826 Keppen écrit à Hanka qui était passionné pour les Russes, à Kopitar qui ne pouvait pas les souffrir, mais qui était un esprit ingénieux et érudit, pour leur annoncer que l'on allait fonder trois chaires de slavistique à Pétersbourg, Moscou et Kazan. La Russie n'ayant pas réussi à trouver, pour ces chaires à créer, des

vants nationaux, on songeait à trois Tchèques, Hanka, Schafarik, Palacky. Au début, en attendant que les nouveaux titulaires eussent acquis la pratique de la langue russe, l'enseignement pouvait être donné en allemand ou en latin.

Ce document capital est daté du 18 novembre 1826.

Kopitar — qui n'aimait pas les Tchèques et se défiait d'eux — répondit à Keppen qu'il vaudrait mieux prendre des Russes, après les avoir envoyés se perfectionner dans les pays slaves. En cela il n'avait pas tort. Sauf pour la pratique de la langue courante, en tout pays un étranger enseigne mal.

Nous n'avons pas la réponse de Hanka, mais nous avons sous les yeux une lettre de son compatriote Jungmann qui nous apprend que la nouvelle fut, dans les pays tchèques, accueillie avec enthousiasme. C'était une grande joie de penser que la langue tchèque se ferait entendre en Russie.

Mais Schichkov rencontra dans le monde officiel des obstacles qu'il n'avait pas prévus. Des Allemands influents — il n'en manquait pas — s'appliquaient à faire échouer ses projets. Le premier juin 1827 Keppen écrivait à Schafarik : « Il est impossible de savoir quand la question des chaires slaves sera résolue : peut-être bientôt, peut-être jamais. »

Schichkov quitta le ministère au courant de l'année 1827; mais il devint président de l'Académie russe, et, en cette qualité, il reprit sous une autre forme son projet d'attirer les savants tchè-

ques dans sa patrie. On appelait en qualité de bibliothécaires Hanka, Schafarik et Czelakovsky, trois Tchèques.

Hanka devait être chargé d'un Dictionnaire comparatif des langues slaves.

Nous retrouvons dans la correspondance du poète Czelakovsky l'écho de ces négociations. Czelakovsky acceptait à son cœur défendant, pour assurer son existence.

Hanka et Schafarik devaient avoir le septième *tchine* (rang équivalent au grade de lieutenant-colonel).

En Russie, on se réjouissait déjà de voir arriver les trois Tchèques.

En ce temps-là un si lointain voyage n'était pas une petite affaire. Le choléra sévissait en Europe. Czelakovsky et Schafarik étaient retenus par des intérêts de famille et réclamaient sans cesse de nouveaux délais. Hanka hésitait.

L'Académie dut finalement renoncer à faire venir les bibliothécaires espérés.

Puisque décidément les étrangers se refusaient à venir en Russie, la Russie devait aller à eux. Les savants russes ne manquaient pas des ressources nécessaires et ils avaient l'habitude des longs voyages, d'ailleurs plus confortables à l'étranger que dans l'intérieur de l'Empire. Parmi les premiers missionnaires, je rappellerai seulement les noms de Preiss, de Bodiansky, de Sreznovsky, de Grigorovitch. Je les ai tous connus, excepté Preiss qui mourut fort jeune. C'étaient de sérieux érudits, très dignes de défricher le champ confié

leur activité. Ils occupèrent les premières chaires de slavistique à Kharkov, à Moscou et à Kazan. Plus tard, l'enseignement nouveau fut appliqué à toutes les universités russes. Pogodine lui aussi visita les Slaves occidentaux et ceux du Danube et appela sur eux (en 1839 et 1842) l'attention du ministre de l'Instruction publique, qui était alors le comte Ouvarov. Ce qu'il lui demandait, c'était dans une certaine mesure la réalisation du programme de Kollar — que nous exposerons tout à l'heure – sur la mutualité ou la solidarité slave.

La sympathie que Pogodine manifestait aux Slaves n'était pas absolument désintéressée; elle avait des arrière-pensées politiques, et ce panslavisme-là, c'était le seul dont on eût la notion dans l'Europe orientale. On s'en défiait, et cette défiance était soigneusement entretenue par ceux qui avaient intérêt à dénigrer les Russes ou à exploiter les Slaves; les Allemands, les Magyars, les Polonais, en lutte constante contre ceux qu'ils appelaient les Moscovites, entretenaient naturellement ces préjugés.

Pogodine recommandait cependant de ménager les Polonais, pour empêcher qu'ils ne fussent attirés par la Prusse. Il rêvait de voir publier à Varsovie une revue panslave rédigée dans les diverses langues; il voulait instituer à Leipzig une librairie russe pour les pays slaves. Notons en passant ce choix de Leipzig. Cette ville est le grand marché de la librairie allemande. Elle l'est, hélas! de la librairie slave. Il semblerait beaucoup plus naturel que ce marché fût établi à Prague. Depuis

un siècle d'agitations panslavistes sous diverses formes, les Slaves n'ont pas encore eu le temps d'y songer.

D'autre part — c'est toujours Pogodine qui parle — des pédagogues et des savants slaves devaient être appelés en Russie. Pogodine ne songeait pour le moment qu'au slavisme ou au panslavisme littéraire. Le reste, disait-il, viendra plus tard, si Dieu le veut.

Pogodine était un panslaviste politique. Il était aussi un slavianophile ou slavophile. On a volontiers, en Occident, confondu les deux nuances. En réalité, les slavophiles étaient avant tout des ennemis déclarés de l'influence occidentale, des doctrines religieuses de l'Occident — catholicisme ou protestantisme. Ils représentent un idéal politique et religieux qu'il serait intéressant d'étudier à part, mais dont nous n'avons point à nous occuper ici[1].

Ce qui les distingue notamment, c'est leur passion pour l'orthodoxie, dans laquelle ils veulent voir la religion *nécessaire* du monde slave.

Quelques-uns de ces slavophiles ont joué leur rôle dans l'histoire des idées panslavistes. Tel est, par exemple, le poète Khomiakov (1804-1860). Certains de ses poèmes sont devenus populaires dans tous les pays slaves. Je ne citerai ici que deux fragments de ses œuvres.

1. Voir ce que j'ai dit naguère sur ce sujet à propos de l'écrivain anglais Dixon. *Le Monde slave* (2e édit., pp. 249 et suiv.).

La fraternité slave.

« Ne t'enorgueillis pas devant Belgrade, Prague, ô reine des pays tchèques! Ne t'enorgueillis pas devant Prague, Moscou aux coupoles dorées!

« Souvenons-nous que nous sommes frères, enfants d'une mère unique. Aux frères les embrassements fraternels, la poitrine contre la poitrine, la main dans la main !

« Qu'il ne s'enorgueillisse pas de la force de son bras, celui qui a tenu bon dans le combat. Qu'il ne soit pas honteux celui qui, dans une longue lutte, a succombé sous la rigueur du destin!

« Le temps de l'épreuve est dur, mais celui qui est tombé se relèvera. Il y a beaucoup de miséricorde chez Dieu. Sans bornes est son amour.

« La brume funèbre se dissipera. Attendu depuis longtemps, le beau jour luira enfin; les frères seront réunis.

« Tous seront grands, tous libres! Contre l'ennemi marcheront leurs rangs victorieux, tous pleins d'une pensée noble, forts d'une foi unique. »

Le dernier vers est peut-être un écho de la thèse religieuse des slavophiles. La foi unique dont rêve Khomiakov, c'est l'orthodoxie.

Les aigles slaves.

« Tu as établi bien haut ton nid, aigle des Slaves du Nord. Tu as étendu largement tes ailes. Tu t'es élevé bien haut dans les cieux. Vole! Mais dans la

mer azurée de lumière où ta poitrine respire la force et brûle de l'ivresse de la liberté, n'oublie pas tes jeunes frères.

« Vers les plaines du Midi, vers le lointain Occident, regarde! Ils sont nombreux là où murmure le Danube, là où les Alpes cachent leurs sommets dans les nuages, dans les cols des rochers, dans les ombres des Karpathes, dans les forêts profondes des Balkans, dans les filets des perfides Teutons. Ils attendent, les frères enchaînés, le moment où ils entendront ton appel, le moment où tes larges ailes s'étendront sur leur faible tête.

« Oh! souviens-toi d'eux, aigle du Nord. Envoie-leur ton salut retentissant. Que dans la nuit de l'esclavage la lumière de la liberté vienne les consoler! Nourris-les de la force morale! Nourris-les de l'espérance des jours meilleurs!

« Ces cœurs glacés où coule ton sang, réchauffe-les de ton brûlant amour. Leur heure viendra : leurs ailes seront plus fortes; leurs jeunes ongles croîtront. Les aigles pousseront leur cri et les chaînes que la violence leur impose, ils les briseront avec un bec de fer. »

Deux fois, depuis moins d'un demi-siècle, l'aigle du Nord a répondu à ces appels des slavophiles. Deux fois il s'est heurté à l'aigle noir des Teutons. La première fois, après la campagne diplomatique, ç'a été l'intervention austro-allemande qui, par le traité de Berlin, a ravi à la Russie les fruits de sa victoire; la seconde fois, c'est dans la

guerre actuelle, où l'aigle noir a couvert de ses ailes les provinces de la Serbie et de la Pologne.

Mors et vita bello
Conflixere mirando.

Lutte tragique où se joue la liberté même de l'Europe et où l'aigle noir doit finir par succomber!

Je viens de citer Khomiakov. Il est en quelque sorte le poète classique du panslavisme. Il est un autre poète que l'on cite bien souvent à côté de lui : c'est Pouchkine. A vrai dire, Pouchkine, élève de notre XVIIIe siècle, de Voltaire et de Piron, n'entendait pas grand'chose en matière slave. Il s'est lourdement laissé abuser par Mérimée, dont il a traduit en vers quelques-uns des prétendus chants de la Guzla. Il n'a été amené à dire son mot sur les Slaves qu'à propos des événements de Pologne.

La Révolution polonaise de 1830 avait suscité de vives sympathies en Occident, en France notamment. La Russie de Nicolas était vivement attaquée, notamment dans notre Parlement. A ces attaques Pouchkine répondit par une pièce célèbre, *Aux Détracteurs de la Russie*. Je l'ai traduite en entier dans ma *Littérature russe* (p. 384). Je n'en cite que les vers qui intéressent notre sujet :

« Pourquoi tout ce bruit, orateurs populaires? Pourquoi menacez-vous la Russie d'anathème? Qu'est-ce qui vous agite? Les troubles de la Lithuanie? Halte! C'est une querelle des Slaves entre eux, une vieille querelle de famille déjà ré-

glée par le destin, une question que vous ne sauriez résoudre.

« Il y a longtemps déjà que ces peuples luttent; plus d'une fois, sous la tempête, leur parti ou le nôtre a dû s'incliner. Qui sortira vainqueur de cette lutte inégale? Le Polonais présomptueux ou le Russe fidèle? *Les ruisseaux slaves iront-ils se fondre dans la mer russe, ou cette mer se desséchera-t-elle? Voilà la question.* »

On a souvent cité ces vers, en les appliquant à tout l'ensemble des peuples slaves, mais c'était une erreur. Il n'est question ici que de la querelle des Russes et des Polonais. Nous voulons espérer que cette querelle est aujourd'hui complètement éteinte et que les deux nations comprendront désormais l'intérêt majeur qu'ils ont à vivre réconciliés contre l'ennemi commun, l'Allemand, contre celui dont le proverbe polonais dit : « Tant que le monde sera monde, l'Allemand ne sera pas le frère du Polonais. »

Je reviens à l'histoire des chaires slaves. Elles ont été successivement introduites aux Universités de Moscou, Pétrograd, Kazan, Kiew, Odessa, Varsovie. Celle de Varsovie aurait eu plus de crédit, si la Russie, obéissant à une politique vraiment slavophile, ne s'était pas, durant de longues années, imaginé de vouloir russifier la Pologne. N'insistons pas sur ce sujet douloureux.

Dans l'Empire d'Autriche-Hongrie, cet enseignement figure dans toutes les Universités, sauf celles d'Inspruck et de Kolosvar. Il est représenté à celles de Belgrade, pour la Serbie, et de Sofia, pour la

Bulgarie. Il figure, en Allemagne, à Berlin, à Breslau, à Leipzig et à Munich ; en Angleterre, à Oxford. Nous verrons plus loin dans quelles circonstances la slavistique a été introduite à Paris et quel rôle la chaire française a joué par rapport au sujet qui nous occupe.

CHAPITRE X

LA FRANCE ET LE PANSLAVISME

La Chaire du Collège de France. — Véritables raisons de l'établissement de cette chaire. — Mickiewicz et le panslavisme. — Cyprien Robert. — Duchinski et Henri Martin. — *Un pluriel pour un singulier.* — Le vrai titre de la chaire. — Un mot de M. Batbie.

Ce ne fut point le désir de mieux connaître les peuples slaves — alors complètement ignorés — qui, vers 1840, fit créer la chaire de littérature slave au Collège de France. Ce fut simplement celui d'assurer une situation honorable à un grand poète qui était considéré comme le porte-voix de la cause polonaise, sous le règne de Louis-Philippe. Ce poète, c'était Adam Mickiewicz.

Celui qui prit la première initiative des démarches, ce fut Paul Foucher, publiciste et auteur dramatique — bien oublié aujourd'hui — dont la sœur était la femme de Victor Hugo. Il avait épousé une Polonaise qui était la cousine de Mme Mickiewicz.

Ainsi les affaires de famille jouent leur rôle dans les choses les plus graves de ce monde. C'était donc en vue de la Pologne et uniquement d'elle — et pour des raisons d'ordre intime — que

Foucher prit cette initiative. « La chaire à laquelle on vous appelle, écrivait-il le 11 avril 1840, à Mickiewicz, a un caractère politique. On veut créer un centre au moins littéraire à la nationalité polonaise dans l'exil. »

L'exposé des motifs présenté par Cousin, à la Chambre des députés, était un tissu d'erreurs et d'inepties. Il déclarait par exemple que le polonais était le plus parlé des idiomes slaves — au détriment de la langue russe réduite au second rang — ce qui était absurde.

Il n'évaluait le nombre des Slaves balkaniques qu'à deux millions. Il ignorait le développement romantique de la littérature russe. La discussion à la Chambre fut pitoyable. Néanmoins la fondation nouvelle eut un grand retentissement dans les pays slaves. Son titre même semblait une réclame pour l'idée panslaviste : *Chaire de langue et de littérature slave* — au singulier. — Mickiewicz ne songea point à protester contre ce titre antiscientifique. Il n'eut d'ailleurs pas l'idée d'exposer à son public où vivaient les peuples slaves, quel était leur nombre, quels étaient leurs traits distinctifs. Dans sa première leçon, il semble même se rattacher à l'idée d'un panslavisme assez vague.

« Un long séjour dans les pays slaves, les sympathies que j'y ai rencontrées, les souvenirs qui sont gravés dans ma mémoire m'ont donné de sentir l'*unité de notre race* plus que je n'aurais pu le faire par la seule étude et le raisonnement théorique : les causes de nos divisions passées, les moyens d'arriver à notre réunion future n'ont

jamais cessé de me préoccuper ». Comme on le voit par cette citation, Mickiewicz ne songe nullement à exclure les Russes de la race slave, comme devaient le faire plus tard certains de ses compatriotes.

Et il termine ainsi sa première leçon :

« La littérature est un champ où tous les peuples slaves apportent les fruits de leur activité morale et intellectuelle, où ils se rencontrent sans se refouler et sans se haïr. Plaise à Dieu que cette rencontre pacifique, sur ce noble champ, soit l'emblème de leur réunion future sur un autre terrain. »

A la fin de la neuvième leçon, à propos de la légende des trois frères Czech, Lech et Rous, dont j'ai parlé plus haut, il s'exprimait ainsi :

« L'idée du Panslavisme, ou unité slave, n'a commencé à poindre que dans les siècles derniers ; elle est le fruit de travaux scientifiques ou littéraires, mais, pour arriver à réaliser un jour cette unité, je ne crois pas qu'on ait pris les moyens les plus propres, les voies les plus droites. Les savants invoquent toujours la communauté de race, oubliant que ce sont les institutions religieuses et politiques qui ont créé les séparations qu'ils voudraient anéantir et qu'il est impossible de détruire tout le passé d'une nation pour le ramener à son origine physique. C'est ainsi, qu'au dernier siècle, on a tenté de réunir les Allemands autour d'une seule idée : *Teutonia*, en leur rappelant leur patriarche fabuleux. Toute la tentative avorta et fut bientôt abandonnée des plus chauds partisans de l'unité

allemande. (Que dirait Mickiewicz, s'il vivait aujourd'hui ?)

« D'autres savants ont entrevu la possibilité de l'unité future des Slaves dans l'adoption de certaine forme gouvernementale. Cependant quel gouvernement a jamais eu assez de force pour réunir et relier ensemble des nationalités différentes ? L'Empire romain qui, certes, fut l'idéal de la puissance matérielle, a imposé sa forme politique à plusieurs peuples de l'Occident; mais cette forme morte, ce lien sans vie, il a suffi pour le briser du premier coup porté par l'invasion des Barbares. On doit donc renoncer à l'espoir de grouper les peuples slaves autour de telle ou telle forme gouvernementale, autour d'une idée purement physique de sang et de race ; ce qu'il faut, c'est une idée commune, vaste, immense, une idée qui renferme en elle tout le passé et aussi tout l'avenir de ces peuples. » (Leçon du 26 janvier 1841.)

Mickiewicz use et abuse du mot slave, peuple slave, sans qu'on puisse tirer de cet abus des conséquences. Ainsi, à la fin de son premier volume, on trouve cette conclusion inattendue :

« ... Tout ce qui se fera maintenant de grand, de beau, dans le pays, fera la gloire de la noblesse polonaise, et de même on pourra accuser cette noblesse de toutes les fautes et de tous les malheurs du *peuple slave* ». Voilà donc le peuple slave identifié aux Polonais !

Le poète considère les peuples slaves comme solidaires les uns des autres. Ainsi il s'étonne (Leçon du 25 mai 1841), que la Pologne et la

Bohême aient vu, avec indifférence, la tyrannie et les excès d'Ivan le Terrible.

« Les peuples slaves voisins de la Russie, tels que la Pologne et la Bohême (la Bohême n'est pas si voisine de la Russie ; elle l'est pour le moins autant de la France), étaient témoins impassibles des cruautés du souverain moscovite, sans rien tenter pour soustraire la Russie à cette oppression ». La Pologne cela se comprendrait encore. Mais la Bohême !

Mickiewicz ne se rend pas compte que la Bohême, fort éloignée de la Russie, n'avait pas plus d'intérêts communs avec sa politique intérieure, que nous n'en avons nous-mêmes avec la Suède et le Portugal.

Dans sa leçon d'ouverture de l'année 1841 (14 décembre), le poète fait allusion au malaise dont souffre la race slave — et ce malaise est loin d'être guéri à l'heure où j'écris ces lignes — et il n'ose en proposer ni l'explication ni le moyen de le guérir.

« Tous les pays slaves, en ce moment, sont dans une attente solennelle. Tout le monde attend une idée générale, une idée nouvelle. Quelle sera cette idée ? La race slave sera-t-elle entraînée vers la Russie par la conquête ? Ou bien les Polonais réussiront-ils à l'enchaîner dans leur marche aventureuse à la recherche de cet avenir que les Russes appellent un rêve, que les Bohêmes nomment une utopie et qui n'est qu'un idéal ? Fera-t-on des deux côtés quelques concessions ? Trouvera-t-on une formule qui puisse satisfaire les âmes,

intérêts et les tendances de tous les peuples ? Comme Slave et comme témoin des mouvements qui agitent l'esprit et les cœurs des peuples de l'Occident, je me sens attiré par une force irrésistible vers cette grave question. »

Naturellement, cette grave question, Mickiewicz ne devait pas la résoudre. Il s'abîma dans les doctrines fuligineuses du Messianisme, et son enseignement dut être supprimé[1].

Son successeur, Cyprien Robert, était un autodidacte dépourvu de critique, qui d'ailleurs avait beaucoup vu et beaucoup observé. Dans une brochure publiée en 1847 à Leipzig, intitulée les *Deux Panslavismes*, il expliquait qu'il fallait distinguer les aspirations des Slaves d'Occident des visées personnelles de la Russie, avec lesquelles, à cette époque, on les confondait très souvent. Il avait raison. Mais aujourd'hui, en présence des appétits farouches, des ambitions illimitées du *Deutschtum*, il n'y a plus lieu d'établir ces distinctions. Ce qu'il nous faut — comme je l'expliquerai plus loin — c'est une vaste fédération slave, appuyée d'un côté sur la France, de l'autre sur la Russie. Dans son ouvrage intitulé *le Monde slave, son présent, son passé et son avenir* (2 vol. Paris, Pessard, 1852), Robert consacre un chapitre au panslavisme.

1. Voir pour l'analyse des idées de Mickiewicz mon volume *Russes et Slaves* (2e série, Paris, Hachette, 1896). Les curieux pourront consulter *les Slaves*, cours professé au Collège de France (5 vol. in-8o) et notamment les deux derniers volumes. Je n'ai encore rencontré personne qui ait eu le courage de les lire.

On y trouve des idées qu'il est encore intéressant de méditer aujourd'hui.

« L'idée qui sert de base au panslavisme n'est point nouvelle, dit Cyprien Robert (tome I, p. 107). Les anciens Grecs étaient panhelléniques, quoique divisés en plusieurs républiques rivales. »

L'auteur est bien obligé de reconnaître qu'il y a entre les langues slaves de bien autres différences qu'entre les anciens dialectes grecs. Il n'y a qu'un seul lexique grec; il y a autant de dictionnaires slaves qu'il y a de langues, et beaucoup de vocables ne sont intelligibles que pour une seule nation.

« Le seul panslavisme politique qu'indique la nature, dit encore Cyprien Robert, c'est avant tout l'affranchissement des quatre nationalités slaves[1], et, comme une de ces nationalités (la Russie), jouit déjà de son gouvernement propre et indigène, il s'agit de faire obtenir aux trois autres le même avantage. Voilà le but définitif de tous les panslavistes sincères. Ils se proposent d'organiser une sorte d'assurance mutuelle, une ligue tacite, mais effective pour l'émancipation. Le panslavisme des patriotes est sans doute loin de se montrer aussi affermi dans sa marche que le panslavisme des savants. La raison de l'infériorité du premier est toute simple : la police le persécute et travaille partout à le dissoudre, pendant qu'elle tolère l'autre... »

Cyprien Robert cite un discours du député allemand Hecker, à la Chambre badoise, discours prononcé au cours de l'année 1846. Le député ... A ce moment-là ...

1. Russe, polonaise, tchèque et serbe. ... ignore encore l'existence des Bulgares.

çait qu'une catastrophe menaçait l'Allemagne. « Regardez, disait-il, le progrès des littératures slaves, et comme s'y développe la conscience nationale. Allez écouter les leçons de la chaire slave de Paris; prêtez l'oreille à ce que disent les Slaves au sein même de l'Allemagne ; lisez le testament de Pierre le Grand [1] ; tout pronostique à notre patrie allemande une des crises les plus graves qu'elle ait jamais eu à subir. Parcourez la Bohême, la Hongrie [2], la Croatie, partout où un Slave a son foyer, dans la hutte enfumée du plus misérable serf, vous trouvez appendu le portrait du tsar. A votre question : « De qui est ce por-« trait? » on vous répond : « C'est le portrait du « *petit père*, du maître qui doit réunir un jour « toute notre race en un seul corps [3]. » Le jour où cette réunion s'accomplira, je vous le demande, Messieurs, comment serons-nous en état d'opposer une force de résistance égale à la force d'attaque des Slaves? Qui nous assurera que leurs dévastations ne surpasseront pas celle des Mongols? *Le panslavisme grandit si rapidement qu'on peut craindre de le voir prendre bientôt dans le monde le rôle dominateur enlevé aux Romains et à la race germanique* [4]. »

1. Ce testament est aussi apocryphe que celui d'Alexandre le Grand, dont nous avons parlé plus haut (chap. IV).

2. La Hongrie n'est pas un pays slave, du moins en ce qui concerne la population dominante, les Magyars.

3. Tout ceci est faux bien entendu. Mais ces mensonges intéressés trouvaient alors grand crédit non seulement en Allemagne, mais en France.

4. Karl Hecker (1811-1881), après avoir essayé de proclamer la République dut quitter son pays et émigrer en Amérique.

Cyprien Robert avoue qu'il y a dans ces propos quelques exagérations. Et, comme il a été élevé à l'école de l'émigration polonaise, il y voit une preuve des tristes pressentiments et des remords qui poursuivent l'Allemagne pour le démembrement de la Pologne. Il s'imagine que le cours des événements amènera prochainement la Confédération germanique à protester à main armée contre les envahissements de la Russie; mais il considère que la Prusse luthérienne et l'Autriche catholique seront impuissantes à s'unir contre la Russie schismatique. Tout ce chapitre est à lire, pour se faire une idée des fantaisies et des erreurs dont vivaient nos pères. Le métier de prophète en politique est décidément un bien mauvais métier.

Cyprien Robert répudie et condamne le panslavisme tsarien. Mais il n'hésite pas à se prononcer en faveur du panslavisme fédéral. C'est précisément celui que je rêve en ce moment.

Encore une citation :

« Etrangère aux questions slaves, la presse française reproduit aveuglément ce que lui envoie sur ces questions la presse d'outre-Rhin, et les idées les plus fausses s'emparent ainsi des esprits. »

Ce n'était pas seulement la presse d'outre-Rhin qui faussait les idées. Ce qui les faussait également, c'étaient les influences de l'émigration polonaise et des peuples hostiles aux Slaves, notamment des Magyars, qui avaient alors quelque crédit chez nous.

Ces influences s'exercent chez nous par des

moyens qu'on ne soupçonne pas toujours. J'en voudrais citer un récent et curieux exemple. La veille de la guerre, je faisais à la Société de Psychologie une conférence sur la psychologie des peuples slaves. Je reçus une lettre fort courtoise d'une revue de politique étrangère dont j'ai oublié le nom, revue qui s'offrait, moyennant des honoraires fort convenables, à publier le texte de ma conférence. J'acceptai et envoyai mon manuscrit. J'avais exposé les griefs et les rancunes de chacune des nations slaves, notamment ceux des Slovaques contre les Magyars. On me renvoya le manuscrit, avec une lettre fort courtoise où l'on me déclarait que la revue en question étant faite avec de l'argent fourni par Budapest, on ne pouvait publier des vérités désagréables sur le compte de la politique hongroise. Les Magyars, eux aussi, avaient chez nous leurs fonds des reptiles. Et combien de fois, ces reptiles, je les ai vus se glisser dans des organes que je ne veux pas nommer aujourd'hui.

Le successeur de Cyprien Robert, Alexandre Chodzko (de 1857 à 1883), se renferma prudemment dans la pratique des textes et des questions grammaticales. Tandis qu'il vaquait modestement à ses utiles fonctions, sa chaire devint le prétexte de manifestations antipanslavistes qu'il est nécessaire de rappeler ici en peu de mots.

Après l'insurrection malheureuse de 1863, les Polonais étaient chez nous en grand crédit. Ils rêvaient de la revanche et estimaient que tous les moyens étaient bons pour y arriver. L'un d'entre

eux, appelé Duchinski, avait imaginé ce qu'on pourrait appeler la revanche ethnographique. Dans des livres fort indigestes, il s'efforçait de démontrer que les Russes, ou mieux les Moscovites, n'étaient pas des Indo-Européens, par suite des Slaves, mais des Touraniens; autrement dit qu'ils n'avaient rien à voir avec les Slaves, ou même avec l'Europe. L'Europe n'avait qu'à les éliminer; la Pologne redevenait une grande puissance, et l'équilibre du monde était sauvé. En 1864, il publia à Paris un volume, d'ailleurs illisible, sous ce titre pompeux : *Nécessité de réformes dans l'exposition de l'histoire des peuples aryas-européens et tourans, particulièrement des Slaves et des Moscovites.* Très remuant, comme tous les illuminés et les mystiques, il colportait sa doctrine dans les sociétés savantes et chez les publicistes qui voulaient bien l'accueillir, et, comme nous étions fort ignorants et très polonophiles, on le laissait parler. Il fit la conquête d'Henri Martin, qui publia sous son influence un gros volume bien oublié aujourd'hui, *la Russie et l'Europe* (février 1866), et qui soutint ses doctrines dans le *Siècle*. Il mit la main sur un journaliste bien oublié aujourd'hui qui, sous ce titre extraordinaire, *Un pluriel pour un singulier, et le panslavisme est détruit dans son principe*, adressa à la Chambre une pétition pour faire modifier le titre de la chaire du Collège de France. Ce titre était dangereux. En le modifiant on assurait le salut de la France. La pétition obtint gain de cause. Le titre de la chaire devint Chaire *de langues et de littératures* d'origine slave, ce qui

n'était pas très scientifique. Depuis quelques années elle porte la dénomination qu'elle aurait toujours dû porter : Chaire de langues et de littératures slaves. Voilà à quel jeu byzantin se divertissait, à la veille de 1870, une Assemblée qui voyait des périls sur le Danube ou sur l'Oder, mais qui ne soupçonnait pas ceux qui nous menaçaient sur le Rhin et sur les Vosges[1]. Pour avoir refusé de m'associer à ces manifestations enfantines, je fus dénoncé comme panslaviste, autrement dit comme agent moscovite. Au lendemain de la guerre, Henri Martin, qui était avant tout un patriote, reconnut qu'il avait fait fausse route. Mais comme l'Europe aurait changé de face si, au lieu d'une Russie neutre, ou plutôt hostile, nous avions eu, en 1870, l'alliance russe contre l'Allemagne! Qu'on se rappelle le télégramme du vieux Guillaume à son ami l'empereur Alexandre : « Après Dieu, c'est à Votre Majesté que je dois ma victoire. »

Le professeur qui occupe depuis plus de trente ans la chaire du Collège n'a cessé d'appeler l'attention de ses compatriotes sur la nécessité d'étudier les peuples slaves, de se rapprocher d'eux, et sur les avantages qu'elle pourrait retirer de leur union. Il n'a cessé de dire que le danger était sur le Rhin, sur la Meuse, et non pas sur la Néva. Les derniers événements ne lui ont donné que trop cruellement raison.

Hélas ! même après 1870, nos malheurs n'avaient

1. Certains compatriotes de Duchinski firent célébrer à Cracovie une messe d'actions de grâces pour remercier le ciel d'avoir donné un tel génie à la Pologne.

pas complètement éclairé tous nos hommes politiques. Certains d'entre eux vivaient de vieilles formules. Pour l'histoire de notre ignorance *nationale*, qu'on me permette de renvoyer une fois pour toutes à mes *Souvenirs d'un slavophile*[1]; mais dans ces souvenirs j'ai oublié de raconter mes débuts dans l'enseignement à l'Ecole des langues orientales. C'était en 1873; l'administrateur de l'Ecole, M. Scheffer, m'avait demandé d'y faire un cours de langue serbe et avait obtenu pour moi une généreuse subvention de 1.500 francs. J'étais depuis cinq ans docteur ès lettres, et, pour me consacrer entièrement à mes études, j'avais refusé une situation lucrative en province. Scheffer estima que je devais aller remercier le gouvernement de sa générosité et m'obligea à demander une audience au ministre de l'Instruction publique, feu Batbie, économiste distingué qui, sous la République, prétendait organiser le gouvernement de combat, en faveur de la royauté. Il m'accueillit avec bienveillance, me fit les compliments obligatoires, et termina par ces paroles : « Surtout n'enseignez pas le panslavisme! » Le panslavisme à propos d'un cours de grammaire serbe ! Je fis semblant de comprendre et ne répliquai rien.

Ainsi, même après 1870, nos hommes d'Etat répétaient encore des formules que leur avaient serinées sous l'Empire des étrangers ignorants de nos intérêts et des intérêts de l'Europe. Ah ! l'Allemagne peut se vanter d'avoir été bien servie chez nous !

1. Paris, Hachette (1906).

CHAPITRE XI

LES TCHÈQUES ET LE PANSLAVISME SCIENTIFIQUE

L'abbé Dobrowsky. — Hanka. — Czelakovsky.— Schafarik. — Havliczek. — Le slavisme chez les Illyriens et les Polonais.

Dans un chapitre précédent nous avons été amené à parler des rapports scientifiques du monde russe avec les Tchèques. Les Tchèques ont été dès la fin du XVIII[e] siècle les véritables précurseurs du panslavisme scientifique et — par contre-coup — ils ont collaboré inconsciemment à l'œuvre du panslavisme politique.

Le premier apôtre de cette science nouvelle est un prêtre catholique, l'abbé Dobrowsky (1753-1828). C'était un bon Autrichien, un fidèle sujet du *Kaiser*, qui écrivit la plus grande partie de ses travaux en allemand. Dépassant de beaucoup les cadres de l'histoire de la Bohême et de la Moravie, il aborda dès l'année 1786 la question de l'origine de la race slave, de la formation des langues slaves, entreprit en 1792, sur l'initiative de la Société des Sciences de Prague, un voyage en Suède et en Russie dont il publia le compte rendu dans les Mémoires que cette Société rédigeait alors en allemand. Il collaborait en même temps au

recueil que son compatriote et confrère Vacslav Durych faisait paraître sous ce titre : *Bibliotheca slavica antiquissima dialecti communis et ecclesiastica universæ Slavorum gentis* (Vienne 1798). Il écrivait une *Vie des Apôtres slaves Cyrille et Méthode* (1823). Ce travail traduit en russe par Pogodine en 1825, était en quelque sorte la clef de voûte des études panslaves de philologie et d'histoire religieuse. D'autre part, dès 1806, il avait publié un recueil en allemand intitulé *Slavin, Message de Bohême à tous les peuples slaves, ou Contribution à la connaissance de la langue slave dans tous les dialectes*. Remarquez qu'on croit alors à l'unité de la langue slave. Ce recueil, d'ailleurs, ne put être continué, faute d'abonnés.

Dobrowsky ne se découragea pas et donna, en 1831 — toujours en allemand, bien entendu — un projet d'*Etymologie générale des langues slaves* et, la même année, un nouveau périodique *Slovanka* (La Slave), *recueil pour l'étude de l'ancienne et de la nouvelle littérature slave, de la science des divers dialectes, de l'histoire et des antiquités* et enfin en 1822, il fit paraître le grand ouvrage *Institutiones linguæ slavicæ dialecti veteris*. C'était la première grammaire scientifique de cette langue slavonne qui est — avec diverses variantes — la langue de l'Eglise et de la littérature du moyen âge dans les pays orthodoxes, Russie, Bulgarie, Serbie et même Roumanie. L'ouvrage marquait une date importante dans l'histoire des pays orthodoxes et nous avons vu plus haut le succès qu'il obtint en Russie.

L'auteur fut en rapport avec Schichkov, Keppen, Roumiantsov, Vostokov. L'Académie russe l'admit au nombre de ses correspondants. Dobrowsky devançait de beaucoup son époque. Il rêvait de voir les Slaves arriver à l'unité linguistique et même à l'unité politique. Ce rêve était aussi celui de Jungmann (1773-1847), le lexicographe de la langue tchèque. Le rôle que la Russie avait joué dans la chute de Napoléon exaltait le patriotisme slave en Bohême. Jungmann rêvait de la langue russe comme idiome panslave et de l'union future du monde slave sous la protection de la Russie. Vacslav Hanka (1791-1861), comme beaucoup de ses compatriotes, eut l'occasion de rencontrer les Russes quand ils passèrent en Bohême et de s'initier à leur langue. Il avait d'autre part étudié le serbo-croate auprès de soldats de régiments illyriens. Bibliothécaire du Musée de Prague, il eut l'occasion d'y mettre en ordre les manuscrits slaves et d'entrer en rapports personnels, ou en correspondance avec les savants slaves ou russes qui venaient visiter Prague ou qui s'adressaient à lui par écrit. Nous avons vu plus haut quels efforts on avait faits pour l'attirer en Russie. Il faisait les honneurs de la ville de Prague et de ses collections avec un empressement et une bonhomie dont ses hôtes lui étaient d'autant plus reconnaissants qu'il les accueillait dans leur langue maternelle.

Il parlait et écrivait fort convenablement le russe et le polonais — dont il a donné des grammaires — et à cette époque-là la connaissance pratique des idiomes slaves était fort rare. Les

relations de librairie entre Prague et Varsovie, Pétersbourg, Moscou étaient très difficiles et Hanka était le plus obligeant des commissionnaires. En 1848 il fut chargé à l'Université allemande de Prague d'un cours nouveau où il enseignait le slavon, le russe, le polonais et le tchèque. C'était précisément l'enseignement qu'on aurait voulu naguère lui confier en Russie. Sa correspondance avec les pays slaves qui a été publiée[1] nous le montre en rapport avec les représentants scientifiques les plus distingués de la Russie, de la Pologne, des Slaves méridionaux. Ce fut au fond un savant médiocre, — parfois peu délicat — mais un agitateur des plus actifs et dont le nom ne saurait être oublié dans une revue du mouvement panslaviste.

Un peu plus jeune que Hanka (1808-1852), le poète Czelakovsky s'était de bonne heure pris de passion pour la Russie, notamment pour ses chants populaires qu'il a fort habilement imités. Dès 1822, il fait paraître un recueil de chants populaires slaves où figuraient des textes russes, petits-russes, serbes et slovènes.

Il s'occupe à recueillir les proverbes des différents peuples slaves. *La philosophie du peuple slave dans ses proverbes* ne paraît qu'en 1852. Il y travaillait dès 1827. Il rêve d'un dictionnaire étymologique des langues slaves, œuvre qui ne sera réalisée que beaucoup plus tard par le Slovène Miklosich (Vienne 1886). Ce dictionnaire, il méd

1. Voir sur Hanka mon volume Renaissance tchèque (pp. 12-81).

de le rédiger en russe, ce qui lui vaut, de la part des loyalistes autrichiens, des témoignages non équivoques de mauvaise volonté. Le 21 janvier 1828 l'Académie russe est saisie de ce projet de dictionnaire et décide en principe d'imprimer l'œuvre à ses frais. Mais il y a bien loin du projet à l'exécution. Du manuscrit primitif de Czelakovsky il n'est resté en Russie que quelques fragments, et l'étymologie comparée a fait de terribles progrès depuis ces temps héroïques.

La campagne des Russes contre les Turcs (1828-1829), n'excite pas moins d'enthousiasme que les campagnes contre les Français. On fait des vœux pour les frères slaves, on porte la santé des vainqueurs. La police autrichienne — toujours ombrageuse — s'émeut. Elle confisque dans les magasins une lithographie représentant le passage du Danube par les Russes. Elle interdit une chanson tchèque fort innocente : *Les Russes sur le Danube*. Elle ne peut cependant empêcher l'enthousiasme de s'exhaler dans des lettres particulières : « Que seraient les Slaves sans les Russes? écrit Czelakovsky à un ami : *Sans eux les Allemands nous extermineraient tous*. La flamme de Moscou a illuminé de sa lueur toute la Russie et en même temps tout le monde slave. Nous ne nous en rendons pas compte nous-mêmes. »

Après avoir refusé une chaire en Russie, Czelakovsky finit par en accepter une en Prusse à l'Université de Breslau. Il justifiait ainsi le proverbe tchèque : Le Tchèque ne meurt pas de faim pourvu qu'il sache l'allemand.

Hanka, Czelakovsky ne sont au fond que des figures de second plan. Au-dessus d'elles se dresse infiniment plus haut et plus respectable celle de Safarik ou Schafarik. Comme le poète Kollar auquel nous consacrons un chapitre spécial, Schafarik est un Slovaque et un protestant. D'après une tradition fort vraisemblable, sa famille prétendait se rattacher primitivement à la secte des Frères Bohêmes, héritiers des Hussites, et descendre de Tchèques réfugiés en Hongrie pour échapper aux persécutions religieuses, vers le début du XVII[e] siècle. Au Collège de Kesmark où il acheva ses humanités il eut la bonne fortune de rencontrer quelques Serbes qui lui apprirent leur langue et lui donnèrent l'occasion de réfléchir sur la parenté des idiomes slaves. Comme son compatriote et coreligionnaire Kollar, il alla terminer ses études à l'Université d'Iéna. Il en revint plein de respect pour la science allemande et aussi pour le patriotisme allemand qui, dès cette époque, tendait à l'union des peuples germaniques. L'exemple de ses hôtes avait surexcité son patriotisme slave. Lui aussi, il rêvait vaguement l'union de ses congénères : « Je suis prêt, écrivait-il en 1820, à son ami Kollar, à sacrifier pour mon peuple mon existence. Mieux vaut honorer son peuple par sa mort que de le déshonorer par sa vie. »

En 1819 on lui offrit la direction du gymnase serbe de Novi Sad (Neusatz en allemand, Ujvidek en magyar). Cette ville était le foyer intellectuel des Serbes de Hongrie; elle était située dans le voisi-

nage des monastères serbes de la Frouchka Gora qui renfermaient de nombreux manuscrits. C'est dans cette ville qu'il reçut la visite du savant russe Keppen qui méditait de l'attirer dans sa patrie (voyez plus haut chap. VII). C'est dans cette ville qu'il rédigea en allemand un ouvrage panslave qui appela sur lui l'attention de tous les Slaves et de ceux qui s'y intéressaient. Cet ouvrage était intitulé : *Histoire de la langue et de la littérature slaves dans tous ses dialectes*. La première édition parut à Ofen en 1826. Une seconde — sans changements — a été réimprimée à Prague en 1869.

Le titre du volume nous étonne aujourd'hui. Il n'y a point une seule langue slave avec des dialectes différents, mais des langues slaves aussi divergentes les unes des autres qui peuvent l'être le français, l'espagnol et l'italien. Mais à ce moment-là ce titre ne choquait personne et onze ans après un ouvrage signé E. O. paraissait à Leipzig sous un titre analogue.

L'ouvrage débutait par une introduction de quatre-vingts pages sur les régions, la culture et la langue des différents peuples slaves au début du XIXe siècle, puis venaient une caractéristique des Slaves, un coup d'œil général sur l'état de leur littérature, sur les sociétés savantes, les bibliothèques, les journaux, les imprimeries. L'ouvrage, bien entendu, n'était exempt ni d'erreurs, ni d'omissions. Ainsi l'auteur ignorait à peu près complètement l'existence des Bulgares dont il considérait la langue comme un dialecte, serbe. La statistique qu'il avait dressée atteignait pour l'en-

semble de la race le chiffre de 55.270.000 âmes.

Il est intéressant d'en reproduire ici les détails.

Russes.	32.000.000
Petits-Russes . . .	3.000.000
Bulgares.	600.000
Serbes en Turquie.	800.000
— en Hongrie .	350.000
Bosniaques	350.000
Monténégrins . . .	60.000
Slavoniens	253.000
Dalmates.	380.000
Croates.	800.000
Slovènes.	800.000
Tchèques.	3.700.000
Polonais.	10.000.000
Serbes de Lusace .	200.000

Les différents groupes que j'ai réunis sous une accolade ne forment en réalité qu'un seul et même peuple, les Serbo-Croates.

Malgré ses lacunes et ses erreurs, le succès de l'ouvrage fut considérable. Le nom de l'auteur dépassa les limites de l'Empire d'Autriche, pénétra jusqu'à Varsovie et même à Moscou. Même un éditeur allemand, Perthes, qui publiait une histoire des États européens, demanda à Schafarik d'écrire pour sa collection une histoire générale des peuples slaves. Il refusa. Il n'écrivait pas pour les libraires. Peut-être eut-il tort.

En 1833, il s'établit à Prague et entreprit son grand ouvrage sur les *Antiquités slaves* publié en langue tchèque en 1837. Il fut édité par sous-

cription et ne put aboutir que grâce à un subside de cinq cents roubles, fourni par l'historien russe Pogodine. C'étaient là les manœuvres panslavistes et les roubles russes dont on éberluait les bourgeois naïfs de Paris et de Berlin. Ceux de Berlin n'étaient pas si naïfs!

On peut appliquer à cet ouvrage le mot que Voltaire adressait à Montesquieu à propos de la publication de *l'Esprit des lois*. « La race slave avait perdu ses titres. Vous les avez retrouvés et vous les lui avez rendus ». Le succès dépassa les espérances de l'auteur. L'ouvrage fut successivement traduit en polonais, en allemand et en russe. Le gouvernement russe trouva le moyen d'encourager l'auteur en lui envoyant par une voie détournée une somme de cinq mille roubles. Il fut nommé correspondant des Académies de Pétersbourg, de Berlin et de Munich. L'Institut de France où son nom eût pu honorer les listes de l'Académie des Inscriptions ou de l'Académie des Sciences morales persista à l'ignorer. J'ai, il y a tantôt cinquante ans, entendu Victor Leclerc, le doyen de la Sorbonne, regretter cet oubli.

Il compléta son œuvre de panslavisme scientifique par la publication de l'*Ethnographie slave* qui parut en langue tchèque en 1842. L'ouvrage comprenait une statistique de la race qui constituait alors un total de 78 millions, la description des pays qu'elle habitait, la caractéristique des langues slaves, la bibliographie des dictionnaires et des grammaires, des spécimens de poésie populaire et une carte ethnographique. Le livre arrivait

à propos, au moment où les peuples slaves commençaient à prendre conscience de leur nationalité, de leur solidarité et à se prévaloir de leur commune origine dans la lutte qu'ils soutenaient contre les Allemands, les Magyars, les Italiens, les Grecs, les Turcs. C'était, disait le Tchèque Jungmann, un livre d'or que tout Slave devait avoir chez lui et dans sa mémoire.

En deux ans, le volume eut en langue tchèque trois éditions dont l'une fut tirée à trois mille exemplaires; il fut traduit en polonais et en russe.

Avec ces trois publications de Schafarik, les professeurs des chaires slaves avaient, en y ajoutant le produit de leurs recherches personnelles, la base d'un sérieux enseignement.

La Russie avait offert une chaire à Schafarik. Il l'avait refusée. En 1841, le gouvernement prussien lui offrit d'en créer une à l'Université de Berlin et l'invita à fixer lui-même ses conditions. Il refusa. Il estimait que Prague était le centre et le foyer nécessaire de son activité. Mais il accepta de se rendre à Berlin pour conférer avec le ministre sur les titres des candidats éventuels. Le gouvernement prussien le remercia de ses services en lui conférant l'ordre *Pour le Mérite*. En 1848, le gouvernement autrichien se décida à lui créer une chaire à l'Université de Prague. Mais les conditions étaient si misérables qu'il ne put accepter. On dut se rabattre sur Hanka. Nous verrons, dans le chapitre consacré au congrès slave de Prague, quel rôle il joua dans cette assemblée éphémère. Toute sa vie il avait pu s'appliquer la formule pessimiste

qu'il a résumée ainsi dans une de ses lettres : « La *slavistique*, c'est la *mendicité*. » Après sa mort, la Bohême reconnaissante lui a rendu les honneurs qu'elle n'avait pu lui accorder de son vivant. Sa biographie, que j'ai longuement racontée ailleurs [1] est l'une des pages les plus douloureuses du long martyrologe de la race slave et de la nation tchèque-slovaque en particulier.

Nous réservons Kollar pour une étude spéciale.

A côté des personnages que nous venons de citer, nous devons encore signaler Charles Havliczek (1821-1856). Havliczek s'était d'abord inspiré des doctrines de Kollar (voir le chapitre suivant) et, plus heureux que les Tchèques sédentaires qui n'avaient étudié le slavisme que dans les livres, il avait eu, lui, l'occasion de l'étudier sur les Slaves eux-mêmes. Il visita la Bohême, la Moravie, la Galicie, Vienne, où il fréquenta les Jougo-slaves ; il résida en Russie, notamment à Moscou, ville où il eut l'occasion d'apprendre quelque chose sur les Bulgares, alors si peu connus. Il fut précepteur dans une famille russe ; son esprit libéral s'accordait mal avec les idées absolutistes qui régnaient alors dans l'Empire de Nicolas Ier. Il se convainquit que les Tchèques ne pouvaient entretenir avec les Russes et les Polonais que des relations littéraires. Ils n'avaient d'intérêts communs qu'avec les Jougo-slaves de la monarchie. Le 22 mai 1844, il écrivait de Moscou à son ami Zap :

« C'est surtout avec les Jougo-slaves que je sym-

1. Voir *la Renaissance tchèque au XIXe siècle*. (Paris, Alcan, 1911).

pathise le plus maintenant et j'espère que je sympathiserai encore quand je reviendrai d'ici. Je ne veux avoir aucun rapport avec les Russes et les Polonais; j'ai envie de démontrer que les Russes et, *mutatis mutandis*, les Polonais ne sont pas nos frères, comme nous les nommons, mais de bien plus grands ennemis, et beaucoup plus dangereux pour notre nationalité que les Magyars et les Allemands. Nous pouvons profiter de leur langue et de leur littérature à notre gré, mais laissons de côté toute idée de parenté avec eux. Sinon tout ira mal. »

Remarquons une chose, Havliczek avait été précepteur en Russie, et, s'il était tombé sur quelque disciple mal élevé, on comprend suffisamment sa mauvaise humeur[1]. Rentré dans son pays, il exposa ses idées dans un article publié par la *Gazette de Prague*, intitulé *Slave et Tchèque*. Il s'y prononçait pas contre la mutualité slave, mais contre la fausse idée qu'on s'en faisait et contre le caractère abstrait qu'on lui prêtait. Il démontrait que l'on peut souhaiter la mutualité sur le terrain littéraire, mais que cette mutualité était encore un *pium desiderium* (j'ajoute qu'elle l'est encore aujourd'hui) et non pas une réalité. Contrairement à l'idée de Kollar, il prétendait, qu'entre les quatre peuples slaves, il ne peut y avoir de véritable amour. Il arrivait de la Russie du temps de Nicolas Ier et il savait à quel état aigu

1. Cette boutade de Havliczek me rappelle un mot d'une vieille Polonaise qui avait été institutrice dans de grandes familles de son pays : « Je comprends, disait-elle, et j'excuse le massacre des innocents si Hérode avait été précepteur dans une grande famille polonaise. »

était arrivé le conflit des Russes et des Polonais. Il invitait les peuples slaves à garder chacun leur individualité et à ne jamais y renoncer. Au fond, sa formule, revenait à celle de Palacky : « Conserver l'Autriche et nous conserver nous-mêmes dans l'Autriche. » Nous verrons plus loin que Palacky a dû modifier cette formule et la remplacer par celle-ci : « Nous avons été avant l'Autriche, nous serons après elle. »

A l'approche du Congrès slave de Prague, Havliczek agita énergiquement en faveur de cette réunion où tous les Slaves d'Autriche devaient s'entendre pour une action commune de résistance; malgré son opinion sur les Polonais, il sentait que le concours des Polonais de Galicie était indispensable à la réussite du Congrès. Pour les y attirer, il fit tout exprès un voyage dans cette province; il en fit un également chez les Croates.

L'échec du Congrès, le développement de l'esprit germanique et réactionnaire dans les régions gouvernementales ne tardèrent pas à modifier les opinions du vaillant publiciste.

Son journal ayant été supprimé à Prague, il fut réduit à publier à Kutna Hora[1] une feuille bihebdomadaire intitulée d'un titre significatif *Slovan*, le Slave. Cette fois, il ne se contente plus du slavisme autrichien. Il comprend que l'Autriche réactionnaire à trahi ses espérances; il en revient, sous une forme plus raisonnée et plus pratique, aux idées de Kollar : « Je suis, écrit-il, l'ennemi de tout despotisme; je défendrai jusqu'à ma mort

1. C'est la ville qu'on appelle en allemand Kuttenberg.

le régime constitutionnel; mais, si je ne pouvais en aucune façon échapper au despotisme, je préfère celui de la Russie ». Et encore : « Voulant rester des Slaves, nous ne voulons pas être Russès; mais nous serions plus volontiers des Russes que des sujets absorbés par la germanisation. » C'est la conclusion à laquelle arriva plus tard Palacky et que je lui ai entendu bien souvent répéter. Comme base de toute politique slave, comme unique moyen d'arriver à la victoire, Havliczek signale la mutualité franche et cordiale des peuples slaves. « Ne nous abandonnons pas les uns les autres, quand même de quelque alliance étrangère viendrait un avantage momentané pour telle ou telle de nos nations. » L'objet de cette politique slave, c'est d'amener tous les peuples slaves de l'Occident et autres à l'union et, par cette union, d'assurer à chacun d'entre eux, la liberté et l'épanouissement de la vie nationale. « Jusqu'ici, ce qui nous a maintenus ensemble, c'est plutôt l'instinct, le sentiment d'un danger commun, des tendances communes; il faut maintenant qu'avec une pleine conscience, nous nous mettions à travailler comme font les pays bien organisés. Une alliance d'aide mutuelle et de protection entre les Polonais, les Tchèques, les Jougo-slaves et les Petits-Russes est la seule vraie condition de la liberté des petites nations européennes. C'est une réunion amphictyonique[1] pour la défense des

1. Je rappelle que les amphictyonies étaient des associations d'État à la fois politiques et religieuses. La plus célèbre était celle de Delphes, dans laquelle douze peuples étaient associés.

droits contre les brutalités et les injures des plus forts. Ce ne sont pas seulement les peuples slaves qui doivent rester en relations constantes. Nous devons chercher à nous entendre avec les nations non slaves qui ont eu la même destinée que nous et qui se livrent aux mêmes efforts. J'entends par là, les Roumains et les Valaques et en partie les Magyars eux-mêmes. »

Ici, Havliczek se laisse aller à quelques illusions sur le compte des Roumains et des Magyars. Il ne prévoit pas l'avenir des Roumains qui, une fois définitivement libérés, tenteront de s'agrandir aux dépens du voisin bulgare et du voisin serbe. Il se trompe absolument sur le compte des Magyars, dont il ne soupçonne pas l'égoïsme national et l'esprit de persécution. Il semble qu'il n'ait pas lu Kollar et qu'il n'ait jamais entendu parler du fameux proverbe : *Tot ember nem ember*. L'homme slovaque n'est pas un homme.

Je suis en revanche tout à fait d'accord avec lui quand il écrit :

« Nous émanciper du germanisme doit être à tous les points de vue notre but. L'étude des langues et des littératures romanes, du français et de l'anglais doit être l'objet principal de nos jeunes gens les mieux doués doués et les plus intelligents ».

Un recueil où s'étalaient de pareilles doctrines ne pouvait pas vivre dans l'Autriche absolutiste. Le 14 août 1851, Havliczek suspendit de lui-même son journal, au moment précis où le gouvernement de Vienne s'apprêtait à le supprimer. Ce sacrifice ne suffit pas au despotisme autrichien qui

interna le publiciste dans la ville de Brünn et le garda sous la surveillance de la haute police jusqu'à sa mort, qui arriva le 29 juillet 1856. Havliczek est un des personnages les plus intéressants de la Renaissance tchèque et mériterait chez nous une monographie particulière. Nous n'avons ici à l'étudier qu'au point de vue spécial qui nous intéresse dans ce volume.

Les idées des savants, des poètes et des publicistes tchèques trouvaient de l'écho chez les Slaves méridionaux. Les Slovènes, qui n'ont pour ainsi dire pas d'histoire politique, sont surtout portés aux combinaisons ou aux rêveries philologiques, et ces rêveries n'ont pas d'intérêt pour cette étude. Chez les Croates, le principal propagateur de l'idée slave fut Ludevit Gaj (1809-1872), qui ressuscita le nom d'*Illyrisme*, jadis mis à la mode par Napoléon. C'est lui qui, dans son journal *l'Aube illyrienne*, osa écrire ces paroles, qu'il est bon de rappeler aujourd'hui : « Les Magyars ne sont qu'une île qui flotte sur le grand océan slave. Je n'ai créé ni cet océan, ni ses flots. Mais que les Magyars fassent bien attention de ne pas déchaîner cet océan, de peur que les flots ne passent par-dessus leur tête et que leur île ne s'engloutisse. » Gaj est en rapports épistolaires avec les principaux apôtres du slavisme, notamment avec Schafarik, qui lui écrit en 1833 :

« Notre fractionnement, notre anarchie est la cause de tous nos malheurs. »

C'est Schafarik qui, en 1848, invite Gaj à ce congrès de Prague, où l'on doit chercher les

moyens d'améliorer le sort de la race. Nous retrouvons des idées analogues dans l'œuvre du poète Preradovic, de l'historien Kukuljevic Sakcinski.

Chez les Polonais, le patriotisme qui les portait à refaire la patrie détruite les invitait à en rechercher les origines, à se rapprocher de leurs congénères. Le 9 mai 1801, Albertrandi, dans la première séance de la Société des Sciences de Varsovie — alors sous le joug de la Prusse, mais d'une Prusse relativement tolérante et qui n'avait rien de commun avec la Prusse actuelle — invitait tous les patriotes amis de la science à préserver de la ruine cette langue qui « grâce à sa parenté avec d'autres idiomes de même famille, s'étendait de la Nouvelle-Zemble au territoire de Venise, et de Raguse aux frontières de la Chine. »

Dans un mémoire sur les *Moyens de développer et d'enrichir la langue nationale,* Albertrandi signale l'intérêt qu'il y aurait à envoyer un ou plusieurs savants en mission chez les peuples slaves pour étudier leur langue. Il esquisse le plan du voyage. Les délégués de la Société devraient d'abord visiter les contrées naguère habitées par les Slaves, la Hongrie, la Ditmarsie (je ne sache pas, soit dit en passant, que cette région ait jamais été slave), le Mecklembourg, la Poméranie, et les pays qui sont encore slaves, la Lusace, la Bohême, la Moravie, la Silésie, les pays des Slovènes, autrement dit la Carniole, la Slavonie, la Croatie, la Dalmatie, Raguse. Partout ils devront s'occuper non seulement de l'étude des langues slaves, mais aussi des idiomes voisins qui

ont influé sur elles, de l'allemand, du magyar, du turc, du grec, de l'italien. C'est là un problème très complexe et qui, même à notre époque, a été bien rarement résolu, dans les termes où le posait le savant polonais. L'auteur ne se dissimule pas que de tels voyages seraient très longs et très coûteux et propose un procédé plus économique qui consisterait tout simplement à se procurer des grammaires, des dictionnaires, des textes originaux ou traduits. Il recommande d'ailleurs les textes, plus accessibles aux Polonais, du slavon ecclésiastique et de la littérature russe.

L'idée de l'unité de la race slave se rencontre dans le poème inachevé de Woronicz, archevêque de Varsovie (1757-1820), intitulé *Lech*, poème consacré aux origines légendaires de la Pologne. Avant Kollar, il adresse ses invocations à une prétendue déesse, Slava, déesse des anciens Slaves. Il gémit sur les malheurs de cette race, dont les fils passent leur temps à lutter entre eux. Il les interpelle en ces termes :

« Pourquoi, fils d'un même père, vous querellez-vous? Soyez unis, et vous disposerez du monde. »

Parmi les premiers représentants de la science historique, en ce qui concerne les Slaves, il faut citer Jean Potocki (1761-1815) et Stanislas Sestrenczewicz. Pourvu d'une vaste érudition et d'une fortune considérable qui lui permet les longues recherches et les lointains voyages, Potocki a fait paraître, *en français*, à Varsovie, dès 1789, des *Recherches sur l'histoire de* la Sarmatie, puis,

1793, sous ce titre : *Chroniques, Mémoires et Recherches pour servir à l'histoire de tous les peuples slaves*, un recueil de mélanges où il étudie tour à tour l'histoire des Polonais, des Tchèques, des Russes, des Croates, des Serbes, des Bulgares.

Un autre ouvrage nous intéresse, plutôt par les tendances de l'auteur que par les résultats acquis. C'est le *Voyage dans quelques parties de la Basse-Saxe pour la recherche des antiquités slaves ou wendes, fait en* 1794. Le livre parut à Hambourg en 1795. Signalons encore les *Fragments historiques et géographiques sur la Scythie, la Sarmatie et les Slaves* (4 volumes, Brunswick, 1795). Je laisse de côté des travaux sur la Russie, qui nous entraîneraient trop loin. L'œuvre de Potocki n'a plus aujourd'hui de valeur scientifique, mais elle atteste une rare curiosité et une érudition peu commune à cette époque.

Sestrzenczewicz (1731-1825), qui devint archevêque de Mogilev et métropolitain des églises catholiques en Russie, écrit en français, comme Potocki. Son principal ouvrage, *Recherches historiques sur l'origine des Sarmates, des Esclavons et des Slaves*, a eu deux éditions. (4 vol. Pétersbourg, 1812 et 1824.)

Le prince Alexandre Sapieha (1772-1812) visite au commencement du XIXe siècle les régions slaves de l'Adriatique et publie le récit de son voyage à Breslau en 1811.

Ces précurseurs sont un peu oubliés aujourd'hui; mais il en est un dont l'œuvre, si imparfaite qu'elle soit, durera autant que la langue po-

lonaise. C'est le lexicographe Samuel Bogumil Linde (1771-1847). Linde a passé la plus grande partie de sa vie à compiler un dictionnaire de sa langue nationale, dont les six volumes parurent à Varsovie à une époque singulièrement troublée, de 1807 à 1814. Ce n'est pas seulement un vaste répertoire historique de la langue polonaise, c'est aussi un lexique comparatif des langues slaves dans leur rapport avec le polonais. La lexicographie slave était encore dans l'enfance, et il ne faut pas s'étonner des erreurs de Linde ; mais on ne saurait trop admirer l'énergie avec laquelle il a poursuivi un travail colossal dont non seulement les Polonais, mais tous les Slaves, devront lui être éternellement reconnaissants. L'Académie russe fit acte d'intelligence en appelant l'auteur à siéger parmi ses membres. Linde rêvait d'une fusion des langues slaves, qui peu à peu se réduiraient à une seule, laquelle s'écrirait en caractères latins. C'était là un rêve irréalisable. En 1817, l'Université de Varsovie songea à fonder une chaire de dialectes slaves, qui aurait été confiée à Linde. Mais le lexicographe refusa, déclarant qu'il n'aurait pas d'élèves. En dehors du russe, qui avait un enseignement spécial, bien peu de Polonais eussent songé à étudier le tchèque ou le serbo-croate, et Linde avait trop peu de pratique de ces langues pour être en état de les enseigner sérieusement. En tête des souscripteurs du Dictionnaire figurent l'empereur de Russie et le roi de Prusse qui, à ce moment-là, ne songeait pas encore à extirper la langue nationale de ses provinces polonaises.

CHAPITRE XII

KOLLAR LE POÈTE DU PANSLAVISME

Origines de Kollar. — Son séjour à Iéna. — Sa brochure sur *la Mutualité littéraire*. — Son grand poème : *la Fille de Slava*. — Ses idées sur l'avenir du monde slave.

Le représentant le plus complet et le plus original — dans tous les sens du mot — de l'idée panslaviste dans la première moitié du XIXᵉ siècle, ç'a été le poète slovaque Jean Kollar.

Il appartenait à la religion réformée, par suite, à la tradition hussite. Il était né le 29 juillet 1793 à Mosovce, dans le comitat de Saint-Martin, chez les Slovaques de Hongrie. J'ai dit plus haut quelles misères a supportées la nation slovaque tout ensemble opprimée et exploitée par les Magyars. Dans sa famille personne ne lisait le magyar, tout le monde lisait le tchèque. Peu de temps après la bataille d'Austerlitz il vit passer des soldats russes qui lui chantèrent des chansons analogues à celles des pays slovaques et l'accablèrent de caresses, et cet épisode lui inspira une sincère affection pour ce monde russe qu'il ne devait jamais visiter. En revanche, au gymnase de Krem-

nice, il eut l'occasion d'éprouver la grossièreté et la brutalité des Allemands.

De 1812 à 1815 il alla étudier à Presbourg, qui était alors la capitale intellectuelle des pays slovaques. Là il se lia d'intime amitié avec un jeune Serbe qui lui apprit, outre sa langue nationale, le slavon, c'est-à-dire l'idiome sacré de l'Église orthodoxe. Il fit la connaissance d'un jeune Morave qui devait être l'historien national de la Bohême, François Palacky.

« A mon insu, écrit-il dans ses *Mémoires*, et d'un mouvement naturel, j'étais attiré vers ce frère slave d'une amitié plus cordiale que vers aucun Allemand ou Magyar. Déjà mon cœur était pénétré d'un sentiment mystérieux et devinait *que le monde slave doit prendre une autre face, que nous devons tous constituer une nation.* »

Sa vocation l'entraînait vers la carrière ecclésiastique. C'était alors la coutume d'envoyer les plus méritants des jeunes théologiens protestants se perfectionner à l'Université d'Iéna.

Ce qu'il étudia pendant un séjour de quatre ans dans cette ville, ce ne fut pas seulement la théologie, ce fut l'histoire et l'archéologie des Slaves qui avaient naguère occupé l'Allemagne du Nord (voyez chapitre Ier) et dont j'ai rappelé plus haut les tragiques destinées.

Il se prit d'une passion presque maladive pour ces ancêtres disparus. Il se mit à étudier leurs annales et leurs monuments archéologiques — ou ceux qu'il croyait tels — avec plus d'enthousiasme que de critique et à instruire le procès des va-

queurs. Cette étude devint chez lui une sorte d'obsession.

En même temps, il observait les Allemands et l'Allemagne. Il assista aux fêtes qui célébrèrent le troisième anniversaire séculaire de la Réforme et qui eurent pour théâtre le fameux château de la Wartbourg. Il prit part à des réunions où s'élaborait l'idée de la Grande-Allemagne. Elles lui donnèrent l'occasion de réfléchir sur l'idée de la Grande-Slavie.

Il entendit un étudiant prononcer un discours où il était dit :

« Chacun de nous doit être non seulement un homme, mais un Allemand, exclure de son cœur tout égoïsme, tout esprit provincial, et s'élever à la hauteur de la nation. C'est une honte d'être seulement un Saxon, un Hessois, un Franconien, un Souabe, un Prussien, un Autrichien, un Bavarois, un Hanovrien, un Suisse. Que ces particularismes disparaissent! Soyons un seul peuple allemand. »

Ces formules, Kollar les adaptait à sa race :

« C'est une honte, pensait-il, d'être seulement des Tchèques, des Slovaques, des Polonais, des Illyriens, des Russes. Soyons avant tout des Slaves. Soyons un seul peuple slave... » Et il s'appliquait à mettre ses idées en vers. La poésie se présentait tout naturellement à lui sous la forme du sonnet.

Cette poésie patriotique allait s'épanouir sous l'influence d'un sentiment nouveau, l'amour. Un jour le jeune théologien fut invité à aller prêcher dans un village voisin d'Iéna, Lobda ou Lobeda.

Le pasteur — qui s'appelait Schmidt — avait une fille, Wilhelmine. Le prédicateur improvisé s'en éprit et fut payé de retour. Schmidt! Wilhelmine! Voilà des noms terriblement tudesques? Kollar allait-il aimer une Allemande? Quel démenti donné à son patriotisme! Au bout de quelques entretiens il découvrit avec enthousiasme que sa bien-aimée était d'origine slave.

La famille Schmidt avait émigré naguère de la Lusace. Elle parlait encore la langue serbe. Elle appartenait à cette race des Slaves de l'Elbe à laquelle le poète portait un si poignant intérêt. Le patriotisme et le cœur du poète étaient d'accord. Il pouvait aimer sa Mina sans scrupules. Elle devenait pour lui le vivant symbole de la Slavie, la Laure de Pétrarque, la Béatrice de Dante. Plus que jamais, sous l'influence de son amour, il se plongea dans l'étude mystique des Slaves germanisés.

« De retour à Iéna, dit-il dans ses *Mémoires*, je commençai à éprouver des sentiments inconnus jusqu'alors, des douleurs poignantes, comme celles qui nous saisissent dans les cimetières, mais bien autrement grandioses. C'étaient des sentiments sur la mort du peuple slave dans ces contrées, sur les tombeaux de mes chers ancêtres, des Serbes écrasés et détruits. Chaque localité, chaque rivière, chaque montagne portant un nom slave me semblait un tombeau, un monument d'un gigantesque cimetière. Je voulais visiter et étudier toutes les communes qui portaient des noms slaves et rechercher si l'on n'y trouverait pas encore quelques traces de la nationalité primitive. »

La passion pour l'histoire des Slaves disparus et l'amour de Mina se livrèrent dans le cœur du poète à une lutte dont la première sortit victorieuse. Après la mort du pasteur Schmidt, on offrit à Kollar la cure vacante de Lobda. Il eut le courage de refuser. « Je ne suis point Allemand, répondit-il, je suis Slovaque et je dois consacrer ma vie et mes forces à mon peuple. » C'est à peu près la réponse que fit plus tard l'historien tchèque Palacky à ceux qui lui offraient une candidature au parlement germanique de Francfort.

La résolution du poète était vraiment héroïque. Car la mère de Wilhelmine ne voulait pas marier sa fille en Hongrie. Elle considérait ce pays comme une contrée barbare, une sorte de Sibérie. Le pauvre amoureux quitta Iéna le cœur navré. Il avait obtenu, il est vrai, le droit de correspondre avec sa bien-aimée; mais sa correspondante le laissa souvent sans nouvelles. Il finit par croire à la mort de Mina; morte, elle devint plus que jamais sa Muse. Il devait l'épouser au bout de quinze ans d'attente!

Durant son voyage de retour, il eut l'occasion de traverser la Bohême; il se retrouvait chez des frères slaves, ceux-là bien vivants. C'était la seconde fois qu'il avait l'occasion de visiter Prague, la ville dorée aux cent tours.

« Quelle différence, écrit-il dans ses *Mémoires*, entre ce séjour et le premier. La première fois j'étais ignorant comme Adam dans le paradis; maintenant j'avais goûté le fruit amer et douloureux de l'arbre de la science; il me sembla que

Prague représentait l'histoire pétrifiée de la Bohême. »

Cette histoire, il se plaisait à en causer avec son jeune ami, Palacky, le futur annaliste de cette nation illustre et malheureuse. Tous deux étaient également préoccupés des misères de leur race et des moyens d'y remédier : « Cher ami, s'écriait Kollar, nous sommes infortunés! Notre peuple est misérable. C'est maintenant seulement que je vois sa triste situation et tout ce qui lui manque. En échangeant ces propos, nous pleurions tous deux, nous tenant embrassés, et n'ayant d'autre témoin que la lune qui brillait au-dessus de nos têtes. »

Cette généreuse et patriotique douleur, le poète l'a traduite dans un des sonnets dont se compose son grand poème :

« Seigneur, Seigneur, toi qui as toujours voulu le bien de tous les peuples : hélas! il n'est personne sur la terre qui rende justice aux Slaves.

« Partout où j'ai passé, le gémissement de mes frères a partout assombri la joie de mon âme. O toi! juge des juges, je te le demande : En quoi mon peuple est-il coupable?

« On lui fait tort, on lui fait grand tort et le monde se rit de nos plaintes et de nos tristesses.

« Du moins que ta sagesse m'éclaire sur ce point. Qui pèche ici, celui qui fait le tort ou celui qui le subit? »

Nommé vicaire de la communauté évangélique de Pesth, qui comprenait des Allemands et des Slovaques, le jeune pasteur s'efforça de relever le niveau moral et intellectuel de ses compatriotes.

Il créa pour eux une école, il les érigea en paroisse indépendante. Son patriotisme slave le fit naturellement mal venir des Magyars et il dut parfois recourir à la haute protection de l'Empereur, qui se plaisait surtout à maintenir la discorde parmi ses peuples. Tantôt on cherchait, à lui arracher sa démission, tantôt on le menaçait de mort. Il tint bon malgré tous les efforts de ses ennemis.

En 1836, il écrivait à son ami le juriste polonais Maciejowski :

« Nous autres Slovaques, nous n'avons guère le temps actuellement de nous occuper d'archéologie. Nos adversaires les Magyars s'efforcent d'anéantir notre langue et notre caractère national; la lutte pour le salut est notre plus saint devoir. »

En 1839, il écrivait au même correspondant :

« Nous devons lutter au prix de notre sang. D'année en année les Magyars procèdent plus cruellement contre les Slaves. Leur fureur contre moi, qui suis regardé comme le chef, dépasse toute description. Ils considèrent tout livre slave qui paraît ici comme un attentat contre la nation magyare. »

Notez bien ceci et rappelez-vous que depuis 1840 la fureur des Magyars a singulièrement augmenté.

Et en 1841, Kollar apprenait au célèbre physiologiste tchèque Purkynije qu'on avait voulu le dépouiller de ses fonctions de pasteur et qu'un dimanche on lui avait envoyé un huissier pour lui signifier défense d'aller au temple.

Ces misères sont attestées par d'autres que par lui. En 1839 le jeune slaviste russe Bodiansky se

trouvait à Pesth. Voici ce qu'il mandait à la date du 13 mars à son confrère russe Pogodine :

« Au moment où j'écris ceci, Kollar entre dans ma chambre, le visage bouleversé, et me tend une lettre où on l'accable de menaces pour le cas où il ne cesserait pas de s'occuper du slavisme et des Slaves. Un anonyme promet de venir le tuer le 15 septembre prochain, s'il n'a pas changé de conduite. Les Magyars sont encore des sauvages comme ils l'étaient il y a mille ans. Il faut être ici pour voir à quel point de brutalité est poussée la persécution des Slaves. »

Kollar finit par retrouver et par épouser sa chère Mina. En 1849, il fut nommé professeur d'archéologie et de mythologie slaves à l'Université de Vienne. Il mourut dans cette ville en 1852. Ce fut un philologue et un archéologue lamentable, un détestable professeur. Mais comme publiciste, comme agitateur, comme poète il a rendu à la cause slave de grands services que notre devoir est de faire ressortir ici.

Nous avons d'abord à nous occuper de sa brochure sur *la Solidarité*, ou mieux *la Mutualité slave*. Nous examinerons ensuite ses poèmes.

Il paraissait dans ce temps-là à Presbourg ou à Pesth une revue tchèque appelée *la Hronka*[1]. Kollar y écrivit un certain nombre d'articles qu'il réunit en brochure, mais cette fois il les récrivit en allemand pour être compris de tous les peuples slaves.

1. C'est-à-dire la riveraine du Hron, affluent du Danube, qui arrose les pays slovaques. Les Allemands l'appellent Gran.

Le Tchèque ne meurt pas de faim, dit un proverbe que j'ai déjà cité, pourvu qu'il sache l'allemand. Le titre exact de cet opuscule était assez long :

Uber die literarische Wechselseitigkeit zwischen den verschiedenen Stæmman und Mundarten der Slawischen Nation, c'est-à-dire : *De la Mutualité littéraire des diverses branches et langues de la nation slave* (Pesth, 1837).

Comme on le voit par ce titre, Kollar estime qu'il n'y a qu'une seule langue slave, qu'une seule nation.

Comme nous l'avons déjà vu plus haut, cette notion était alors fort répandue et elle a pénétré même au Collège de France.

Pendant longtemps, dit-il en résumé, les peuples slaves sont restés isolés les uns des autres. Depuis quelque temps, ils commencent à se regarder comme un grand peuple; ils s'éveillent au sentiment de la nationalité. Cette union morale répond à un besoin urgent. Elle mérite l'attention de tout Slave éclairé; parfaitement innocente en elle-même, elle peut aisément donner lieu à des malentendus, à des erreurs. Qu'est-ce que la mutualité littéraire des Slaves? C'est l'intérêt commun que toutes les branches du monde slave prennent aux productions intellectuelles de leur nation. Comment la pratique-t-on? En achetant et en lisant des livres publiés dans tous les dialectes slaves. Chaque dialecte doit puiser une nouvelle force dans les autres, se rajeunir, s'enrichir par leur concours.

C'est là, au fond, une idée juste; les langues slaves se sont corrompues le plus souvent sous

l'influence d'idiomes étrangers, de l'allemand, du turc, du français. Aujourd'hui, qu'il existe une union internationale des Académies slaves, il y aurait intérêt à ce que cette union constituât une commission chargée de surveiller et d'épurer les vocabulaires, de remplacer peu à peu les termes étrangers par des vocables slaves. Je ne dis pas que cela soit très facile, mais — avec un peu de bonne volonté — la chose n'est pas impossible.

On peut craindre que la réciprocité, la mutualité lexicographique ne cache l'idée d'une solidarité politique. Kollar va au-devant de l'objection. « La réciprocité, dit-il, ne consiste pas dans l'union politique des Slaves, dans des intrigues démagogiques ou des mouvements révolutionnaires qui ne produisent que des désordres ou des catastrophes. » Kollar sait que l'Autriche de son temps est un Etat essentiellement réactionnaire, et il prend ses précautions... La mutualité slave peut, selon lui, exister, même lorsqu'une nation vit sous plusieurs sceptres, se compose de beaucoup d'Etats, de principautés ou de républiques. Elle est encore possible dans une nation qui pratique plusieurs religions, qui a des alphabets, des coutumes, des climats différents. Elle n'est point dangereuse pour les autorités temporelles, car elle ne s'attaque pas aux fonctions, ni aux pouvoirs des souverains. Elle prêche l'amour de la nation et de la langue, mais aussi l'obéissance et la fidélité au monarque. Suit un éloge habilement amené de l'empereur d'Autriche, qui est le protecteur des Slaves, qui encourage les travaux de leurs savants.

en Dalmatie et en Bohême. Je ne suis pas si sûr que cela des sympathies de François II pour les Slaves, et, sur le compte de ce vilain personnage, je m'en tiens à ce que me disait naguère feu Palacky : « François II ! mais il était pire que Tibère. »

Plus tard, le Croate Jellachich, développant l'idée de Kollar, dira : « On nous accuse d'être des panslavistes; mais nos sympathies vont aux peuples slaves, et non à leurs gouvernements. »

« La mutualité slave, continue Kollar, n'a pas pour objet de mélanger par force tous les dialectes pour en faire une langue artificielle. Tous ont une vie indépendante qui doit être respectée. » Kollar en reconnaît quatre : le russe, l'illyrien (ou serbo-croate), le tchèque-slovaque et le polonais. Il néglige le bulgare, encore fort peu connu à cette époque, et que certains prenaient pour un dialecte serbe. Tous les Slaves doivent se considérer comme appartenant à une même famille et prendre pour devise : *Slavus sum, nihil slavici a me aliemem puto.* (Je suis Slave, rien de ce qui est slave ne m'est étranger.) Malheureusement, jusqu'ici, la connaissance des langues slaves est tellement peu répandue que, lorsqu'on veut traiter quelque question d'intérêt général, il faut se servir d'une langue étrangère. — Et c'est ce que fait Kollar lui-même en écrivant sa brochure en allemand. « Tout Grec éclairé, continue l'auteur, comprenait les quatre dialectes helléniques. Ainsi, tout Slave intelligent devra comprendre le tchèque, le polonais, le russe et l'illyrien. » Kollar s'abuse ici. Il

est aussi difficile pour un Slave de posséder à fond ces quatre langues que pour un Latin de posséder le français, l'italien, l'espagnol et le portugais. Nous n'avons qu'un seul dictionnaire grec ; nous sommes obligés d'avoir un lexique spécial pour chaque langue slave, de même que pour chaque langue latine.

D'où vient, se demande le poète, cette idée de mutualité? Elle est née chez les Slovaques des Carpathes. Ce sont eux qui, les premiers, ont étendu les bras pour embrasser tous les Slaves. Dans l'ouvrage du Slovaque Schafarik, ainsi que dans un grand miroir, les Slaves se sont, pour la première fois, contemplés en tant que nation. Après les Slovaques sont venus les Russes, les Croates, les Polonais, les Serbes. Il est bien regrettable que le génie de la mutualité n'ait pas inspiré les plus éminents poètes contemporains, le Russe Pouchkine, le Polonais Mickiewicz. Les pieds sur le sol russe ou polonais, la tête planant dans l'éther slave, ils auraient pu être vus de toute la nation.

Ici, l'idée de Kollar tourne vraiment à la monomanie. D'après sa théorie, c'est lui, le poète panslave par excellence, qui devrait être le plus grand des poètes slaves. Malheureusement, la valeur des poèmes ne se mesure pas à l'idée qui les inspire, mais au génie qui les exécute.

Kollar note que les Slaves se divisent en deux groupes différents : ceux qui ont une patrie libre et indépendante; ceux qui vivent mélangés à d'autres peuples et à qui l'on conteste même le droit d'en avoir une.

Pour ceux-là, l'idée de la race est un dédommagement, une consolation, un refuge moral. Avec la tendance naturelle de son esprit, il exagère singulièrement les choses quand il compare la nation et la littérature slaves à un grand arbre partagé entre quatre grandes branches; chaque branche produit des fleurs et des fruits particuliers; aucune d'entre elles ne peut être détruite sans que l'arbre devienne malade ou soit déformé. La destruction des Slaves de la Baltique et de l'Elbe n'a fait aucun tort au génie littéraire ou artistique de la Russie ou de la Pologne; en revanche, elle a fait un tort effroyable aux intérêts généraux de la race slave et de l'humanité.

Tout en gémissant sur les misères de sa race, Kollar a une foi indomptable dans son avenir. Qu'on ne lui oppose pas le long sommeil, la longue sujétion des Slaves. Pour les nations, la prescription n'existe pas. Un peuple qui a dormi de longues années, qui a subi le joug des étrangers, qui est resté éloigné de toute civilisation, a autant de droits, une fois réveillé, à la liberté, à la culture, que ceux qui, durant des siècles, sont restés en possession de tous ces biens. Les dons de Dieu sont inaliénables, et celui-là se trompe qui croit qu'il y a des peuples autorisés à confisquer pour toujours la liberté et le droit à la civilisation de leurs voisins et de leurs descendants. (Ceci est évidemment pour la *Kultur* allemande.)

Ici, il convient de citer les propres paroles de Kollar :

« Nous sommes, il est vrai, arrivés un peu en

retard, mais, en revanche, nous sommes plus jeunes. Nous savons ce qu'ont fait les autres nations, mais ce que nous devons faire, les autres ne le savent pas. Tel peuple attend plus ou moins longtemps pour arriver à la maturité, mais il finit par y arriver. »

Ces idées, Kollar les reprendra en vers dans un des sonnets dont se compose son poème.

Kollar s'exagère singulièrement les résultats de la mutualité littéraire des Slaves. Elle accroîtra leur culture au point de la rendre gigantesque. Elle ouvrira un immense marché à la librairie. Au point de vue politique, tous les Etats qui possèdent des sujets slaves retireront de la mutualité des avantages extraordinaires. Les relations littéraires suffiront à toutes les ambitions; aucun peuple ne rêvera d'être annexé à un autre. Chaque tribu slave restera chez elle, car elle trouvera chez elle tous les avantages qu'un peuple voisin pourrait lui offrir. Même avec des souverains non slaves, les Slaves auront, si le prince est tolérant, plus de garantie et de sécurité pour l'autonomie et l'existence de leurs dialectes. Une tribu ne courra pas le risque d'être assimilée ou absorbée, comme elle le serait avec un souverain parlant une langue slave.

Ici, il est nécessaire d'ouvrir une parenthèse. Kollar se faisait, ou voulait se faire de singulières illusions. S'il vivait aujourd'hui il verrait comment le souverain de la Prusse a traité les Polonais de Poznanie et comment François-Joseph agissait vis-à-vis des Serbes, des Croates, des Tchèques, des

Slovaques; des Russes de Galicie, improprement appelés Ruthènes. Les dernières lignes du paragraphe semblent faire allusion aux tentatives des Russes pour absorber ou annihiler les Polonais. Mais l'allusion est nécessairement discrète.

D'ailleurs, Kollar ne se dissimule pas les obstacles qui peuvent être opposés à la mise en pratique de la mutualité slave. Les réflexions qu'il présentait à ce sujet, il y a trois quarts de siècle, étaient encore de mise dans une période très récente, et je ne suis pas sûr qu'elles n'aient pas encore aujourd'hui l'occasion de se présenter à tel ou tel esprit. « Chez la plupart des peuples européens, dit Kollar, règnent encore de graves préjugés contre les Slaves. On en a peur ; leur race constitue une sorte de spectre; autrefois on méprisait les Slaves parce que leur situation intérieure était misérable; aujourd'hui on les insulte parce qu'ils veulent changer cette situation. Il y a encore des peuples en Europe qui considèrent tout Slave comme un ennemi, tout livre écrit en slave comme un attentat contre la littérature de la nation dominante. »

Les peuples en question, ce sont les Allemands et les Magyars. C'est moi qui les désigne. Kollar, sujet austro-hongrois, était tenu à plus de réserve. Mais est-il bien sûr qu'à certain moment nous n'ayons pas fait partie de ces peuples-là?

« Les obstacles intérieurs — c'est Kollar qui reprend la parole — tiennent à l'indolence des Slaves eux-mêmes, à leur goût pour le particularisme, à leur attachement exagéré pour le dialecte local. »

Je ne suivrai pas Kollar dans les pages où il examine les moyens d'organiser la mutualité slave. Les relations étaient alors fort difficiles entre les pays slaves. Quelques-uns de ses desiderata dans l'ordre philologique sont aujourd'hui réalisés. D'autres sont encore ajournés.

Examinons maintenant son poème *Slavy Dcera* (la fille de Slava). Mythographe fantaisiste, Kollar croyait à l'existence d'une divinité imaginaire, Slava, mère et protectrice des Slaves, que nous avons déjà rencontrée dans l'œuvre du poète polonais Woronicz. La fille de Slava, c'était l'inspiratrice Mina, la fille du pasteur de Lobda, qu'il devait épouser plus tard. Elle joue dans le poème le même rôle que Béatrix dans la *Divine Comédie*. L'œuvre, sauf le prologue que je citerai tout à l'heure, était tout entière écrite en sonnets, et dans la troisième édition, où elle a trouvé sa forme définitive, elle est divisée en cinq chants qui, tous, portent des noms de fleuves, réels ou mythologiques : I. La Sale; II. L'Elbe, le Rhin; la Vltava[1]; III. Le Danube; IV. Le Léthé; V. L'Achéron.

Ce qui distingue ce poème de tous les poèmes antérieurs dont il a pu s'inspirer — ceux notamment du Dante et de Byron — c'est l'intensité du patriotisme slave, ou plutôt panslave, et d'autre part la variété et la profondeur de l'érudition que l'auteur met au service de ce patriotisme. Suivant la mode des poètes didactiques de ce temps-là,

1. Nom slave de la Moldau, qui arrose, comme on sait, la ville de Prague.

l'œuvre est accompagnée d'un commentaire qui constitue tout un volume. C'est une mine fort riche de documents historiques.

J'ai eu la patience de lire en entier ce commentaire; j'ai eu l'occasion d'y faire plus d'une découverte intéressante. L'auteur y a réuni des textes infiniment précieux pour l'histoire de la lutte des Slaves contre leurs ennemis séculaires, les Germains.

J'ai dit quelles pensées lugubres avait inspirées au poète le séjour à Iéna, dans une région qu'il considérait comme le tombeau des Slaves, ses ancêtres. Cette mélancolie, il l'a traduite dans le prologue du poème, qui est un des beaux morceaux de la poésie tchèque.

« Elle est là, devant mes yeux mouillés de larmes, cette terre, berceau jadis, aujourd'hui tombeau de mon peuple. Arrêtez-vous, mes pas! De tous côtés vous foulez des lieux sacrés. Vers les cieux, fils des Carpathes[1], dirige tes regards, ou plutôt appuie-toi contre ce grand chêne, qui tient encore tête aux outrages du temps.

« Mais il est pire que le temps, l'homme qui, dans ces contrées, a fait peser sur ton col, ô Slave, sa verge de fer; il est pire que les guerres sauvages, que la foudre, que le feu, lorsqu'il dirige sa rage aveugle contre tes frères. O siècles anciens qui planez sur moi, ô contrée, image de toute honte! De l'Elbe infidèle[2] aux flots dévo-

1. Les Carpathes sont les montagnes du pays slovaque, patrie de Kollar.

2. Le poète appelle l'Elbe infidèle parce qu'après avoir pris sa source chez les Slaves le fleuve s'est laissé germaniser.

rants de la Baltique, la voix harmonieuse des vaillants Slaves retentissait naguère. Elle est muette aujourd'hui. Qui a commis cette injustice qui crie au ciel? Qui a déshonoré dans un seul peuple toute l'humanité? Rougis, jalouse Germanie, voisine de la Slavie! Ce sont tes mains qui ont jadis commis cet attentat. Jamais ennemi n'a fait couler autant de sang que ta main n'en a versé pour détruire le Slave. Celui-là seul qui est digne de la liberté sait respecter la liberté d'autrui. Celui qui met des esclaves aux fers est lui-même un esclave; qu'il enchaîne les mains ou la langue, c'est tout un... Il ne sait pas respecter les droits des autres.

« Qu'êtes-vous devenus, peuples slaves, qui viviez jadis ici, qui buviez les eaux de la Poméranie, ou celles de la Sale? race paisible des Serbes, descendants de l'Empire obotrite? Où êtes-vous, tribus des Wiltses, petits-fils des Ukres?

« Je regarde au loin, à ma droite; je fouille l'horizon, à ma gauche. Mon œil dans la Slavie cherche en vain les Slaves.

« Répondez, arbres, temples verdoyants sous l'ombrage desquels ils brûlaient jadis des victimes en l'honneur des dieux. Où sont ces peuples, leurs princes et leurs villes? Quand le fils de la Slavie vient visiter ses frères dans ce pays, son frère ne le reconnaît pas et ne lui tend pas une main sympathique. Une langue étrangère l'offusque dans une bouche slave; une physionomie slave lui ment et son oreille dément cruellement ses yeux. »

Le poète, lâchant la bride à son imagination, fait de ces Slaves disparus les premiers laboureurs, les premiers industriels, les premiers maîtres de l'Europe primitive, et il s'écrie :

« Nation industrieuse, quels remerciements as-tu reçus pour tes services ? Comme des frelons flairant le miel s'introduisent dans une ruche et tuent la reine et les abeilles, ainsi de perfides voisins ont soumis les Slaves et leur ont jeté au col une lourde chaîne. »

Cette chaîne, elle pèse encore aujourd'hui sur une grande partie de la race.

« Cette terre, dit Kollar dans un des sonnets du premier chant, elle a bu le sang de mes frères, versé par la main de perfides assassins.

« Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que les descendants de ces Caïns n'ont pas encore commencé à se repentir. »

J'ajouterai : Et ils ne se repentent pas encore aujourd'hui. Bien au contraire.

Pour empêcher le retour de ces misères, le poète ne voit qu'un remède, et ce remède c'est le panslavisme politique, dont il s'était défendu dans sa brochure allemande.

Méditez bien ceci :

« Sonnet 54. — Si les ruines de la Slavie doivent être relevées par vos mains, postérité à venir, croyez-en l'expérience qui, par mes lèvres, vous donne ce conseil :

« Fondez un Etat appelé d'un seul nom, solide, pour que les étrangers n'osent pas y toucher ; fidèle à la concorde, pour que les étrangers ne le

détruisent pas encore par un nouveau désastre.

« Ayez beaucoup de membres, mais une seule tête, une tête née de votre corps ; ne confondez jamais le blanc et le noir (c'est-à-dire le Slave et l'étranger).

« Ces errements nous ont perdus jusqu'ici ; préservez-vous de nos fautes et faites une patrie solide et durable. »

Kollar entreprend un voyage à travers les pays slaves. Son itinéraire l'amène en Bohême, au pays des Tchèques asservis.

« Coulez, s'écrie Kollar, coulez, mes tristes larmes, dans la Vltava, et portez ce conseil aux enfants de Slava : Plus de ces discordes qui ont déjà creusé le tombeau de la patrie !... Que chacun travaille avec énergie dans le champ patriotique ; les voies peuvent être différentes ; seulement ayons tous une égale bonne volonté... Souvent l'humble chaumière du pâtre peut faire plus pour la patrie que le camp où combattait Zizka. »

Ces vers pourraient servir de devise à la nation tchèque, dont le grand effort national, au XIXe siècle, a surtout été produit par des fils de bourgeois ou de paysans, par des savants, par des littérateurs et des poètes.

Il nous faut maintenant citer en entier une série de sonnets qui sont aujourd'hui plus que jamais d'actualité. Souhaitons que les idées qu'ils expriment descendent des hauteurs de la poésie pour être interprétées dans la prose des diplomates.

« Sonnet 138. — Slavie ! Slavie ! nom à la douce harmonie, aux amers souvenirs ; nom cent fois

déchiré en lambeaux, pour être toujours ensuite plus vénéré.

« De l'Oural aux Carpathes, des déserts où s'étend l'Equateur, partout s'étale ton Empire, jusqu'aux lieux où se couche le soleil[1].

« Tu as beaucoup souffert, mais tu as survécu à tous les attentats de tes ennemis, même à la triste ingratitude de tes propres enfants.

« Ainsi, tandis que d'autres bâtissaient aisément dans une terre molle, tu as établi ton trône sur les ruines entassées par les siècles.

« Sonnet 139. — De l'Athos au Triglav[2], à la Poméranie, des champs de la Silésie à ceux de Kosovo, de Constantinople à Pétersbourg, du lac Ladoga jusqu'à Astrakan;

« Du pays des Cosaques à celui des Ragusains, du lac Balaton à la Baltique et à Azov, de Prague à Kiev et à Moscou, du Kamtchatka au Japon;

« Au pied de l'Oural ou des Carpathes, sur la Save, sur toutes les montagnes, dans toutes les vallées, partout où s'entend la langue slave,

« Exultez, frères, et vous et moi embrassons-nous tous ensemble; c'est là qu'est votre patrie : c'est la Panslavie.

« Sonnet 140. — Nous avons tout, croyez-moi, chers amis, tout ce qui peut nous placer parmi les grands peuples, les peuples adultes de l'humanité.

« La terre et la mer s'étendent sous nos pieds;

1. Ceci, bien entendu, est une fantaisie de poète. Les Slaves n'ont jamais touché à l'Équateur.

2. Triglav, en allemand Terglou, la montagne aux trois têtes, sur les confins de la Carniole et du littoral.

nous avons l'or, l'argent, des mains habiles, un langage et des chants joyeux; il ne nous manque que la concorde et la culture.

« Donnez-nous les, donnez-nous l'esprit panslave, et vous allez voir un peuple tel qu'il n'y en eut jamais dans le passé.

« Entre les Grecs et les Bretons, votre nom brillera sous la voûte étoilée du ciel.

« Sonnet 141. — Slaves, peuple à l'esprit anarchique, qui vivez dans la lutte et les déchirements, allez demander des leçons aux charbons ardents.

« Tant qu'ils sont groupés dans un monceau unique ils brûlent et chauffent; mais le charbon s'éteint, solitaire, quand il est séparé de son compagnon.

« Faites cette joie à votre mère, la Slavie; Russes, Serbes, Tchèques, Polonais, vivez en bon accord.

« Alors, ni la guerre, mangeuse d'hommes, ni les perfides ennemis ne pourront vous entamer, et votre peuple sera le premier du monde.

« Sonnet 142. — Pourquoi nos cœurs frissonneraient-ils? Pourquoi se plongeraient-ils dans le deuil? Parce que nous avons trouvé devant nous un désert qu'aucune charrue n'a encore déchiré.

« Je ne veux pas d'une victoire qui tombe du ciel sans effort; je préfère la misère, le chaos, l'obscurité, pour faire jaillir la lumière là où régnait jadis le néant.

« Sans doute, d'autres suivent un chemin plus aplani; nous nous traînons péniblement, lourdement, derrière eux.

« En revanche, nous sommes un peuple plus jeune; nous savons ce que les autres ont fait ; mais personne ne peut encore deviner ce que nous serons un jour au livre de l'humanité. »

« Ah ! si je pouvais, dit un sonnet du troisième chant, de toutes nos tribus slaves dispersées, or, argent, bronze, je ferais une seule statue.

« Avec la Russie je fondrais la tête ; les Polonais formeraient le tronc ; les Tchèques les bras et los mains. Des Serbes, des Lusaciens, des Croates, des Silésiens, des Slovaques je ferais les vêtements et les armes.

« Toute l'Europe s'inclinerait devant cette idole, car elle aurait la tête au-dessus des nuages et les pieds sur la terre. »

Kollar qui, en sa qualité de pasteur, connaît bien les Ecritures, cite quelque part ce mot d'Isaïe : « Seigneur, tu as multiplié ce peuple, mais tu n'as point multiplié ses joies. » Et il le commente dans un sonnet pathétique :

« Cent fois je vous l'ai dit; maintenant je vous le crie à vous, ô Slaves morcelés : Soyons un ensemble, et non des fragments ! Soyons tout ou rien !

« On vous appelle un peuple de colombes. Mais, du moins, les colombes aiment un colombier commun. C'est là la vertu que je vous souhaite.

« Slaves ! peuple morcelé ! C'est l'union qui fait la force ; mais le torrent se perd à diviser ses eaux.

« Slaves ! peuple à cent têtes, les sages ne connaissent pas de pire mort qu'une vie corrompue, vide et sombre. »

Les rêves et les espérances du poète se résument dans un sonnet où je voudrais voir une prophétie. Hélas! au moment où j'écris, elle n'est pas encore réalisée. Bien au contraire. Les Teutons ne cessent d'appliquer aux Slaves vaincus le programme de Bismarck, extirper, anéantir (ausrotten), et ceux-là mêmes qui avaient mis en eux leur espérance n'ont eu que trop d'occasions de le regretter.

« Que serons-nous, Slaves, dans cent ans? Que sera toute l'Europe? La vie slave, comme un déluge, étendra partout son empire.

« Cette langue, que les idées fausses des Teutons tenaient pour un idiome d'esclaves, elle retentira sous les voûtes des palais et dans la bouche même de ses adversaires.

« Les sciences couleront par le canal slave; le costume, les mœurs, les chants de notre peuple seront à la mode sur la Seine et sur l'Elbe.

« Ah! si j'avais pu naître à cette époque du règne slave, ou si, du moins, je pouvais alors sortir du tombeau! »

Ces vers étaient écrits vers 1830. A cette époque on n'aurait rien compris chez nous aux rêves du poète, à des espérances qu'on aurait traitées de chimériques. Aujourd'hui, nous avons subi les dures leçons de l'expérience. Si nous voulons sauver le monde des appétits insatiables (*insatiabiles hiatus*) du monde germanique, c'est chez les peuples slaves qu'il nous convient de chercher la plus solide des alliances. Leur intérêt nous répondra de leur dévouement. C'est à nous d'aider à l'o

ganisation de ce panslavisme que rêvait Kollar et dont l'avenir est solidaire du nôtre.

C'est aux Slaves de comprendre que le grand intérêt de leur race doit primer les intérêts momentanés de telle ou telle tribu.

La paix, et par suite l'unité harmonieuse du monde slave ne pourront être assurées que le jour où les Polonais et les Russes, les Serbes et les Bulgares se seront franchement réconciliés.

Si les Slaves, obéissant aux suggestions plus ou moins dissimulées du monde germanique, persistent à se déchirer entre eux, ils finiront comme ont fini naguère les Slaves de l'Elbe et de la Baltique ; ils seront engloutis, écrasés, assimilés, et la Méditerranée deviendra une mer germanique, comme la Baltique l'est en grande partie devenue.

Il y a beaucoup de rêveries dans le poème de Kollar, mais aussi beaucoup d'idées dont il faut souhaiter la réalisation dans le domaine politique.

CHAPITRE XIII

LE CONGRÈS SLAVE DE PRAGUE EN 1848

Constitution du comité préparatoire. — La lettre de convocation. — Ouverture du Congrès. — Discours de Palacky et de Schafarik.— Projet de pétition à l'empereur.— Manifeste aux peuples de l'Europe. — Les *Tilleuls slaves*. — Notices sur quelques membres du Congrès.

Pour bien comprendre le Congrès de Prague il faut se reporter d'une part aux indications que j'ai données sur l'ethnographie slave au début de ce volume, d'autre part à celles que j'ai fournies sur le mouvement des esprits en Autriche-Hongrie dans mon *Histoire de l'Autriche-Hongrie* (livres VII et VIII).

On sait le contre-coup que notre révolution de février 1848 exerça sur toute l'Europe. Tandis que les Magyars, dès le mois de mars, agitaient à Vienne pour la reconstitution du royaume de saint Étienne dans lequel ils prétendaient absorber pour les magyariser toutes les nationalités de leur Etat, Slaves, Roumains, Allemands, les Croates sous la direction du *ban* Jellachich, les Serbes sous celle du patriarche Raïatchitch organisaient la résistance.

D'autre part, les délégués des divers États allemands se réunissaient à Francfort et demandaient la convocation d'un parlement germanique où aurait été représentée toute la Cisleithanie actuelle — la Galicie, la Bukovine, la Dalmatie exceptées — qui depuis 1815 faisait partie de la Confédération germanique. Or dans cette Confédération on avait fait entrer, sans les consulter, les Tchèques de Bohême, de Moravie et de Silésie, les Slovènes et les Croates de la Styrie, de la Carinthie, de la Carniole, de l'Istrie, les Polonais de Silésie, d'Oswiencim et de Zator sur les frontières de la Galicie.

Convoquer les habitants de ces régions à se faire représenter au Congrès allemand de Francfort, c'était faire preuve de quelque impudence; mais on sait que la discrétion et le tact ne sont pas précisément les vertus dominantes des Allemands. Les délégués teutons se croyaient tellement sûrs de leur affaire qu'ils invitèrent même l'historien national du peuple tchèque à venir prendre part à leurs délibérations. Palacky leur répondit par une lettre de refus dont il convient de citer ici quelques fragments :

« Je ne suis pas Allemand, disait-il, ou du moins je n'ai pas conscience de l'être et certainement vous ne m'avez pas appelé pour remplir le rôle d'un comparse sans opinion et sans volonté. Je devrais ou renier mes sentiments et jouer la comédie, ou vous faire une opposition déclarée. J'ai trop de franchise pour le premier rôle, trop peu d'impudence pour le second. Je ne puis me

résoudre à troubler par des paroles discordantes l'entente et la concorde que je désire voir régner non seulement chez nous, mais encore chez nos voisins.

« Je suis Tchèque, je suis d'origine slave, et le peu que je vaux est tout entier au service de ma nation ; cette nation est sans doute petite, mais elle constitue depuis ses origines une individualité historique. Ses princes sont entrés dans le concert des princes allemands, mais le peuple lui-même ne s'est jamais considéré comme allemand. D'autre part, vous voulez affaiblir à jamais, rendre même impossible l'existence de l'Autriche comme État indépendant ; or le maintien, l'intégrité, le développement de l'Autriche sont d'une haute importance, non seulement pour mon peuple, mais pour l'Europe entière, pour l'humanité et la civilisation elle-même. »

Depuis, Palacky, comme nous le verrons plus loin, a quelque peu modifié son opinion sur l'Autriche. A ce moment-là il rêvait — comme il le dira au Congrès de Prague, « une association de peuples égaux de façon à concilier les besoins particuliers des peuples avec l'unité de l'empire ».

Si l'Autriche avait eu un souverain honnête et intelligent, elle aurait eu une belle mission à remplir. Elle a manqué à sa vocation légitime et s'est elle-même condamnée à mort.

Cette lettre eut un immense retentissement. Pour la première fois depuis 1815, dans un document auquel les circonstances prêtaient un caractère international et presque diplomatique

la nation tchèque, par la voix de son plus illustre représentant, affirmait son indépendance et rompait solennellement avec cette Allemagne à laquelle on l'avait incorporée à son cœur défendant.

Du moment où les Allemands se réunissaient pour délibérer sur leurs intérêts communs, il était naturel que les Slaves eussent la même idée. Cette idée flottait dans l'air, si l'on peut s'exprimer ainsi. Le premier qui lui donna une forme concrète, ce fut un écrivain croate, Kukuljevic Sakcinski (1816-1889). Tour à tour publiciste, poète, historien, Kukuljevic Sakcinski jouait à Zagreb (Agram) un rôle considérable et sa réputation avait dépassé les limites de sa petite patrie. Dans la *Gazette nationale croate, dalmate, slavonne*, il publia dans le courant du mois d'avril un article qui fut reproduit le 30 du même mois dans la *Gazette nationale* de Prague rédigée par Havliczek. Faisant allusion aux récents événements de France, d'Allemagne et d'Italie le publiciste croate s'exprimait ainsi :

« Donc ni l'empire d'Autriche, ni l'Europe ne peuvent se révolter si les Slaves constituent une fédération slave, s'ils suivent la voie que leur ont tracée leurs fraternels voisins et concitoyens, les Allemands. Les Slaves sont comme les Allemands, divisés en divers États et vivent sous divers gouvernements. Ils ont, comme les Allemands, à craindre pour leur nationalité et pour leur liberté, au sens de notre siècle et de notre esprit. De même que les Allemands, ils représentent une certaine façon de penser devant les autres nations.

C'est pourquoi les Slaves et les Allemands ne peuvent avoir une politique différente vis-à-vis de leur nation et de la liberté de l'humanité.

Mais quelle voie peut arriver à une telle confédération? On ne peut arriver que par une diète générale de toutes les branches de la nation slave. On ne doit pas se préoccuper de savoir si telle branche est grande ou petite, si elle vit sous tel ou tel gouvernement, si elle parle un dialecte du Nord ou du Midi. A Francfort, à côté d'États petits et grands, sont représentés par des députés les Allemands de Prusse, de Saxe et d'Autriche. De même à la diète de l'association slave doivent, à côté des délégués des Slaves russes, polonais, serbes, monténégrins, bulgares, bosniaques, figurer des délégués des Slaves de Prusse, de Saxe et de tous les pays de l'empire autrichien, sans avoir pour cela renversé leurs gouvernements, sans que rien soit changé dans l'organisation particulière, dans la situation spéciale de chaque contrée. Quel sera le siège d'une telle réunion slave? Sera-ce Prague ou une autre ville? La majorité en décidera. C'est elle aussi qui dira au nom de qui et dans quel esprit devra opérer la direction de cette assemblée. »

Tout le monde tomba d'accord pour désigner Prague, ville slave en communication facile avec les Slaves du nord et ceux du Midi.

Le 30 avril, dans la maison du poète archéologue Vocel se tint à Prague une réunion préparatoire à laquelle assistaient une vingtaine de Tchèques et de Polonais qui constituèrent

comité d'études. Ce comité se composait de douze membres auxquels étaient adjoints cinq bourgeois de Prague plus particulièrement chargés des questions pratiques et économiques. Le président du comité était le comte Mathias de Thun, représentant d'une vieille famille historique qui s'était fait remarquer quelques années auparavant par une brochure allemande sur *le Slavisme en Bohême*, mais qui ne tarda pas à se dérober à ses fonctions ; il avait été à Prague membre du comité national et s'était énergiquement opposé aux élections pour le parlement germanique de Francfort; le vice-président était le chevalier Ivan de Neuberg, dévoué aux œuvres tchèques, l'un des bienfaiteurs du musée national de Prague; l'administrateur était Charles Zap, historien et archéologue distingué qui avait longtemps vécu en Galicie, qui avait épousé une Polonaise et entretenait les meilleures relations avec les Polonais et les Petits-Russes de Galicie. Nous avons déjà parlé plus haut de sa correspondance avec Havliczek.

Ajoutons que le gouverneur du royaume, le comte Léon de Thun, assista fréquemment aux séances de ce comité provisoire; c'est dire que le gouvernement central de Vienne — alors d'ailleurs fort désorienté — croyait n'avoir rien à craindre du congrès en préparation.

Le comité avait, comme on devait s'y attendre, atténué le projet de Kukuljevic Sakcinski, qui embrassait tous les Slaves. Le 31 mai 1848, il lança un appel qui avait été rédigé par l'écrivain slovaque Ludevit Stur. Cet appel ne s'adressait plus

qu'aux Slaves de l'État autrichien. Les Slaves étrangers qui se rendraient au congrès ne pouvaient être considérés que comme des hôtes, c'est-à-dire qu'ils n'avaient aucun rôle dans les délibérations et qu'ils ne votaient pas.

Ludevit Stur était Slovaque, comme Kollar, comme Schafarik. On voit quel rôle les Slovaques si oubliés chez nous, pour ne pas dire si ignorés, ont joué dans la vie de la race slave au XIX[e] siècle.

L'appel rédigé par le comité était ainsi conçu :

« Frères Slaves ! qui d'entre nous ne contemple avec douleur notre passé ? Qui d'entre nous ignore que nos souffrances sont dues à notre ignorance mutuelle, à notre éparpillement qui a séparé des frères de leurs frères ?

« Mais, après tant de siècles pendant lesquels nous nous étions oubliés les uns les autres, pendant lesquels tant de malheurs ont fondu sur nos têtes, nous avons reconnu que nous ne formons qu'un tout, que nous sommes frères. Des moments graves sont arrivés qui ont délivré des nations, qui leur ont enlevé le fardeau sous lequel elles gémissaient. Ils nous l'ont enlevé surtout à nous et maintenant nous pouvons exprimer ce que nous sentions depuis longtemps, nous pouvons discuter et proclamer ce qui sert nos intérêts. Les nations européennes s'entendent et se groupent. Les Allemands pour s'unir ont convoqué à Francfort un parlement qui exige que l'État autrichien lui cède de son indépendance tout ce qui est nécessaire à l'unité germanique, que cet État entre dans le nouvel empire allemand avec tous ses pays et

hongrois. Une telle façon d'agir ne détruirait pas seulement l'unité de l'Autriche, mais aussi l'union et l'indépendance des peuples slaves dont la nationalité se trouverait ainsi gravement compromise. C'est à nous qu'il appartient de défendre sérieusement ce que nous avons de plus sacré; le temps est venu pour nous Slaves de nous entendre et d'unifier nos idées.

C'est pourquoi, déférant avec joie aux vœux qui nous ont été transmis de différents pays slaves, nous adressons cet appel à tous les Slaves de l'empire d'Autriche et nous invitons tous les citoyens en possession de la confiance de leurs compatriotes, qui s'intéressent au bien général, à se réunir dans la vieille et glorieuse cité slave de Prague le 31 Mai de cette année afin de délibérer avec nous sur tout ce qui touche à l'intérêt de notre nation, sur tout ce que nous avons à faire à ce grave moment. Si des Slaves étrangers à notre empire veulent, en qualité d'hôtes, nous honorer de leur présence, ils seront les bienvenus. »

Cette proclamation fut d'abord publiée en langue tchèque dans les deux journaux de Prague, la *Gazette nationale* et la *Gazette de Prague*.

Les premiers signataires étaient :

Jean Mathias, comte de Thun; Vojtiech[1], comte Deym; Jean, chevalier de Neuberg; Paul-Joseph Schafarik; Charles Malysz (Polonais); François Palacky; Vacslav Hanka; Ludvit Stur; Jean-Pierre Jordan; Erasm Wocel; Charles Zap; Ladislas Rieger; Witalis Grzybowski (Polonais); Vacslav

1. Ce prénom correspond à l'allemand Adalbert.

Stulc; Michel Panic; Charles-Marie, baron Villani; Charles-Iaromir Erben; François Miklosich (Slovène).

Quelques-uns de ces noms sont déjà connus du lecteur, d'autres réclament un bref commentaire.

Le comte Vojtiech Deym appartenait à une famille nobiliaire qui a des branches en Bavière et en Prusse. Il était né en 1812. Il était l'un des bailleurs de fonds de la *Gazette nationale* et joua un rôle fort actif dans les événements de 1848. En 1849, il fut nommé député au parlement autrichien de Kromeriz (Kremsier) et rentra ensuite dans la vie privée. Ludvit Stur, dont nous avons déjà parlé, fut un publiciste et un agitateur slovaque qui a joué dans la vie de sa nation un rôle considérable[1]. Pierre Jordan (1818-1891) était un Serbe de la Lusace saxonne. Il avait étudié à Prague et le tchèque lui était aussi familier que sa langue maternelle; il avait été professeur de littérature slave à l'Université de Leipzig et avait dû se retirer devant l'hostilité de ses collègues allemands. Il avait créé dans cette ville, en 1843, un précieux recueil *Jahrbücher für slavische Litteratur, Kunst, Wissenschaft* (Annales de littérature, d'art et de science slave) qui fut repris depuis par son compatriote Schmaler (Smolar) (1818-1903). Rieger devait jouer dans l'histoire de la nation tchèque un rôle très considérable et je ne puis que renvoyer à la notice détaillée que je lui ai consacrée dans

1. Il a été récemment l'objet d'une thèse de doctorat d'Université, brillamment soutenue à la Sorbonne par une de ses compatriotes Mlle Turczer.

Renaissance tchèque[1]. Vacslav Stulc (1814-1877) depuis chanoine de la cathédrale de Prague, fut un poète distingué. Le baron Villani (1818-1883) appartenait à une famille d'origine évidemment italienne établie en Bohême depuis le xvııe siècle, mais entièrement slavisée. Patriote tchèque très ardent, il a pris part plus tard au congrès slave de Moscou en 1867 et a publié plusieurs recueils de poésies dont quelques-unes mises en musique sont devenues populaires. Charles Jaromir-Erben (1811-1870) tout ensemble érudit et poète, est l'un des hommes les plus sympathiques de la Renaissance tchèque. Nous le retrouverons plus tard à Moscou. François Miklosich (1813-1891) représentait la nationalité slovène. Il devait faire à Vienne une brillante carrière comme professeur de philologie slave. Il est mort comblé d'honneurs, membre d'une foule d'académies, y compris la nôtre. Depuis 1850, il avait renoncé complètement à la politique pour devenir — comme l'appelait dédaigneusement Palacky — le slaviste de la cour (der Hofslavist). Klacel (1800-1882) eut une destinée douloureuse. Il était prêtre et patriote. Professeur au séminaire de Brno (Brünn) il écrivait dans les journaux de Prague et était en rapport avec les patriotes que l'on appelait dans les régions officielles les panslavistes. Par-dessus le marché, il était professeur de philosophie et en cette qualité il fut accusé de panthéisme. Découragé, il quitta son pays en 1869 et alla vivre en Amérique.

La liste publiée le 7 juin dans la *Gazette nationale*

1. Paris, Alcan.

s'accrut de six nouvelles signatures, parmi lesquelles je relève seulement celle du prince Lubomirski (1817-1872). Ce magnat galicien était un des rares Polonais qui aient défendu le système fédéraliste en Autriche. Il a rendu de sérieux sérieux services à la Galicie et contribué notamment à la fondation de l'Académie polonaise de Cracovie. Jean Dobczanski (1820-1866) était un publiciste très actif qui a collaboré à de nombreux journaux de Lwow (Lemberg). Notons encore l'adhésion d'un comte Jean Waldstein représentant de la célèbre famille bohémienne sur le compte duquel nous n'avons pas d'ailleurs de renseignements particuliers. Parmi les signatures ajoutées le 12, nous notons encore celle d'un comte Kolovrat-Krakovsky (1794-1872) qui appartenait à une vieille famille aristocratique.

La proclamation fut traduite en illyrien, c'est-à-dire en serbo-croate. Le mot illyrien était alors à la mode et j'aimerais à l'y voir revenir lors de l'organisation définitive de ce groupe politique qui peut constituer quelque jour un État de douze millions d'hommes[1]. Elle fut également traduite en polonais, en serbe de Lusace et en allemand.

Elle fut accueillie avec enthousiasme. « Il convient, disait un journal polonais, *Le Progrès*, de Lwow (Lemberg), il convient de répondre à cet appel des Tchèques. Seul un Congrès slave peut arriver à l'entente des peuples slaves qui, jusqu'ici, a si peu existé. Jusqu'ici le gouvernement

1. Voir *la Liquidation de l'Autriche-Hongrie*, par Louis Leger. (Paris, Alcan).

s'est efforcé de maintenir la discorde parmi les peuples pour faciliter la germanisation. »

La *Gazette du Paysan*, journal slovène, qui paraissait à Lublanja (Laybach), écrivait :

« Chez nous, l'esprit national s'est énergiquement réveillé. Il faut donc espérer que beaucoup de zélés Slovènes se rendront à cette invitation. Le Congrès a clairement fait connaître son triple objet : 1° L'intégrité de l'Empire est garantie. L'antique et intégrale fidélité est gardée à l'empereur ; c'est donc un mensonge et une infâme calomnie de déclarer qu'il s'agit de séparatisme, de russisme ou de toute autre idée avec laquelle les Slaves n'ont rien à voir. 2° Les Allemands ont leurs droits ; les Slaves auront les leurs ; aucune nation ne songera à en opprimer une autre. 3° Les Slaves s'entendront ensemble pour établir leur nationalité sur la base la plus solide. »

Les Slaves avaient beaucoup d'ennemis. Il était évident que l'idée du Congrès allait être exploitée contre eux. Pour répondre d'avance aux accusations et aux calomnies, le Comité publia la proclamation suivante, qui fut rédigée par François Palacky, et qui porte la date du 5 mai :

« Nous avons adressé un appel à nos frères de l'Empire d'Autriche, pour les inviter à se réunir à Prague, le 31 mai, à l'effet de délibérer sur nos intérêts communs. Ayant égard à nos obligations envers nos compatriotes non slaves, nous croyons devoir nous expliquer clairement et franchement sur les idées et les principes qui nous ont inspirés.

« Nous déclarons solennellement que nous sommes résolus à rester fidèles à la maison de Habsbourg-Lorraine qui règne sur nous en vertu du droit héréditaire et des principes constitutionnels ; nous sommes résolus à maintenir l'intégrité et l'indépendance de l'Empire par tous les moyens en notre pouvoir. Nous repoussons donc toutes les accusations de séparatisme, de panslavisme, de russisme qui pourraient être portées contre nous par des accusateurs mal intentionnés.

« 2° Nous déclarons solennellement que nous n'avons jamais eu l'intention de faire du tort à quelque nationalité non slave, ou de l'opprimer ; nos efforts ont toujours tendu à obtenir la reconnaissance et la mise en pratique de l'égalité des droits pour toutes les nations de l'Empire.

« 3° Nous déclarons enfin que nous sommes résolus à revendiquer dans leur plénitude les droits qui nous appartiennent en vertu du principe ci-dessus énoncé, à les défendre contre toute attaque, d'où qu'elle vienne. Donc, la réunion slave que nous préparons n'a pas d'autre cause que le désir d'atteindre ce but par les moyens les plus sûrs et les plus pacifiques.

« Notre indépendance nationale et notre union dépendent du maintien de l'intégrité et de l'indépendance de l'Empire d'Autriche. Donc notre entreprise est dans son essence de nature conservatrice et n'a rien en elle-même qui puisse le moins du monde inquiéter nos concitoyens équitables et libéraux des autres nationalités. »

Les Slaves autrichiens répondirent nombreux

cet appel. Le 30 mai, 159 hôtes étaient arrivés, dont 24 Jougo-slaves, autrement dit Illyriens, 30 Polonais. Le reste se composait de Slovaques, de Moraves, de Petits-Russes, ou Ruthènes. La plupart arrivaient par la gare de Vienne et leur arrivée donnait lieu à d'enthousiastes manifestations; les maisons étaient pavoisées de drapeaux aux couleurs tchèques (blanc et rouge) ou slaves (c'est notre drapeau tricolore).

« Les frères Croates, Serbes, Polonais, Slovaques, Petits-Russes et Tchèques parlaient chacun leur langue maternelle et tous se comprenaient, dit une relation du temps. »

Ceci est une illusion nationaliste. J'ai quelque pratique de toutes ces langues depuis plus d'un demi-siècle. Ils ne se comprenaient pas plus que ne se comprendraient dans un Congrès panlatiniste des Français, des Portugais, des Espagnols et des Italiens. Ils se devinaient, si l'on veut.

L'enthousiasme était grand dans la foule ; l'ordre était maintenu par la *Svornost* (la Concorde), légion de garde nationale, et par la *Slavia*, légion académique d'étudiants.

Le 2 juin, arrivèrent encore 70 adhérents.

Ce jour-là eut lieu l'ouverture solennelle du Congrès :

A neuf heures du matin, les membres se réunirent à l'hôtel du Musée-National qui n'était pas encore le splendide édifice que l'on voit aujourd'hui se dresser à l'extrémité de la place Saint-Vacslav. C'était un modeste palais de la rue du Fossé.

Dans cette première réunion, Palacky fut élu président, le prince Lubomirski et le poète croate Stanko Vraz, vice-présidents.

Le cortège se rendit d'abord à l'église Notre-Dame du Tyn, paroisse de l'Hôtel de Ville, et là, devant la statue des apôtres slaves, Cyrille et Méthode, le chanoine Stulc dit des prières appropriées à la circonstance. Puis on se réunit dans la grande salle de l'île Sophie, décorée des drapeaux des diverses nations slaves de l'Empire, au milieu desquels flottait l'étendard jaune et noir de l'empereur.

Le président du Comité préparatoire, sans doute par prudence, ne s'était pas rendu à cette réunion. Parmi les hôtes du Congrès, figuraient le Polonais Libelt, de Poznan, publiciste et philosophe distingué, et l'agitateur russe Bakounine qui, en principe, ne devaient point avoir voix délibérative.

Le président du Congrès, l'historien Palacky, prononça le discours suivant :

« Ce que nos pères n'auraient jamais osé espérer, le jour d'aujourd'hui le réalise. Nos frères slaves, de leurs lointaines patries, se sont rendus en grand nombre dans notre glorieuse Prague, pour s'y réclamer de leur grande race, pour s'y donner les mains en vue d'une alliance éternelle d'amour et de fraternité. Appelé par votre volonté à la présidence de cette respectable Assemblée, je vous salue, vous tous qui de près ou de loin, êtes venus à cette réunion fraternelle. Vous, frères Jougo-slaves, vaillants Illyriens, Croates et Slavoniens, vous, délégués de l'héroïque et pieuse nation serbe, vous, qui

êtes venus des deux versants des Carpathes, Slovaques, Petits-Russes et Polonais également célèbres par votre vaillance et vos malheurs, et vous frères de Moravie, et vous, représentants de notre belle patrie tchèque. C'est le sentiment de la liberté, de l'amour fraternel et de la concorde qui nous a réunis en cet endroit. La liberté dont nous jouissons en ce moment n'est point parmi nous une hôtesse nouvelle et inconnue. Ce n'est pas une plante exotique ; c'est un arbre poussé sur notre sol, c'est l'antique héritage de nos ancêtres. Les anciens Slaves, tous égaux entre eux devant la loi, n'ont jamais eu la prétention de dominer les autres peuples. Ils entendaient leur devoir beaucoup mieux que telles tribus renommées de nos jours qui, même aujourd'hui, ne comprennent pas la liberté sans la domination. Eh bien ! apprenons-leur comment on doit comprendre et respecter l'égalité entre les nations. L'objet essentiel de notre Congrès, c'est de rappeler au monde troublé ce principe naïf, mais éternel : Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même. Là est la source divine de tout droit et de toute justice. Un grand peuple, comme le nôtre, n'aurait pas perdu sa primitive indépendance s'il ne s'était divisé, fragmenté, si ses membres n'étaient devenus étrangers les uns aux autres, si chacun d'eux n'avait suivi une politique différente. Ces misères étaient peut-être nécessaires pour qu'instruits par une expérience séculaire, mais cruelle, nous ayons enfin conscience de nos besoins véritables. Si nous sommes rentrés en possession de notre antique

héritage, si nous sommes maintenant et si nous devons rester libres, nous devons en rendre grâces, d'abord à notre réveil national, à la conscience de ce qui peut seul nous apporter le salut ; nous devons en outre remercier notre bienfaisant souverain, l'empereur-roi Ferdinand, qui a volontiers reconnu nos droits, ainsi que nos besoins, qui les a pris à cœur. Nous devons encore rendre grâces au sentiment généreux qui anime tous les membres de cette Assemblée, le sentiment de l'amour fraternel et de la concorde. Le Slave est et sera invincible tant que l'idée de l'union et de la concorde dominera dans son cœur. Sous ces auspices s'ouvre pour nous une ère nouvelle et glorieuse. Heureux ceux qui, comme nous, se sont réunis à cette fête de la concorde !

« Pour moi qui connais les anciennes misères, les souffrances de notre race, et qui envisage d'un œil assuré les grandes destinées de mon peuple bien-aimé, je m'écrie dans un transport avec l'homme de l'Evangile : « Seigneur, tu peux maintenant congédier ton serviteur ; car nos yeux ont « vu le salut que tu nous as préparé à la face du « monde, la lumière de la révélation pour les « peuples et la gloire de la race slave. ».

« Messieurs, en vertu de la présidence que vous m'avez confiée, je proclame l'ouverture du Congrès slave, je déclare que son droit et son devoir est de délibérer au nom de la patrie et de la nation dans un esprit de liberté, de concorde et de paix. »

Nous ne pouvons avoir la prétention de rapporter ici tout le détail des débats. Ils ont été publiés

dernièrement à Prague, en un volume qui, dans les circonstances actuelles, ne nous est pas accessible.

Le premier orateur, après Palacky, fut le Polonais Lubomirski. Les Slaves, d'après lui, apparaissaient maintenant comme un troisième groupe à côté des Germains et des Latins. Ils allaient faire plus qu'eux pour l'humanité. Ils ne voulaient pas rendre à leurs ennemis ce dont ils avaient souffert. Ils voulaient s'organiser en fédération. Déjà les Polonais avaient tenté une fédération[1], mais leur projet n'avait pas réussi parce qu'il ne comportait pas la liberté absolue. Maintenant, instruits par l'expérience, ils voulaient réparer les fautes du passé.

Parmi les orateurs qui suivirent, je note seulement le nom du Petit-Russe Boriskievitch qui revendiqua les droits de sa nationalité alors presque absolument ignorée.

Je citerai à peu près en entier le discours de Schafarik. C'est la seule fois dans sa vie que l'illustre ethnographe et archéologue sortit du silence de son cabinet pour aborder à la tribune des matières politiques :

« Qu'est-ce qui nous a rassemblés ici? La crise de trois races! Une crise sans exemple dans l'histoire de l'humanité, un mouvement sous lequel la terre frémit et tremble, devant lequel s'écroulent les géants, devant lequel s'évanouit le pouvoir

1. Lubomirski faisait, je pense, allusion aux rapports de la Pologne catholique avec la Lithuanie russe ou ruthène, orthodoxe et *uniate*.

des baïonnettes et des espions, au nom duquel le peuple réclame sa part de l'héritage de Dieu. Ce mouvement nous a mis en marche et réunis ici.

« Le gouvernement des baïonnettes et des espions est désormais impossible. Si ce gouvernement était possible, il n'aurait pas échappé aux mains de ceux qui le tenaient, car ils étaient des géants d'une intelligence rare, d'une audace inouïe, mais Dieu n'était pas dans leur cœur.

« Les nations sont rentrées dans leur droit. Elles se sont réunies, elles délibèrent sur leurs intérêts et sur les nôtres, leur avenir et le nôtre, à Francfort et à Pesth, chez nous et au dehors de notre monarchie.

« Eh bien ! puisque les autres nations s'occupent de nous et prétendent régler notre avenir, délibérons nous aussi sur cet avenir. Nous nous connaissons certainement mieux que les autres ne nous connaissent, nous connaissons mieux qu'eux nos besoins, nos tendances, nos aspirations.

« Quel est le jugement que portent sur nous les autres peuples, nos voisins allemands, magyars, italiens ? Sachons le reconnaître, si dur qu'il soit de le proclamer. Ils déclarent que nous ne sommes pas capables de la pleine liberté, pas capables d'une vie politique supérieure, uniquement parce que nous sommes des Slaves. Le Slave, d'après eux, est destiné par la nature à servir des peuples élus, mieux doués et plus nobles.

« Or qui sont-ils, ceux qui nous jugent ainsi? Ceux qui ont fait peser, qui font encore peser sur nous une main de fer, ceux qui ont tondu la laine

de nos brebis et qui se sont engraissés de la moelle de nos os, ceux qui ont vécu de la sueur de nos laboureurs, ceux pour qui nos fils ont versé leur sang, ceux qui, sous prétexte de nous civiliser et de nous protéger, nous dépouillent de notre caractère slave. Ceux-là, nous les appelons nos oppresseurs, les assassins de nos âmes.

« Si nous refusons de nous civiliser à leur manière, c'est-à-dire de nous germaniser, de nous magyariser, de nous italianiser, ils nous traitent de barbares et d'esclaves. Si nous voulons réellement nous civiliser, c'est-à-dire nous slaviser à fond, ils nous traitent de mauvais fils de la patrie, de traîtres, d'ennemis de leur liberté.

« Cette situation ne peut plus durer. Le sort en est jeté. L'heure décisive a sonné pour nous plus tôt que nous ne pensions. Montrons que nous sommes dignes de la liberté. Mettons-nous en état de pouvoir dire avec orgueil devant les nations : « Je suis Slave », ou cessons d'être Slaves. La mort morale est pire que la pire mort.

« La mort morale est pire que la pire mort, mais la vie morale est la vie la plus haute. Donc, avant de nous mettre à la merci des autres nations, pénétrons dans le fond de nos âmes, examinons ce qu'elles renferment de force morale. Constatons si nous sommes en état d'élever la voix dans le conseil des nations, si nous sommes en état de discuter avec elles de l'égalité de nos droits. Tout ce qu'il y a sous le ciel obéit à la force morale.

« Chers frères, ce n'est pas le moment de faire de longs discours. Ce qui importe avant tout, c'est

d'agir. On ne passe pas sans combat de la servitude à la liberté. Ou la victoire et la liberté nationale, ou la mort honorable et, après la mort, la gloire ! »

Ce discours, ou plutôt ce sermon laïque où l'on retrouve l'austère descendant des hussites persécutés fut d'un effet prodigieux. Les Croates, en signe d'enthousiasme, tirèrent leurs sabres du fourreau, d'autres s'embrassèrent avec effusion. La séance fut levée au milieu d'une émotion générale.

Pour faciliter les travaux, le Congrès avait été divisé en trois groupes.

Le premier comprenait les Tchèques, les Moraves, les Silésiens, les Slovaques. C'est le groupe que nous entendons réunir aujourd'hui sous la rubrique du royaume de Bohême, après la liquidation de l'Autriche-Hongrie.

Le second groupe comprenait les Polonais et les Ruthènes ou Petits-Russes. Les événements ont marché depuis un demi-siècle et la reconstitution de la nationalité polonaise sur une base ethnique rend désormais ces deux éléments inconciliables.

Le troisième groupe comprenait les Slovènes, les Croates, les Dalmates et les Serbes réunis sous le nom commun de Jougo-slaves. C'est celui que j'appelle illyrien et dont je fais une confédération ayant pour foyer central le royaume de Serbie.

C'est à chacun de ces groupes qu'étaient dévolus les travaux préparatoires.

Le nombre total des membres du Congrès, en comprenant ceux qui arrivèrent avec un lég

retard s'éleva à 363 dont 42 pour le groupe jougo-slave, 61 pour le groupe polonais et petit-russe, 237 pour le groupe tchèque-slovaque.

Le programme des questions dont le Congrès devait s'occuper avait été résumé dans un mémorandum rédigé par François Zach dont la vie aventureuse mérite d'être rappelée ici. Il fut à sa façon un panslaviste en action. Il était né en 1807 en Moravie et commença par être un petit employé dans son pays natal. En 1830, il se rendit en Pologne et prit part à l'insurrection polonaise. Il se réfugia en France après l'échec de l'insurrection et, considéré comme émigré polonais, il obtint un emploi à la bibliothèque du château de Fontainebleau. Bien vu du prince Adam Czartoryski, il fut envoyé par lui à Belgrade. De Belgrade il se rendit à Prague où il figura dans notre Congrès. En 1849, il passa chez les Slovaques et combattit avec eux contre les Magyars, puis il revint à Belgrade où il attira l'attention du ministre Garachanine qui le fit nommer capitaine et lui donna la direction d'une académie de guerre qu'il l'avait chargé d'organiser. Il fit désormais sa carrière militaire en Serbie. Il prit part à la campagne de 1877-78 contre les Turcs, y perdit une jambe et fut pensionné avec le titre de général. Il est mort en 1889.

Le programme qu'il avait rédigé réclamait la transformation de l'Autriche en un Etat fédératif. Il insistait surtout sur l'émancipation des Slaves de Hongrie que l'on s'efforçait de magyariser. L'Autriche étant un Etat polyglotte il exigeait de

ses représentants officiels la connaissance de diverses langues et n'admettait la priorité d'aucune.

Dépassant le programme officiel du congrès et les limites de l'Empire il demandait l'égalité complète entre les Polonais et les Russes, l'émancipation des Serbes opprimés par les Turcs; l'enseignement des diverses langues slaves dans tous les pays slaves, l'établissement de congrès scientifiques slaves annuels, la tolérance religieuse absolue.

Il protestait énergiquement contre l'incorporation à la Confédération germanique de n'importe quelle partie des pays slaves. « Nous autres Slaves, disait-il, nous ne pouvons consentir à sacrifier l'indépendance de l'Etat autrichien en nous laissant incorporer à un Etat étranger. Jamais, jamais nous ne reconnaîtrons la suprématie de l'Allemagne... Jamais nous ne reconnaîtrons la décision de Francfort... Nous espérons que tous les Slaves seront d'accord pour leur dénier toute validité dans les régions slaves de l'Autriche. Ce que nous proposons, c'est la transformation de l'Autriche en Etat fédératif. »

Les commissions préparèrent un manifeste aux peuples de l'Europe qui fut définitivement rédigé par Palacky et que je traduis en entier :

« Le congrès slave de Prague est un événement nouveau, non seulement pour l'Europe, mais pour les Slaves eux-mêmes. Pour la première fois depuis que notre nom est apparu dans l'histoire, les membres dispersés d'une grande race se sont

réunis, venus de pays lointains, pour se reconnaître en tant que frères et délibérer pacifiquement sur leurs intérêts communs. Nous nous sommes entendus, non seulement dans notre belle langue parlée par quatre-vingts millions d'hommes[1], mais par le battement harmonique de nos cœurs et l'égalité de nos intérêts nouveaux. La vérité et la franchise qui ont présidé à toutes nos délibérations nous ont décidé à déclarer aussi devant Dieu et devant les hommes, ce que nous voulions et quels principes nous ont dirigés.

« Les peuples romans et germaniques, naguère célèbres en Europe comme de puissants conquérants, ont depuis des siècles établi par la force du glaive leur puissance politique et su satisfaire leur besoin de domination. Leur constitution, reposant principalement sur l'idée de la force, n'a garanti la liberté qu'aux classes supérieures qui ont dominé grâce aux privilèges, en n'imposant au peuple que des charges. Aujourd'hui seulement, grâce à la force de l'opinion publique, qui, comme l'esprit de Dieu, s'est répandue soudain sur tous les pays, on a réussi à briser les chaînes de la féodalité, à rendre aux individus les droits imprescriptibles, éternels, de l'homme et de l'humanité. Les Slaves, eux, aimaient d'autant plus ardemment la liberté qu'ils avaient moins le désir de conquérir et de subjuguer. Chez eux la passion de l'indépendance empêchait toujours l'établissement d'une autorité centrale supérieure; peu à peu les diverses tribus

1. Ceci, je le répète, est faux. Voir plus haut, p. 172. La réalité est qu'on s'entendit surtout en allemand.

sont tombées dans la dépendance du voisin. Une politique depuis longtemps condamnée, a fini par dépouiller les héroïques Polonais, nos nobles frères, de leur existence nationale. Le vaste monde, on eût dit qu'il était pour toujours asservi, et les suppôts de la tyrannie n'hésitaient point à affirmer qu'il était incapable de liberté, mais cette opinion téméraire s'évanouit enfin devant la parole de Dieu qui se fait nettement entendre dans tous les cœurs au milieu des bouleversements effroyables de cette époque. L'esprit a enfin remporté la victoire; l'enchantement de la vieille malédiction est conjuré, l'édifice millénaire qu'avait construit et défendu la force brutale, d'accord avec le mensonge et l'iniquité, s'écroule devant nos yeux. L'esprit fécond d'une vie nouvelle souffle et crée de nouveaux mondes; la liberté de la parole, la liberté de l'action sont devenues enfin une vérité. Le Slave longtemps opprimé relève la tête, secoue le joug de la violence et réclame d'une voix puissante son antique bien, la liberté. Fort par le nombre qu'il représente, plus encore par sa volonté et par la récente union fraternelle de tous ses peuples, il n'en reste pas moins fidèle à son caractère naturel, aux principes de ses ancêtres. Il ne demande ni domination, ni conquête; il réclame la liberté, tant pour lui que pour tous, il demande qu'elle soit reconnue comme le droit le plus sacré de l'homme.

« C'est pourquoi, nous Slaves, nous rejetons, nous abominons toute domination de la force seule qui prétend faire la loi; nous répudions tous les privi-

lèges, tous les droits exceptionnels, toutes les distinctions politiques de castes. Nous demandons sans exception l'égalité devant la loi, les droits et les devoirs égaux pour tous. Là où parmi des millions d'hommes naît un seul esclave, là on ne connaît pas encore la vraie liberté. *Liberté*, *égalité*, *fraternité* de tous ceux qui vivent dans l'Etat, aujourd'hui, comme il y a mille ans, voilà notre devise.

« Mais ce n'est pas seulement en faveur des individus que nous élevons la voix, que nous réclamons. Pour nous, la nation avec l'ensemble de ses intérêts moraux n'est pas chose moins sainte que l'individu avec son droit naturel. Si l'histoire nous montre un développement plus parfait chez certaines nations que chez certaines autres, elle nous montre aussi que la facilité de se développer n'est pas limitée chez ces dernières. La nature ne connaît ni nations nobles ni nations vilaines; elle n'a appelé aucune d'elles à régner sur les autres; elle n'a obligé aucune d'elles à servir d'instrument à l'autre pour satisfaire son égoïsme. Toutes ont un droit égal au développement humain : c'est là une loi divine que personne ne peut transgresser sans être châtié.

« Malheureusement, il semble que cette loi de nos jours, même chez les nations, n'est pas encore observée et pratiquée, comme il conviendrait. Les abus auxquels on a renoncé volontairement vis-à-vis des personnes[1], l'assujettissement et le servage,

1. Que dirait Palacky s'il vivait aujourd'hui, s'il avait été témoin des abominations commises sur les personnes en Belgique et dans le Nord de la France?

des nations les pratiquent encore vis-à-vis d'autres nations; elles revendiquent l'autorité au nom de la liberté sans savoir les distinguer. Ainsi le libre citoyen de la Grande-Bretagne se refuse à reconnaître l'Irlandais comme étant complètement son égal. Ainsi l'Allemand menace maint peuple slave de violence, s'il ne veut pas contribuer à la grandeur politique de l'Allemagne ; ainsi le Magyar n'a pas honte de ne réclamer que pour lui seul le droit de nationalité en Hongrie. Nous, Slaves, nous flétrissons radicalement toutes ces prétentions, nous les repoussons d'autant plus énergiquement qu'elles se couvrent à tort du manteau de la liberté. Cependant, fidèles à notre caractère propre, et repoussant toute idée de vengeance pour les torts du passé, nous tendons une main fraternelle aux nations voisines qui sont prêtes à reconnaître comme nous, à défendre sérieusement l'égalité de toutes les nationalités, quelle que soit leur puissance politique, quel que soit leur nombre.

« Nous flétrissons également et nous réprimons cette politique qui dispose impudemment des pays et des nations comme d'une matière livrée à l'arbitraire du souverain, qui permet de les prendre, de les modifier, de les partager à sa fantaisie, sans tenir compte de leur solidarité naturelle, de leur légitime indépendance. La force brutale du sabre a décidé arbitrairement de la destinée de peuples qui n'avaient pas même paru dans le combat et dont habituellement on ne réclamait que des soldats et de l'argent pour étayer un pouvoir arbitraire, et quelque flatterie hypocrite pour l'exploiteur.

« Considérant que l'état des esprits en notre siècle réclame de nouvelles combinaisons politiques, que l'Etat doit s'établir, sinon dans de nouvelles frontières, au moins sur de nouvelles bases, nous avons proposé à l'empereur d'Autriche, sous l'autorité constitutionnelle duquel nous formons la majorité de ses sujets, de transformer son Empire en une confédération de nationalités jouissant des mêmes droits, de façon à tenir compte des besoins de ces nationalités et de l'unité de l'Etat. Nous voyons dans cette fédération non seulement notre salut à nous, mais aussi le salut de la liberté, de la civilisation et de l'humanité et nous ne doutons pas de la bonne volonté de l'Europe à en aider la réalisation. En tout état de cause, nous sommes résolus à acquérir, par tous les moyens possibles, pour notre nationalité, en Autriche, les mêmes droits que possèdent déjà les Allemands et les Magyars. Nous comptons sur le puissant appui que le bon droit a toujours trouvé dans les cœurs vraiment libéraux.

« Les ennemis de notre nationalité ont réussi à troubler l'Europe par l'épouvantail d'un Panslavisme politique qui menace, paraît-il, de détruire tout ce qui a été acquis jusqu'ici par la liberté, la civilisation et l'humanité. Mais nous savons le mot magique qui suffit à conjurer ce fantôme, et dans l'intérêt de la liberté, de la civilisation, de l'humanité, nous ne devons pas le dissimuler devant des nations tourmentées par les remords de leur propre conscience. Ce mot, c'est *justice* : justice pour la nation slave et pour chacun de ses groupes en particulier. L'Allemand se vante d'être, plus

que toute autre nation, capable d'apprécier avec justice tous les traits principaux du caractère des autres nations. Nous souhaitons et nous demandons que, pour ce qui nous concerne, il ne soit point convaincu de mensonge. Nous élevons énergiquement la voix en faveur de nos malheureux frères polonais qui, par la perfidie et la violence, ont été privés de leur indépendance. Nous invitons les puissances à réparer enfin le vieux péché, à conjurer cette malédiction héréditaire qui pèse sur la politique des cabinets. Nous comptons en ce point sur la sympathie de toute l'Europe. Nous attendons des gouvernements de Prusse et de Saxe qu'ils cessent enfin de dénationaliser systématiquement les Slaves de la Lusace, de la Posnanie, de la Prusse orientale et occidentale. Nous demandons au ministère hongrois de cesser immédiatement l'emploi de procédés inhumains vis-à-vis des Slaves de Hongrie, des Serbes, des Croates, des Slovaques, des Petits-Russes, et d'assurer la garantie immédiate de leurs droits. Nous espérons qu'une politique égoïste n'empêchera pas plus longtemps nos frères de Turquie de constituer leurs nationalités sous forme d'Etats et de les développer par les moyens naturels.

« En protestant solennellement contre tant d'actes indignes, nous proclamons notre foi dans l'influence bienfaisante de la liberté. La liberté rendra plus justes les nations qui ont jusqu'ici dominé, et leur fera comprendre que l'injustice et l'orgueil n'apportent pas de honte à celui qui en souffre, mais à celui qui les déploie.

« Nous nous présentons de nouveau sur le théâtre politique de l'Europe comme les plus jeunes, mais non comme les moins nombreux. Nous proposons d'organiser un congrès général des nations européennes pour régler toutes les questions internationales. Nous sommes convaincus que des nations libres s'entendront mieux que des diplomates salariés. Puisse ce projet être pris en considération avant que la politique réactionnaire des cours amène de nouveau à en venir aux mains des nations excitées par la haine et la jalousie. »

Ce manifeste aux pays européens est le seul acte du congrès, dont l'existence fut courte, comme nous le verrons tout à l'heure. Le congrès avait d'abord déclaré qu'il ne s'occuperait que des Slaves autrichiens; mais il avait été, malgré lui, débordé. Il avait admis à ses délibérations un Polonais de Prusse, Libelt, un socialiste russe, Bakounine. Dans le document que nous venons de voir, il dépassait de beaucoup les limites de l'Etat autrichien. Il réclamait, comme nous la réclamons aujourd'hui, la reconstitution de la Pologne. On a remarqué cette phrase, où l'on reconnaît le style austère de Palacky — une sorte de Guizot slave — qui fut tout ensemble un historien et un moraliste : « Nous invitons les puissances *à réparer le vieux péché, à conjurer cette malédiction héréditaire qui pèse sur la politique des cabinets* ». Vers 1863, mes contemporains polonophiles se plaisaient à répéter une phrase du père Gratry : « Depuis le partage de la Pologne, l'Europe est en état de péché mortel ». Cette noble idée, le

protestant Palacky l'avait exprimée avant notre compatriote.

On remarquera aussi dans ce manifeste les phrases relatives à l'émancipation des Slaves de Turquie. On sait comment ce programme a été réalisé. En livrant la Bosnie et l'Herzégovine à l'Autriche-Hongrie, sous prétexte de les pacifier et d'y rétablir l'ordre, les diplomates de 1878 ont tout simplement préparé la guerre effroyable qui s'est déchaînée au cours de l'année 1914.

A côté de ce document, qui garde aujourd'hui toute son importance et qui peut encore servir de base pour la constitution d'une Europe nouvelle, le congrès avait préparé un projet d'adresse à l'empereur-roi. Ce document fut rédigé, sur les indications d'une commission nommée *ad hoc*, par un célèbre jurisconsulte polonais, Antoine-Sigismond Helcel (1800-1870), qui était en même temps un philosophe distingué et qui, depuis, fut membre de la Diète de Kromeriz et du Reichsrat de Vienne.

Ce document explique les circonstances dans lesquelles le congrès a dû se réunir et les requêtes qu'il entend présenter au souverain. Il lui dit franchement comment le régime antérieur de l'Autriche n'a pu être entretenu que par la bureaucratie et l'absolutisme.

« La nation passe soudainement, sans transition, d'une obscurité complète à la lumière éblouissante de la liberté, de l'âge de la minorité à un état qui exige une complète maturité poli-

tique. Des nationalités éloignées l'une de l'autre se dressent en ennemies l'une contre l'autre. La confiance et le crédit sont disparus, les revenus sont compromis, le commerce et l'industrie périssent; les liens de l'Etat autrichien se relâchent à vue d'œil.

« La puissance de l'Autriche repose sur le libre développement de ses nationalités, particulièrement des nationalités slaves, qui ont été gravement, même mortellement lésées par la politique du régime disparu. La justice envers toutes les nations si longtemps opprimées est le moyen le plus énergique de faire échapper l'Autriche aux tempêtes actuelles. Nous, fils de la grande race slave, nous voulons contribuer à la renaissance de l'Etat autrichien. Les nations d'une même race, en fraternisant sous le sceptre de Votre Majesté, seront la garantie de l'égalité juridique des diverses nationalités qui feront de l'Autriche transformée un Etat fédératif. »

Suit l'exposé des desiderata des différents peuples slaves :

Les Tchèques remercient des garanties qui leur ont été données par la patente du 8 avril pour les droits de leur nationalité.

Les Moraves, frères des Tchèques, réclament les mêmes droits; ils demandent que les délégations de leur Diète puissent se réunir à la délégation de la Diète de Bohême pour discuter sur les intérêts communs.

Les Galiciens réclament les garanties qui ont été assurées aux Tchèques; ils demandent que les

fonctionnaires qui ignorent les deux langues de la province — le polonais et le petit-russe — soient remplacés par des fonctionnaires qui les connaissent; que les langues polonaise et petit-russe deviennent d'un emploi officiel dans l'administration; que les deux nationalités de la province et les diverses confessions religieuses soient mises sur un pied absolu d'égalité.

Les Slovaques et les Petits-Russes de la Hongrie demandent à être reconnus comme nation par les Magyars et à avoir les mêmes droits, à tenir des congrès nationaux chargés de veiller sur leurs intérêts. Ils demandent à posséder dans leur langue tous les organes de l'enseignement, depuis l'école primaire jusqu'à l'Université. Ils demandent qu'aucune nation dans le royaume ne soit considérée comme dominante, mais que toutes soient mises sur un pied d'égalité; que le droit d'association leur soit garanti comme il l'est aux Magyars.

Les Croates réclament le maintien de leur autonomie. Ceux-là étaient, par rapport aux autres nationalités, un peuple privilégié.

Les Slovènes de la Styrie et du royaume d'Illyrie demandent à former un groupe unique qui prendrait le nom de Slovénie et dont la capitale serait Lublania (Laybach). La langue slovène sera la seule langue de l'administration; une Université sera érigée à Lublania.

D'autre part, la Bohême, la Moravie et les Slovènes protestent contre toute incorporation à la Confédération germanique.

Le comité avait décidé que ces différents articles devaient être soumis aux Diètes compétentes de Bohême, de Moravie, de Galicie, de Croatie. Mais les événements se précipitaient, et tous les vœux du congrès devaient, jusqu'à nouvel ordre, rester à l'état de *pia desideria.*

Le 10 juin était le jour de la Pentecôte. Ce jour-là, le Congrès suspendit ses travaux, mais non pas ses manifestations. Sur la place Saint-Vacslav — que l'on appelait aussi le Marché aux chevaux — s'élevait une statue équestre assez médiocre de ce saint, statue qui, dans ces dernières années, a été transportée sur la colline du Vysehrad. Devant cette statue, un prêtre serbe de l'Eglise orthodoxe, l'archiprêtre de la ville de Novi Sad, Paul Stamatovitch, avait célébré, huit jours auparavant, une messe orthodoxe en plein air. Le spectacle était nouveau à Prague. Une foule immense était venue assister à la liturgie. La messe se termina par des prières pour le patriarche serbe, pour l'empereur Ferdinand, pour les peuples slaves, pour les écrivains tchèques décédés. A la fin de l'office, le prêtre bénit, en langue serbe, l'ensemble des nations slaves. Le jour de la Pentecôte, ce fut un chanoine de Lwow (Lemberg), un prêtre russe de l'Eglise uniate, Grégoire Ginilovitch, qui célébra à son tour la messe suivant les rites de son Eglise. Ainsi, les trois religions dominantes du monde slave, la catholique, l'orthodoxe, l'uniate avaient, tour à tour, pris part à cette réunion solennelle. On n'avait laissé de côté que la religion protestante, celle de la minorité, mais d'une minorité à

laquelle appartenaient Palacky, Kollar et Schafarik.

Le lundi 12 juin, les Commissions du Congrès se rassemblèrent de nouveau ; elles décidèrent que le Congrès se réunirait le 14, pour adopter le texte définitif des deux Documents que nous venons de traduire et d'analyser.

Malheureusement, tandis que le Congrès poursuivait ses pacifiques délibérations, une émeute, dont les causes sont encore difficiles à déterminer, éclata à Prague. Il se glisse, dans toutes les révolutions, de mauvaises têtes qui, selon l'expression populaire, ne cherchent que plaies et bosses.

Il ne manquait pas d'ailleurs d'éléments réactionnaires — allemands ou magyars — qui avaient tout intérêt à faire échouer l'œuvre du Congrès. Le 12 juin, des coups de feu furent échangés entre des étudiants et des soldats de la garnison. La femme du commandant de la garnison, Windischgrætz, fut tuée dans son hôtel, par une balle égarée ; des barricades s'élevèrent.

La Vltava divise Prague en deux parties, la ville basse qui s'étend sur la rive droite, la ville haute qui s'élève sur la rive gauche et qui est surmontée par le château royal. Ce château est protégé par une batterie dont les canons ont vue sur la ville basse. Ce fut cette batterie qui, durant trois jours, bombarda la ville basse où, d'ailleurs, elle fit peu de dommages. Un Congrès ne peut guère se tenir sous le feu de l'artillerie et les séances se trouvèrent, de fait, suspendues. On se rassembla de nouveau le 16 juin. Mais un grand nombre de

membres avaient déjà quitté Prague. On ne put délibérer. Le 28 juin, le Congrès fut définitivement ajourné *sine die*. Les membres étrangers se dispersèrent et retournèrent dans leur pays où plusieurs jouèrent dans la vie intellectuelle et politique un rôle considérable. Nous allons voir tout à l'heure que le Congrès des Cercles politiques appelés les *Tilleuls Slaves* (Lipa slovanska), eut l'idée de convoquer un nouveau Congrès ; mais cette idée ne put se réaliser. En 1851, Kukulievic Sakcinski, dont nous avons parlé plus haut, conçut la pensée de convoquer un Congrès des littératures slaves à Belgrade ou à Varsovie, mais il ne put aboutir.

L'œuvre que le Congrès de Prague avait tentée fut poursuivie pendant quelque temps par la Société du *Tilleul Slave* (Lipa slovanska). Pour comprendre cette dénomination, il faut savoir que cet arbre est considéré comme l'arbre national des Slaves, de même que le chêne en Allemagne est considéré comme l'arbre symbolique des Germains. Cette Société s'était donné pour objet, l'établissement du régime constitutionnel et de l'égalité absolue entre les éléments allemands et slaves du royaume, la défense de l'indépendance politique contre les prétentions de la Confédération germanique et du Parlement de Francfort, la consolidation de la solidarité slave, l'union fraternelle de tous les peuples slaves. Parmi ses membres, figurent la plupart des initiateurs du Congrès (Mathias Thun, Neuperg, Erben, Hanka, Jordan, Palacky, Rieger, Stulc, Villani, Vocel, Zap, etc.).

La Société du *Tilleul Slave* créa en province un certain nombre de Sociétés affiliées. Elle survécut aux sanglantes journées de juin. Au mois d'août elle intervint auprès de la Diète de l'Empire par un mémorandum où elle exposait les cruautés commises inutilement à propos des journées de juin et réclamait en faveur des victimes; elle demandait la garantie du droit d'association, l'organisation définitive d'une garde nationale. Quand les nations slaves du royaume de Hongrie s'insurgèrent contre les Magyars, la Lipa publia, le 11 septembre 1848, une proclamation à la nation tchèque pour l'inviter à venir en aide aux frères slaves « afin d'attester que la nation tchèque comprenait toute l'importance de la première lutte slave dans les temps actuels ». Lorsque l'insurrection slovaque fut étouffée dans le sang, la Lipa adressa, le 1er octobre, une pétition aux députés slaves de la Diète pour les inviter à intervenir en faveur de leurs frères, à l'effet de leur garantir leurs droits nationaux.

Quand le ban croate Jellacich, vainqueur des Magyars, s'approchait de Vienne, quelques esprits se demandaient s'il était l'instrument du slavisme ou de la réaction autrichienne. Le ban adressa à la Lipa une lettre, où il déclarait qu'il était enthousiaste de l'idée slave et que l'élément slave était l'appui le plus solide de l'Autriche.

Le 28 décembre 1848, fut convoqué, à Prague, un Congrès général de toutes les Lipas. Il fut décidé qu'elles se constitueraient en fédération et qu'elles auraient un Congrès tous les ans au mois

de mai. Cette décision fut le chant du cygne. La *Lipa*, durant sa courte existence, fut donc un organe de la solidarité slave, autrement dit du Panslavisme. Elle disparut naturellement avec la période de réaction.

Avant de clore ce chapitre, nous devons encore au lecteur quelques détails sur certains membres du Congrès qui ont joué un rôle dans la vie politique ou littéraire de leur nation. A côté du prince Georges Lubomirski, le vice-président du Congrès était le poète croate Stanko Vraz. Il était d'origine slovène, étant né à Cerovec, en Styrie, en 1810 (il mourut en 1850). Il avait rencontré des Croates à l'Université de Gratz, s'était familiarisé avec leur langue et c'est en croate qu'il publia ses poésies. Il avait traduit en cette langue quelques sonnets de Kollar ; il avait fait les honneurs de sa patrie croate aux jeunes slavistes russes, Sreznevsky et Preis. Il était en correspondance avec le Tchèque Erben. Il avait entrepris une revue, *Kolo*[1], à laquelle collaborait son ami Erben et où il s'efforçait de tenir ses compatriotes au courant des littératures slaves. Dans une lettre à Erben, datée du 5 août 1842, je trouve un curieux témoignage de l'influence des travaux de Schafarik auxquels j'ai fait allusion plus haut. Vraz lui commande 20 exemplaires de l'*Ethnographie Slave*. « Si Schafarik ne peut m'envoyer les volumes, qu'il m'envoie du moins la carte. J'ai constaté que depuis le livre de Kollar sur *La Mutualité des Langues Slaves*, aucun

1. Le kolo est une danse des Slaves méridionaux. Voyez plus haut la note de la p. 41.

travail n'a fait autant d'impression sur toutes les couches de la société que la carte des peuples slaves de Schafarik. Tout le monde s'émerveille et ne peut assez s'émerveiller de la grandeur de la race slave. Cette carte fera chez nous plus de patriotes que n'a pu en faire toute notre littérature. Grâces soient rendues à Schafarik, pour ce magique présent. »

Cet épisode m'en rappelle un plus récent qui s'est passé non pas là-bas chez les Croates, mais chez les Athéniens de Paris. En 1869, le célèbre homme d'Etat tchèque Rieger vint à Paris, pour tâcher d'attirer sur ses compatriotes l'attention de nos politiciens et de nos publicistes. J'ai raconté ailleurs (*La Renaissance Tchèque*, p. 168 et suivantes), comment il réussit à obtenir une audience de Napoléon III. Il en obtint une aussi d'un des maîtres de la presse, Adolphe Guéroult, directeur de *L'Opinion Nationale*. Il lui exposa sommairement l'ethnographie de l'Autriche et finit par lui mettre sous les yeux la carte ethnographique polychrome de l'Allemand Kiepert. Guéroult la contempla avec stupéfaction et laissa échapper cet aveu : « Ma foi, je n'avais pas la moindre idée de ça ! » C'était au lendemain de Sadowa, à la veille des événements de 1870. Combien de Français n'avaient pas la moindre idée *de ça* ! Et tout récemment encore, à propos des événements de la péninsule balkanique, je sais tel diplomate « qui n'avait pas la moindre idée *de ça* ».

Stanko Vraz était un des champions les plus énergiques de l'Illyrisme, autrement dit du Sla-

visme contre les prétentions des Magyars. « Nous vivons ici dans une lutte perpétuelle de notre nationalité contre la magyaromanie, écrivait-il à un ami, le 28 décembre 1842... Les Magyars déploient toute leur énergie pour étouffer dans sa fleur notre littérature, bien qu'ils prétendent n'en pas vouloir à la littérature. C'est pour cela que notre censure est si rigoureuse, car elle est sous les coups de celle de Pesth. »

Stanko Vraz eût certainement joué un grand rôle dans l'évolution littéraire et politique de sa nation si sa vie avait été moins brève. Il mourut à l'âge de quarante et un ans.

A côté de son nom, j'en rencontre dans le groupe jougo-slave deux autres qui méritent d'être relevés ici. Le premier, est celui du baron Kusljan qui, lui aussi, eut une vie assez courte. Il était né en 1817. Il mourut en 1867. Il avait été un des agents les plus actifs du mouvement illyrien, il avait contribué à l'élection du ban Jellacich, le redoutable ennemi des Magyars; il eut l'honneur d'une polémique avec le grand Magyar Deak. Tour à tour avocat et notaire, c'était avant tout un juriste.

L'autre nom est celui de Popovitch Danicitch. Celui qui devait l'illustrer était alors âgé de 23 ans (1825-1882). Il s'appelait primitivement Popovitch et prit le nom littéraire de Danicitch en souvenir d'une amie, Daniça, fille de Karadjitch, qui lui avait été enlevée par une mort prématurée. Il devait s'illustrer par de beaux travaux philologiques. Il fut tour à tour secrétaire de l'Académie d'Agram, professeur à l'Université de Belgrade. Nul n'a plus

contribué que lui à établir entre Agram et Belgrad cette solidarité intellectuelle que nous voudrions voir appliquer désormais dans le domaine de la vie politique.

Le groupe polonais ruthène, autrement dit petit-russe, était présidé par Libelt, — ce qui était contraire aux décisions primitives, puisque Charles Libelt (1807-1875), était sujet prussien. Il avait pris part à l'insurrection de 1830; après avoir pris part au Congrès de Prague, il se rendit à celui de Francfort pour protester contre l'incorporation de la Pologne prussienne à l'Allemagne. Député au Parlement de Berlin, il défendit, sans relâche, la cause de ses compatriotes. Ses écrits sont relatifs à la philosophie et aux mathématiques.

Nous voyons figurer à côté de lui, parmi les Polonais, l'historien Antoine Walenski (né en 1805, mort en 1879), qui fut depuis professeur à l'Université de Cracovie et qui a publié d'intéressants travaux en français, en allemand et en polonais; le comte Léon Sapieha (1801-1878), qui fut membre de la Chambre des seigneurs et maréchal de la Diète de Galicie; Wladyslaw Zawadzki (1821-1891), qui fut un littérateur distingué; Wojciech Cybulski (1812-1867), né en Prusse, et qui en cette qualité n'aurait pas dû figurer au Congrès, fut député à la Chambre prussienne et professeur aux Universités de Berlin et de Breslau. Le Russe, Michel Bakounine, né dans le gouvernement russe de Tver, avait encore bien moins de droits à figurer dans une Assemblée où les Grands-Russes n'étaient d'ailleurs pas représentés.

Parmi le groupe tchèque ou mieux tchéco-slovaque, dont nous avons déjà signalé les principaux membres, il nous faut encore relever les noms de Vacslav Nebesky (1818-1882), poète, littérateur, historien, que j'ai connu il y a bientôt un demi-siècle conservateur du Musée national et rédacteur en chef de la Revue qu'il publie; Miloslav Hurban (1817-1888), élève de Ludvit Stur, pasteur de l'Eglise réformée slovaque et, comme ses coreligionnaires Palacky, Stur, Schafarik, patriote très ardent. Il fut un des organisateurs de l'insurrection slovaque. Ecrivant tour à tour en tchèque et en slovaque, il fut un rude polémiste et eut l'honneur d'être deux fois emprisonné par les tribunaux hongrois. A côté de lui, figure son compatriote Hodza (1831-1878). Hodza était, lui aussi, un pasteur protestant. Kollar exerça sur lui une influence considérable; poète et polémiste religieux, il prit, lui aussi, part à l'insurrection slovaque; vers la fin de sa vie, il fut l'objet de persécutions qui l'obligèrent à quitter sa patrie pour se retirer à Tiesin (Teschen), en Silésie, où il mourut. Notons encore parmi les Tchèques, deux avocats qui, depuis, ont joué un rôle politique : François Brauner, et Joseph Fricz et parmi les représentants de l'aristocratie, le comte Jean Harrach.

Je ne veux pas prolonger outre mesure cette énumération. Elle suffit à démontrer que le Congrès de Prague fut en somme la réunion d'une élite intellectuelle. Si les conclusions politiques auxquelles il devait nécessairement aboutir avaient été réalisées, il y aurait, dans l'Europe actuelle,

un peu plus de justice et, conséquence bien lointaine — mais absolue — on n'aurait pas vu éclater la guerre actuelle, qui n'est que la revanche et le châtiment des iniquités commises envers les Slaves et de l'indifférence avec laquelle les nations occidentales les ont laissé commettre.

CHAPITRE XIV

DU CONGRÈS DE PRAGUE A CELUI DE MOSCOU (1848-1867)

La réaction. — Le programme de Palacky et le programme centraliste. — La Constitution de 1861. — La guerre de 1866, proclamation allemande au royaume de Bohême. — Établissement du dualisme. — Griefs des Slaves. — Le procès Kober.

Nous n'avons pas le dessein de refaire dans ce chapitre l'histoire générale des Slaves d'Autriche que nous avons écrite ailleurs. Nous n'avons à en rappeler ici que certains traits généraux.

L'Etat autrichien semblait destiné par sa configuration ethnographique à former une Confédération monarchique dont un Etat voisin, la Suisse républicaine, lui donnait le parfait modèle. Cette Confédération aurait eu avant tout pour base le respect des peuples et des langues.

Mais il y avait, en outre, à tenir compte de l'histoire de certains groupes, notamment des royaumes de Bohême et de Hongrie, et ces groupes étaient loin d'être parfaitement homogènes. Il y avait à concilier la tradition historique et les droits des nationalités.

En montant sur le trône, le jeune François-Joseph avait déclaré qu'il était prêt à partager ses droits avec les représentants de ses peuples, mais qu'il espérait arriver à réunir en un grand corps d'Etat tous les pays et toutes les races de la monarchie.

C'était là un programme centraliste que Joseph II avait naguère essayé d'imposer; or, seul le fédéralisme pouvait satisfaire toutes les races et toutes les traditions historiques. Palacky avait élaboré un projet qui formulait les desiderata des fédéralistes. Il n'admettait que quatre ministères communs à tout l'Empire, la guerre, la marine, les finances et les affaires étrangères. Chaque Etat ou province devait jouir d'une entière autonomie; les Diètes nationales choisissaient un certain nombre de députés qui, réunis, constituaient la Diète centrale. Palacky comptait sept nationalités : allemande, tchèque, polonaise, italienne, jougo-slave, magyare et roumaine; peut-être eût-il mieux valu en compter huit; les Ruthènes ou Petits-Russes n'auraient probablement pas longtemps consenti à faire ménage avec les Polonais, mais à ce moment-là, de même que les Bulgares, dans la Péninsule balkanique, ils étaient généralement ignorés. Chacune de ces nations aurait été représentée à Vienne par une chancellerie. Mais, en l'absence des Hongrois — qui, certainement d'ailleurs, n'y eussent pas adhéré — le projet de Palacky ne pouvait être voté. La Diète de Kromerize (Kremsier), fut dissoute et une Constitution octroyée par un manifeste impérial. Cette Constitution, qui ne fut point appli-

quée, n'était qu'un expédient qui ne répondait en rien aux exigences légitimes des nations. Elle fut d'ailleurs supprimée par un décret du 1er janvier 1852. L'Etat tout entier fut régi par la réaction, l'absolutisme et la germanisation. Le jury et la publicité des tribunaux furent suspendus ; l'égalité de la langue allemande et de la langue nationale supprimée dans les écoles. La police remplaça le pouvoir judiciaire ; la liberté de la presse fut complètement étouffée. Il n'était pas permis de publier un seul journal en langue non allemande. Le clergé, inféodé au souverain, déclarait, en 1849, que les nationalités étaient un reste du paganisme, « que la différence des langues était une conséquence du péché et de la chute de l'homme ». C'était probablement la première fois que l'on voyait la légende de Babel intervenir dans la vie politique d'un Etat.

Vis-à-vis des Slaves balkaniques, la politique autrichienne restait absolument négative. Elle ne pouvait songer à leur venir en aide alors qu'elle s'appliquait à étouffer le slavisme dans l'intérieur de ses Etats. Incapable de faire prévaloir son influence au delà du Danube, l'Autriche se contentait d'annihiler celle de la Russie et s'appliquait à maintenir les chrétiens dans le servage ottoman.

Ce régime centraliste et germanisateur aboutit en 1859 à la perte de la Lombardie. Des régiments hongrois ou slaves s'étaient débandés pour ne pas combattre. En Bohême, les paysans disaient : « Si nous sommes vaincus, nous aurons la Constitution; si nous sommes vainqueurs, nous aurons l'Inquisition ».

On eut en effet, en 1861, une Constitution.

Elle créait deux Chambres, l'une dite des Seigneurs, dont les membres représentaient certaines catégories sociales, princes, grands propriétaires, prélats, quelques hommes plus ou moins éminents nommés par le souverain ; on pouvait être sûr d'avance que les Slaves n'y seraient point en majorité; l'autre Chambre, celle des députés, comprenait 343 membres nommés par les Diètes provinciales, 85 pour la Hongrie, 20 pour la Transylvanie, 9 pour la Croatie-Slavonie, 5 pour la Dalmatie, 54 pour la Bohême, 22 pour la Moravie, 6 pour la Silésie, 28 pour la Haute et Basse-Autriche, 3 pour Salzbourg, 13 pour la Styrie, 5 pour la Carinthie, 6 pour la Carniole, 6 pour l'Istrie et Trieste, 38 pour la Galicie, 5 pour la Bukovine, 12 pour le Tyrol et le Vorarblerg. Bien entendu, il ne s'agissait pas de faire nommer ces Diètes par le suffrage universel, qui eût peut-être reflété la proportion des nationalités.

Le nouveau régime substituait à la représentation des masses celle des intérêts. Il répartissait les électeurs en trois *curies :*

1° La grande propriété qui appartenait à des familles généralement inféodées à la dynastie;

2° Les villes, où, même en pays slaves, il y avait de nombreuses colonies germaniques ou judéo-germaniques et dont un certain nombre étaient l'objet de scandaleux passe-droits.

3° Les paysans des campagnes.

Les circonscriptions électorales étaient réparties de la façon la plus arbitraire : en Bohême, par

exemple, les villes slaves avaient un député pour 12.020 électeurs, tandis que les villes allemandes en avaient un pour 10.315. Dans les circonscriptions rurales, les Slaves avaient un député pour 53.206 électeurs, tandis que les circonscriptions allemandes en avaient un pour 40.800 électeurs. La ville allemande de Reichenberg, avec 19.000 habitants, avait trois députés, tandis que la ville tchèque de Prague, avec 150.000 habitants, n'en avait que dix, alors qu'elle aurait dû en avoir plus de vingt.

Certains villages allemands constituaient, ce qu'on appelle dans la vie politique anglaise, de véritables *bourgs pourris*. Par exemple, le village allemand de Parchen, avec 500 habitants, avait un député ; la ville tchèque de Kladno, avec 8.000 habitants, n'en avait pas un seul. Les conditions étaient les mêmes dans les pays slaves.

Les Tchèques ne consentirent à envoyer de députés à Vienne qu'en réservant tous les droits du royaume. Les Hongrois se refusèrent complètement à se faire représenter à Vienne. Le ministère avait proclamé la liberté de la presse, mais pas pour les Slaves. Dans l'espace de trois ans, en Bohême et en Moravie, quatorze journaux eurent à se partager soixante et un mois de prison simple ou dure (avec jeûne et fers) et 21.500 florins d'amende.

En 1865, l'empereur dut congédier son premier ministre Schmerling et négocier avec les Hongrois. En 1866, survint la guerre désastreuse avec la Prusse. Le roi de Prusse avait occupé Prague et,

comme il avait l'intention d'exploiter l'Autriche, après l'avoir assujettie, il ne s'était livré à aucun des excès qui déshonorent aujourd'hui les armées de son successeur. Il avait adressé au *glorieux royaume de Bohême* une proclamation qu'il serait intéressant de reproduire. Je n'en ai malheureusement plus le texte intégral sous les yeux. Je ne retrouve dans mes notes que ce fragment : « Si notre cause juste était victorieuse, l'occasion pourrait peut être se présenter pour les Bohémiens et les Moraves (autrement dit les Tchèques), de réaliser leurs vœux, ainsi que les Hongrois. Puisse alors une heureuse étoile assurer leur bonheur à jamais ! » On sait aujourd'hui ce que veulent dire ces vœux peu désintéressés.

Au courant du mois d'août suivant, un député, à la seconde Chambre de Prusse, Lubienski, s'avisa d'évoquer ces paroles pour réclamer en faveur de la nationalité polonaise. Il fut durement rabroué par Bismarck qui lui répliqua qu'un document militaire, publié en pays ennemi, ne pouvait pas être invoqué dans les affaires intérieures du royaume.

Le roi de Prusse, en 1868, reconnaissait solennellement les droits du royaume de Bohême. Son successeur n'en ferait pas autant aujourd'hui.

Réduit à renoncer à l'hégémonie de l'Allemagne, François-Joseph était obligé d'entrer en arrangement avec ses peuples. Il imagina qu'aucun de ses sujets n'était capable de réaliser cette tâche difficile, et il fit venir de Dresde M. de Beust, le malheureux adversaire de Bismarck. On sait quelle

fut la solution adoptée par cet étranger : le partage de l'Empire entre les Allemands et les Magyars. On lui attribue un mot qui, vrai ou faux, peint admirablement sa politique : « Gardez vos hordes, aurait-il dit à un homme d'Etat hongrois, nous garderons les nôtres ». Ces hordes, c'étaient en Hongrie, les Croates, les Serbes, les Roumains, les Slovaques, les Petits-Russes; en dehors de la Hongrie, les Tchèques, les Slovènes, les Dalmates (autrement dit Serbo-Croates), les Polonais, les Petits-Russes. Ainsi fut établi, sans que les « hordes » slaves eussent été consultées, le régime appelé dualisme, qui dure encore aujourd'hui.

Les habitants des pays étrangers à la Hongrie, autrement dit d'après la dénomination officielle « des autres pays de Sa Majesté » ou de la Cisleithanie, furent, purement et simplement, invités à envoyer des députés au Reichsrat qui devait se réunir à Vienne.

Les Tchèques et les Moraves s'y refusèrent; les Galiciens y consentirent et cette circonstance amena entre les deux nations, si unies naguère, lors du Congrès de Prague, un refroidissement qui décida beaucoup de Tchèques à se rendre à Moscou, comme nous l'expliquerons tout à l'heure.

On peut juger de l'état des esprits durant cette période par un procès qui fut jugé à Vienne au cours de l'année 1864. Dans un faubourg de la capitale on avait trouvé un portefeuille renfermant un certain nombre de bulletins au crayon, écrits en langue tchèque. L'un de ces billets était signé. Le signataire était le fils d'un éditeur bien connu

de Prague. Il est mort depuis longtemps. On peut donc rappeler son nom sans le compromettre. Il était alors âgé de quatorze ans. Il s'appelait Charles-Édouard Kober. Le billet était ainsi conçu :

« Moi, Charles-Édouard Kober, je jure devant Dieu tout-puissant vengeance éternelle à l'empereur. Je jure que dans tous les dangers je soutiendrai mes alliés Charles et Alfred. Quand l'occasion se présentera de tuer l'empereur, je jure de le tuer. Je jure de ne trahir personne. »

On découvrit le jeune conspirateur avec ses deux complices, l'un Polonais, l'autre Hongrois, dans un pensionnat de la capitale et un procès de haute trahison fut instruit et jugé devant la cour de Vienne.

Le jeune Kober avait rédigé la formule du serment.

Il l'avait donnée à ses deux camarades en les priant de la traduire dans leur langue respective et ce n'était pas un simple jeu, comme essaya de le démontrer dans une brillante plaidoirie le célèbre avocat Mühlfeld. Tous les actes, tous les écrits du jeune Kober témoignaient d'une haine profonde pour l'empereur et le régime autrichien.

A cette question : Quels étaient les motifs de votre haine pour l'empereur? le jeune accusé répondait : L'oppression de la nationalité slave. (*Die Unterdrückung des Slawentums*). Il avait quatorze ans, l'âge auquel la loi autrichienne, moins bien inspirée que la nôtre, déclare l'adolescent capable d'apprécier toute la portée de ses actes. Il

fut condamné à cinq ans de prison dure. On eut le bon sens de le gracier plus tard.

Cet enfant avait proclamé la vérité. L'oppression, l'exploitation de la nationalité slave, telle était, telle est encore la devise des Habsbourg, particulièrement de celui qui, pour le malheur des Slaves et à la honte de l'humanité, a régné plus de soixante ans sur l'Autriche-Hongrie.

CHAPITRE XV

LE CONGRÈS DE MOSCOU (1867)

La Société des Sciences naturelles de Moscou invite les Slaves à son Congrès. — Palacky et Rieger à Paris; ils négocient avec les Polonais. — Le banquet de Moscou. — Discours de Pogodine et de Rieger. — Pamphlet de Klaczko. — Strossmayer et Palacky. — Le Congrès archéologique de Kiev.

La réunion slave de Moscou durant l'été de l'année 1867 ne fut pas un congrès proprement dit, comme avait été celle de Prague en 1848, mais une réunion amicale, sans caractère officiel, où des Slaves de divers pays se rassemblèrent pour échanger leurs idées sur les problèmes communs à la race tout entière.

La Société des Sciences Naturelles de Moscou avait organisé dans cette ville une exposition anthropologique et un congrès ethnographique. Elle eut l'idée d'inviter à cette réunion scientifique les représentants des diverses nations slaves : Pologne, Bohême, Serbie, Monténégro, Bulgarie et aussi les Slaves non émancipés de l'empire ottoman.

Bien entendu le gouvernement russe n'intervenait pas officiellement, mais il avait donné toutes les autorisations et toutes les facilités nécessaires,

et notamment, comme les Slaves en général n'étaient pas riches, il avait accordé aux invités la circulation gratuite sur les chemins de fer de l'empire.

Tous les pays slaves — sauf la Pologne qui avait ses raisons de s'abstenir — acceptèrent l'invitation. Les délégués les plus nombreux étaient ceux des pays tchèques ; à leur tête étaient les deux chefs de la nation, l'historien Palacky et son gendre Ladislas Rieger qui en était le véritable chef politique, l'archiviste poète Erben que nous avons déjà rencontré au congrès de Prague, Jules Grégr, publiciste distingué, propriétaire de *La Gazette nationale*, des érudits, des députés des journalistes, un peintre célèbre, Manes, même un représentant de la noblesse, le comte Villani, un survivant de 1848.

La Slovaquie envoyait notamment le docteur Mudron, un de ses principaux chefs politiques, la Croatie, le Dr Gaj l'apôtre de l'illyrisme, les Serbes de Hongrie, le publiciste Polit Desantchitch, la Serbie, le Dr Ianko Schafarik, bibliothécaire de Belgrade, neveu de l'illustre slaviste tchèque, historien et philologue, Milan Militchevitch dont la vie tout entière a été consacrée à des travaux excellents sur l'histoire et l'ethnographie de sa nation, Vladan Georgevitch homme de lettres et homme d'État ; deux délégués de la Bukovine représentaient la nation ruthène, autrement dit la Petite-Russie.

Rieger et Palacky, qui faisaient partie de la députation tchèque, n'avaient pas suivi le même itinéraire que leurs compatriotes. Ils étaient d'abord

allés à Paris pour visiter l'Exposition universelle, pour s'entretenir avec leurs amis de France et aussi avec les chefs de l'émigration polonaise. On était presque au lendemain de l'insurrection de 1862-63, insurrection organisée à Paris par l'émigration dont les chefs étaient alors le vieux général André Zamojski et le prince Ladislas Czartoryski, propriétaire du fameux hôtel Lambert. Les Polonais de Galicie n'avaient pas suivi les Slaves de la Cis- et de la Transleithanie [1] dans leur campagne contre l'établissement du dualisme. Ils avaient gardé une attitude isolée et particulariste. Les deux délégués de la nation tchèque furent reçus courtoisement à l'hôtel Zamojski et à l'hôtel Lambert; mais les conversations n'aboutirent pas et ils partirent pour la Russie. Toutefois Rieger avait promis d'intervenir, autant que les circonstances le permettraient, comme médiateur entre les deux nations et de chercher un *modus vivendi* honorable pour les deux parties.

Ils rejoignirent à Vilna la caravane qui était entrée dans le royaume de Pologne par Graniça, sur la frontière de Galicie. En agissant ainsi ils avaient évité un épisode assez pénible.

A Trzebinie — la première station de l'empire russe, à Czenstochowa, le grand sanctuaire catholique polonais, à Varsovie dans la capitale du royaume de Pologne, les invités slaves étaient chez les Polonais et c'étaient uniquement des fonction-

1. Je rappelle que ces deux mots désignent les pays en deçà et au delà de la Leitha, qui sépare la Hongrie des autres pays de Sa Majesté.

naires et des officiers russes qui leur faisaient les honneurs.

Les Polonais, peuple soumis, étaient absents de cérémonies où leurs vainqueurs jouaient le rôle de maîtres de maison et cette circonstance n'était pas sans jeter quelque gêne dans les épanchements. Ainsi à Trzebinie un orateur russe s'avisa de porter un toast à l'Université tchèque de Prague et parut désagréablement surpris quand on lui apprit que cette université n'existait pas encore.

Les hôtes ne l'eussent pas été moins si la conversation avait porté sur l'Université *polonaise* de Varsovie, complètement russifiée depuis plusieurs années. Depuis les Tchèques ont été gratifiés d'une Université qui a rendu de grands services, mais dont les professeurs, nécessairement fonctionnaires autrichiens, ont dû parfois oublier qu'ils étaient les représentants intellectuels d'une nationalité slave.

A Vilna, Rieger dut prendre la parole : « Nous sommes ici pour la première fois, dit-il, sur un sol slave où le Slave est maître chez lui. Nous espérons tous qu'un meilleur avenir se prépare pour les autres Slaves et qu'ils seront aussi les maîtres chez eux. »

Ce toast n'était pas très heureux. Il était dans une ville naguère presque entièrement polonaise, russifiée en apparence, mais où les Polonais n'étaient certainement pas les maîtres chez eux. Rieger aurait mieux fait de garder le silence et de réserver son premier toast pour Pskov où réellement les Slaves, c'est-à-dire les Russes, étaient les maîtres chez

eux. J'ai eu à diverses reprises l'occasion de visiter la Pologne, mais en raison de circonstances que l'on devine, j'ai toujours — sauf en Galicie — gardé autant que possible l'*incognito*.

Le 20 mai, la députation arrivait à Pétersbourg. L'accueil fut naturellement enthousiaste. Au souper qui suivit l'arrivée les toasts les plus chaleureux furent échangés. Un délégué tchèque, le Dr Brauner, avocat à Prague, fit ressortir le contraste absolu entre la chaleur avec laquelle les frères slaves étaient accueillis en Russie et la façon dont ils étaient traités en Autriche.

En partageant l'État austro-hongrois entre les Allemands et les Magyars, Beust aurait prononcé, dit-on, deux paroles infiniment regrettables. La première, que j'ai déjà rappelée plus haut, était celle-ci : « Gardez vos hordes, nous garderons les nôtres. » L'autre propos était celui-ci : « Quant aux Slaves, nous les mettrons au pied du mur. »

« Après dix siècles d'efforts et de luttes, disait Brauner, nos ennemis, pour nous remercier des services rendus, nous ont déclaré qu'ils voulaient nous serrer contre le mur; vous, vous nous serrez sur votre cœur. »

Brauner ne pouvait pas parler autrement. Il devait ignorer ou oublier ce qu'il avait pu constater de Graniça à Varsovie et même à Vilna. En Pologne, c'étaient les Polonais qui étaient au pied du mur.

Rieger tint un langage moins poétique, mais infiniment plus sérieux et ses paroles pourraient servir d'épigraphe à ce livre :

« Les Slaves, disait-il, sont la nation la plus nombreuse de l'Europe. Mais hélas cette nation n'est pas la première. Nous devons chercher la cause de cette situation dans ce fait qu'ils sont les membres éparpillés d'une race. Chaque groupe a dû lutter contre un ennemi spécial, celui-ci contre le Magyar, celui-là contre l'Allemand, cet autre contre le Tatare. Mais quand se lèvera le soleil de la solidarité slave, quand nous aurons reconnu que nous sommes un seul peuple, quand nous aurons appris à nous soutenir mutuellement, nous serons une grande nation, une nation aussi grande dans la réalité qu'elle l'est par le nombre. »

A Pétersbourg, la délégation qui avait passé la frontière russe à Graniça fut rejointe par un certain nombre de congénères, serbes, croates, tchèques et même par un Kachoube, le Dr Cénova[1] — un membre de cette nation, dernier débris des Slaves baltiques, que nous avons dû plus haut adjuger à la Pologne. Ce Kachoube, évidemment, se considérait comme Slave baltique et non comme Polonais.

Le 22 mai, les Serbes de la principauté étaient reçus par le chancelier Gortchakov. « La nation serbe, dit le ministre, est une race forte et jeune à laquelle l'avenir réserve un grand développement. Je suis vieux et ne verrai pas ce développement. Mais mes successeurs veilleront sur les destinées de la nation serbe, comme j'ai fait moi-

1. Cénova (1818-1881) était un médecin philologue qui a écrit un certain nombre d'ouvrages en dialecte kachoube sur la langue et le folk-lore de ses compatriotes.

même ». On sait que c'est pour la défense de la nation serbe que la Russie s'est lancée dans la guerre en 1914.

Dans un banquet offert au Club de la noblesse, on lut une pièce de vers du poète Tioutchev. Cette pièce qui attestait les sentiments fraternels de la Russie, se terminait par une strophe que l'on n'a pas osé reproduire dans le compte rendu publié à Prague. On eût risqué un procès de haute trahison. Cette strophe était ainsi conçue :

« La confiance dans la justice divine ne s'éteindra point dans nos âmes, dussions-nous prévoir des centaines de sacrifices. Un jour — s'il existe — le juge suprême rendra un arrêt certain : et ces mots, *tsar libérateur*, franchiront les frontières de la Russie ».

Le tsar libérateur, ç'a été d'abord celui qui a décrété l'affranchissement des serfs ; ç'a été ensuite celui qui a délivré la nation bulgare dont une partie a été ensuite maintenue en servage par la diplomatie européenne. Celui qu'annoncent les vers de Tioutchev, c'est celui qui libérera tout l'ensemble de la race slave, y compris la Pologne — j'entends la Pologne des Polonais. Il ne saurait être question de leur restituer ni Kiev, ni Smolensk.

Le 25 mai, les Slaves furent reçus à Tsarskoïe-Selo, par l'empereur. Ce fut l'ambassadeur d'Autriche, le comte Revertera, qui présenta les sujets austro-hongrois.

Parmi les innombrables toasts prononcés à Pétersbourg, je signalerai seulement celui d'un

officier russe, le général Ivanitsky : « Le malheur de notre nation, disait-il, c'est que — en dépit de notre croissance et de notre extension — nous avons dû, surtout pour ce qui concerne la civilisation et le progrès, nous adresser à nos ennemis, les Allemands. Ils se sont faufilés chez nous et, sous prétexte de nous civiliser, ils ont abominablement gâté notre langue. Ils ne nous ont pas réellement servis ; mais ils ont opéré au détriment de notre esprit national. Mais nous ne les croyons plus, nous ne croyons plus dans la science allemande. Vous, Tchèques, vous avez des savants : vous êtes un peuple éclairé ; venez prendre chez nous la place qu'occupaient ici les Allemands. Vous, vous comprenez les vrais intérêts slaves ». Ces paroles étaient parfaitement justes, et de nombreuses immigrations tchèques en Russie, ont en partie réalisé les idées du général.

Les pèlerins slaves arrivèrent le 28 mai, à huit heures du soir, à Moscou. Ils furent surtout fêtés dans cette capitale par l'historien publiciste Pogodine. Pogodine était un sincère ami des Slaves ; mais il ne voyait leur salut que dans l'orthodoxie religieuse. A ce point de vue, il était l'adversaire déclaré des Polonais. Le premier Slave qui eut l'occasion de lui répondre était précisément un Serbe orthodoxe, Soubotitch, membre du tribunal de Zagreb (Agram), et poète distingué.

« Nous sommes venus, dit-il, à cette réunion fraternelle, et nous vous avons apporté trois dons : le premier, c'est l'*amour*, l'amour pur et saint qui anime tous les fils de la race slave. Pendant notre

voyage nous avons appris à croire que cette vertu de la parenté a des racines solides dans la pensée et le cœur de la nation russe et cette *foi* est notre second présent. Notre troisième, c'est l'*espérance*. C'est ici, dans cette vieille et glorieuse Moscou, que s'est éveillée en nous l'espérance d'un meilleur avenir dans un accord fraternel avec la puissante Russie qui nous reçoit aujourd'hui ». De retour dans son pays, l'orateur dut expier ces paroles.

Les hôtes visitèrent naturellement l'Exposition anthropologique qui était le but officiel de leur lointaine excursion. L'objet de cette excursion n'était pas un Congrès politique comme celui de Prague, mais un échange de vues et d'idées.

Parmi les discours échangés, je note celui du Dr Sokolov, président de la Société des médecins russes.

« Notre Société, disait-il, a rendu de grands services, particulièrement dans le domaine de la pharmacie. Naguère, cette profession était presque entièrement aux mains des Allemands qui s'enrichissaient d'une façon inouïe. Par exemple, il vendaient deux roubles telle substance que la pharmacie, fondée par notre Société, vend deux kopeks et pourtant avec bénéfice[1]. »

Palacky prit la parole pour rappeler les épreuves que la science slave avait eu à supporter chez les Tchèques, notamment dans la personne de Schafarik.

1. Le kopek est au rouble ce que le centime est au franc. Notons que récemment encore notre pharmacopée était submergée par la drogue allemande.

Au dîner offert par l'Université, le recteur Barchev rappela que la politique actuelle de l'Europe était la politique des nationalités :

« La cause de nos misères antérieures doit, disait-il, être cherchée dans la diversité du monde slave. Ces misères cesseront quand les Slaves seront unis, quand les droits de la nation slave seront reconnus, comme le sont ceux des nations italienne et allemande. »

Pour atteindre ce but, Rieger proposa l'organisation de congrès slaves où se réuniraient périodiquement les naturalistes, les historiens, les artistes et les économistes. Je ne sache pas que cette idée ait été définitivement réalisée. Il y a eu quelques timides essais — notamment celui de Kiev, dont je parlerai tout à l'heure — mais on n'a pas abouti à une organisation définitive.

Le 2 juin, un banquet de cinq cents couverts était offert dans le parc des Fauconniers (Sokolniki), aux quatre-vingt-deux hôtes slaves présents à Moscou.

Au centre de la salle, entre les deux tables principales, était dressé l'étendard des apôtres slaves, des saints Cyrille et Méthode qui ont été naguère les apôtres de la Grande-Moravie et qui symbolisent, ou plutôt qui devraient symboliser l'unité religieuse et morale des Slaves catholiques et orthodoxes par lesquels ils sont également vénérés. C'est sous cet étendard symbolique que les toasts furent prononcés.

Après les toasts officiels en l'honneur de l'Empereur et de l'Impératrice, ce fut l'historien Pogodine qui prit la parole :

« Je souhaite, dit-il, en résumé, que tous les Slaves, sans exception, à quelque Etat qu'ils appartiennent, jouissent des droits des citoyens du dix-neuvième siècle, que nul d'entre eux ne soit soumis à l'oppression antérieure. Je souhaite le même bonheur au Tchèque et au Serbe, au Croate et au Dalmate, au Russe de Galicie et au Lusacien, au Slovaque et au Polonais. Je viens de prononcer le nom des Polonais. Mais où sont-ils ? Je ne les vois point dans notre réunion. Ils se tiennent au loin, l'œil courroucé, et ne prennent point part à notre œuvre commune. Nous regrettons ce séparatisme dans l'œuvre slave, nous pleurons sur lui... Mais nous espérons que le temps viendra où les Polonais rendront justice à notre bon et noble souverain et rentreront dans le sein de la Slavie.

« Nous souhaitons que notre Congrès soit le commencement de relations constantes dans l'intérêt de la science, de l'industrie, du commerce, de la colonisation et que tous les Slaves, en vue d'un but commun, adoptent une langue commune. »

Pogodine, il faut bien le reconnaître, avait absolument manqué de tact. Il y a, dit le cardinal de Retz, des choses « qui ne s'entendent jamais si bien que dans le silence ». Il eût beaucoup mieux fait de garder le silence sur l'absence des Polonais.

Rieger estima que le moment était venu de tenir la promesse qu'il avait faite naguère durant son séjour à Paris, à Zamojski et à Czartoryski. Il prit en main l'étendard de Cyrille et Méthode et, après quelques formules de politesse préliminaires, il continua ainsi :

« Mon ami Pogodine a prononcé une belle parole en souhaitant le bonheur et la félicité des Russes et des Polonais. Moi aussi, je constate avec tristesse que dans cette réunion fraternelle de tous les Slaves, seuls les Polonais sont restés en dehors ; mais j'estime que ce procédé, qui vous étonne, n'est pas tout à fait sans raison.

« Lors de la dernière guerre — une guerre hélas ! fratricide — l'un des vôtres en appela à l'opinion impartiale des Tchèques ; car à ce moment-là toute l'Europe était contre la Russie.

« Messieurs, mon paternel ami M. Palacky[1] et moi, à l'époque où toutes les nations de l'Occident se déclaraient contre les Russes et manifestaient leurs sympathies aux insurgés, nous avons hardiment déclaré que nous regardions l'attitude des Polonais comme un malheur et que nous considérions les écrits qu'ils publiaient contre vous comme un grand tort fait à un peuple *frère*.

« En notre qualité de frères des Polonais et des Russes nous nous sommes tenus à l'écart et nous avons voulu porter un jugement équitable sur les uns et les autres. Nous savions par l'histoire que la noblesse et le gouvernement polonais ont fait grand tort au peuple russe en lui enlevant l'élément petit-russe, quand ils ont usé vis-à-vis de lui de procédés peu nobles, comme la prétendue union[2]. Nous avons considéré ces procédés comme

1. Rieger était le gendre de Palacky.

2. On sait que pour assimiler les Russes de Lithuanie et de l'Ukraine les Polonais leur ont imposé l'union avec l'Eglise romaine, union à laquelle un grand nombre d'entre eux ont d'ailleurs refusé de s'associer.

des torts et nous avons reconnu que vous aviez raison de réannexer des pays qui vous avaient été enlevés par la violence.

« Nous avons déclaré que le groupe petit-russe a le droit de se réclamer de vous, attendu qu'au jugement de la science vous ne faites qu'une seule et même nation[1].

« Mais nous ne pouvons dissimuler que les Polonais, groupe des Slaves occidentaux, diffèrent des Russes par la langue et par l'histoire, et les paroles de mon estimable ami, le professeur Pogodine, me garantissent que tous les Russes éclairés et justes reconnaissent aussi le droit des Polonais. Je vois dans cet accord l'assurance d'un meilleur avenir pour les Slaves. Car l'amour mutuel des Slaves, la fraternité panslave ne serait point une vérité, mais une vaine parole, si l'égoïsme d'un groupe prétendait l'élever au-dessus des autres, l'autoriser à engloutir les autres groupes.

« Le véritable amour fraternel, le véritable et noble panslavisme n'est possible que si chaque Slave considère les autres Slaves comme ses égaux.

« Lorsque s'est produite l'insurrection polonaise, nous avons reconnu qu'elle faisait beaucoup de tort aux Russes dans le monde entier. Maintenant je dis qu'elle a été un malheur pour tout le monde slave.

« Instruisons-nous par l'histoire de notre race. Les anciens Slaves de l'Elbe qui occupaient naguère

1. Consulter sur cette question Niederlé, *la Race slave* (édition française, pp. 49 et suiv.)

la moitié de la Germanie actuelle, étaient divisés entre eux et se faisaient la guerre. Dans ces guerres les Allemands venaient à leur aide contre des frères slaves, et c'est ainsi que, se démolissant les uns les autres, tous sont tombés en servage ou ont péri.

« Messieurs, qui peut nous garantir que cette catastrophe ne se répétera pas, si nous ne nous laissons pas instruire par les leçons du passé et par l'amour fraternel?

« Si la lutte entre les Russes et les Polonais continue, si dans cette lutte il s'agit de l'existence nationale, qui nous garantit que les Polonais n'appelleront point à leurs secours contre les Russes les Allemands arrivés à l'unité et à l'état de grande puissance militaire? Et moi je prévois avec douleur que dans une telle lutte un grand peuple slave périra encore de façon ou de l'autre. Et que deviendra alors notre Slavie et le rôle que doit remplir la civilisation européenne un peuple si considérable qui occupe la moitié de l'Europe?

« Avec l'aide de Dieu, cette catastrophe ne se produira pas et j'espère bien que l'histoire sera une leçon pour nous, et que, pénétrés du sentiment de la solidarité et de l'amour fraternel, nous reconnaîtrons que nous devons suivre une autre voie que celle des infortunés Slaves disparus.

« ... Si parfois la guerre éclate entre des frères, si l'un des deux a fait du tort à l'autre et si l'un des deux frères remporte la victoire, qu'arrive-t-il? La rancune, la haine, doivent-elles subsister éternellement? Je pense qu'il arrive un moment où

l'amour fraternel doit triompher, où le vainqueur magnanime doit dire à l'autre : « Tu vois, je t'ai écrasé; tu es en mon pouvoir et je puis faire de toi ce que je veux; mais je suis juste, je veux me conduire avec toi comme un frère, te donner ce qui te revient et t'aider à exister. »

Rieger sentait qu'il s'aventurait sur le terrain des considérations politiques, sur un terrain particulièrement glissant et dangereux; il s'excusait et déclarait en appeler au cœur généreux de l'Empereur.

« Je ne veux pas, ajoutait-il, que les Russes cèdent un pouce du terrain auquel les attachent l'honneur et le droit de leur nation; mais quand les Polonais reconnaîtront loyalement les droits de votre nationalité, et notamment du groupe petit-russe, je pense que vous, qui êtes les victorieux et les plus puissants, vous tiendrez à montrer que vous ne voulez pas les dénationaliser, que vous tiendrez à leur manifester un amour fraternel.

« Je sais, Messieurs, que ce que je vous ai dit ne paraîtra ni juste ni agréable à beaucoup d'entre vous; mais Dieu m'est témoin que je n'ai parlé que par amour pour vous, d'un cœur entièrement dévoué à tous les Slaves et je vous prie d'y bien réfléchir à tête reposée. Dieu veuille que mes propos soient tombés sur un bon terrain.

« Je le répète, je ne veux faire aucun tort au droit de la nation russe, mais, si ce droit est reconnu loyalement par les Polonais, j'espère que les Russes en leur qualité de bons Slaves, de fidèles disciples des grands apôtres slaves, Cyrille et

Méthode, prononceront les premiers ce beau mot de la charité chrétienne : réconciliation. »

Le témoin oculaire tchèque auquel j'emprunte les éléments de mon récit ne dissimule pas qu'un grand nombre de Russes furent désagréablement surpris par ce qu'ils avaient compris ou ce qu'on leur avait expliqué de ces paroles prononcées en langue tchèque — ce qui atténuait singulièrement les effets — et qu'ils donnèrent des signes de mécontentement.

Évidemment il avait fallu beaucoup de courage à l'orateur pour risquer une démarche aussi audacieuse, aussi témérairement prématurée.

Lorsque le texte de son discours me parvint à Paris dans les premiers jours de juin 1867 je m'empressai de le communiquer à mon voisin, le vieux général André Zamojski, chez lequel je m'étais peu de temps auparavant, rencontré avec mes amis de Prague. Le général était au lit, souffrant d'un terrible accès de goutte : il ne lisait pas le tchèque et je lui traduisis le texte du discours aussi littéralement que possible. Le malade écoutait avec la plus grande attention et, quand j'eus terminé ma lecture :

« Évidemment, me dit-il, je ne puis m'associer à toutes les paroles de M. Rieger, mais nous ne pouvons que lui être reconnaissants de ce qu'il a tenté de faire pour nous. »

Je reviendrai tout à l'heure sur les suites de cet épisode.

Les membres du Congrès se séparèrent avec des illusions dont bien peu devaient se réaliser.

L'auteur de la brochure tchèque, à laquelle j'ai fait tant d'emprunts, au lendemain du retour dans sa patrie résumait ainsi ses conclusions :

Le Congrès slave de Moscou ne nous a pas seule-appris la puissance de l'élément slave, mais la force de l'idée slave. L'idée de la solidarité qui jusqu'alors n'avait été cultivée qu'en théorie a pour la première fois sur le sol russe acquis une base réelle, un terrain solide. Sans toucher à la situation politique et aux devoirs des groupes isolés, cette solidarité peut être pratiquée chez tous les groupes slaves par les procédés qui ont été indiqués à Moscou.

On a décidé ce qui suit :

1° Au moins tous les deux ans un congrès panslave aura lieu dans une ville indiquée d'avance.

2° Dans ces congrès on discutera librement les diverses questions qui se rattachent à la solidarité (mutualité) littéraire, scientifique, artistique, et d'une façon générale à la solidarité morale et à l'union des Slaves.

3° Ces questions et les projets qui s'y rattachent pourront être préparés dans des congrès locaux, scientifiques, littéraires et artistiques.

4° Ces congrès se réuniront du 1er août au 1er octobre.

5° Une société d'édition sera fondée pour entretenir la solidarité intellectuelle des peuples slaves.

6° Un comité permanent sera institué à Moscou pour établir l'union des Slaves.

On a, continue l'auteur de la brochure tchèque, reconnu le besoin de rapprocher le plus possible

les diverses nations slaves. Il paraît désirable d'établir une terminologie scientifique unique pour toutes les langues. On a d'autre part exprimé le désir de voir une langue slave vivante devenir la langue littéraire commune de tous les Slaves. Cette langue paraît devoir être le russe. Mais l'admettre comme langue littéraire à la place du tchèque ce serait commettre un suicide intellectuel et priver la nation de tout aliment spirituel, juste au moment où elle en a le plus besoin.

Avant tout, concluait la brochure tchèque, le monde slave de l'Occident doit se dérober au joug de la culture allemande qui ne lui fournit pas des aliments propres à développer son organisme. Soyons moins allemands, cultivons moins la langue et la littérature allemandes pour nous livrer avec plus d'ardeur aux langues et aux littératures slaves.

Cultivons avant tout la solidarité slave. Le lien intime qui dès maintenant réunit la grande famille slave ne peut pas être sans influence sur ses destinées politiques. La grande misère des peuples slaves, ç'a été leur isolement.

Ces dernières phrases résument l'idée fondamentale du panslavisme et c'est pourquoi le panslavisme n'a cessé d'être dénoncé, attaqué, flétri par tous ceux qui avaient intérêt à exploiter les peuples slaves, notamment les Allemands, les Magyars, les Turcs, les Hellènes.

D'ailleurs les six résolutions que j'ai exposées plus haut sont restées lettre morte. Je ne connais que deux circonstances où elles aient obtenu un semblant de réalisation.

On sait qu'entre toutes les grandes Académies des deux mondes il existe une Association internationale qui a déjà produit d'heureux résultats, mais qui se trouvera évidemment dans des conditions difficiles au lendemain de la paix. Il sera bien difficile aux délégués de Paris, Londres, Pétrograd et Rome de se réunir désormais à Berlin. Il existe actuellement six académies slaves, celles de Pétrograd, Cracovie, Prague, Agram, Belgrade et Sofia auxquelles il faut ajouter la Société royale des sciences de Prague, la plus ancienne des Sociétés savantes dans le monde slave. Il y a quelques années elles se sont entendues entre elles, sauf, je crois l'Académie polonaise de Cracovie, qui fait bande à part, pour l'entreprise et la publication d'œuvres poursuivies en commun. C'est là un excellent type de panslavisme scientifique. D'autre part et dans un ordre d'idées tout différent, il existe dans les différents pays slaves un certain nombre de sociétés de gymnastique, appelés Sokols (les faucons). Ces sociétés, dans les pays tchèques avaient, avec l'agrément des autorités autrichiennes, constitué une fédération qui en 1912 convoqua toutes les sociétés sœurs des pays slaves à un grand concours de gymnastique qui eut lieu à Prague au mois de juin. J'assistais en compagnie d'un certain nombre de délégations françaises, à cette solennité. Tous les pays slaves envoyèrent des délégués, sauf la Pologne qui ne voulait pas que ses gymnastes pussent se rencontrer, même dans le stade, avec ceux de la Russie. Les fêtes de Prague purent néanmoins être consi-

dérées comme des fêtes *panslavistes*. Aujourd'hui elles ne seraient plus possibles. Depuis le début de la guerre la fédération des Sokols tchèques a été dissoute.

Il s'agit avant tout pour le gouvernement autrichien de faire plaisir à l'Allemagne et de livrer la nation tchèque en proie aux appétits farouches du teutonisme. Les Sokols slaves doivent céder la place aux *Turnvereine* allemands.

L'expédition des Slaves à Moscou provoqua naturellement une certaine émotion en Europe. On y vit — non sans raison — une manifestation panslaviste et le panslavisme était alors très mal coté en Allemagne et, par suite, naturellement en France et en Angleterre. Même en Bohême il y eut des mécontents. A leur tête était le poète et pamphlétaire Joseph Fricz qui avait vécu à Paris, qui était inféodé à l'émigration polonaise et qui depuis Sadowa avait transporté son séjour à Berlin où il publiait une *Correspondance Tchèque*. Il fit paraître à Prague une brochure en langue tchèque où il prenait violemment à partie les voyageurs de Moscou et leur faisait la leçon. Cette brochure, en dehors du public tchèque auquel elle était destinée, ne fit pas grand bruit. Ce qui en fit beaucoup plus ce fut un article de Julian Klaczko dans le numéro du 1er septembre 1867 de la *Revue des Deux Mondes*.

C'était un curieux personnage que Julian Klaczko. C'était d'origine un juif lithuanien ; dans mon récent voyage à Wilna, j'ai retrouvé, dans le quar-

tier israélite, nombre de ses homonymes, peut-être de ses parents, tous plus russes les uns que les autres et qui écrivaient leurs noms avec l'orthographe russe :

KLIATCHKO

Il avait débuté par un volume en hébreu : *Podajun Visla, sylloge hebræoram carminum atque narrationum* (Leipzig, 1843) et par une brochure allemande qui avait fait quelque bruit : *Die deutsche Hegemonen. Offenes sendschreiben an G.- Gervinus* (Berlin, 1849). Puis il était venu s'établir à Paris, s'était converti au catholicisme, était devenu d'un nationalisme polonais intransigeant, et, comme les Polonais étaient très bien vus sous le règne de Napoléon III, il avait bénéficié de leur popularité ; il avait été nommé bibliothécaire du Corps législatif, tandis que son compatriote, Charles-Edmond Chojecki, connu dans notre monde littéraire sous le nom de Charles-Edmond, remplissait les mêmes fonctions, au Sénat. Il écrivait dans la *Revue des Deux-Mondes* où il a donné de rares essais sur les choses polonaises ; son esprit cosmopolite se plaisait surtout aux études de philosophie politique ; ses convictions catholiques, très ardentes, l'inclinaient vers l'Autriche et le rendaient essentiellement hostile à la Prusse luthérienne et à la Russie orthodoxe. On sait qu'au temps de M. de Beust, il a fini par passer au service du gouvernement autrichien. On comprend que dans ces conditions-là il dut être peu tendre pour le panslavisme.

Ce fut lui qui se chargea d'exprimer dans la

Revue des Deux-Mondes (n° du 1er septembre 1867), les rancunes de l'hôtel Lambert contre les membres de l'expédition moscovite. Il le fit dans un article intitulé : *Le Congrès slave de Moscou et la propagande panslaviste.* Le vieux Buloz n'était pas en état de comprendre qu'un Polonais catholique ne pouvait être assez désintéressé pour renseigner exactement le public français sur le caractère véritable des relations des Slaves, d'un côté, avec leurs oppresseurs ou leurs exploiteurs, de l'autre, avec leurs congénères de Pétersbourg et de Moscou. D'autre part, Buloz, imbu de préjugés antirusses — qui subsistèrent longtemps encore après la guerre de 1870 — ne voyait pas le danger qui nous menaçait du côté de Berlin et ne soupçonnait pas l'appui qu'aurait pu nous apporter contre le pangermanisme, l'organisation fédérative du monde slave, autrement dit le panslavisme. Il n'y a point d'autre mot pour désigner cette union que nous devons désirer et dont le nom seul terrorise l'Allemagne.

Au moment où l'article parut, au début de septembre 1867, je voyageais chez les Slaves méridionaux. J'avais rencontré à Zagreb (Agram) et à Belgrade, des patriotes qui revenaient de Moscou et qui m'avaient fait comprendre leur point de vue. Au retour de mon voyage, j'ai essayé de l'expliquer à mes compatriotes.

Les Croates, disais-je en résumé, cherchent et trouvent des sympathies chez les Slaves d'Autriche ; ils ne croient même pas devoir refuser celles que leur offre en Russie le parti dit slavophile. Le slavisme est une conséquence naturelle de la situa-

dans l'Empire d'Autriche et l'Empire ottoman. Opprimés par les minorités allemande, magyare, italienne, ou turque, il n'est pas étonnant qu'ils cherchent, dans une action commune, le salut de leur existence et retournent à leur profit l'exergue de la monarchie autrichienne : *Viribus unitis*... La formation d'une grande Allemagne qui ne dissimule pas son ambition et réclame la Moldau et le Danube, comme fleuves germaniques, donne aux Slaves des craintes légitimes[1] pour l'avenir. D'autre part, le rôle protecteur que la Russie a pris en faveur des chrétiens d'Orient leur inspire une confiance que l'on aurait tort de blâmer avant de s'en être rendu compte. Ils ne veulent pas de la Russie comme dominatrice, mais ils ne croient pas devoir la rejeter comme alliée, si jamais son alliance leur devenait nécessaire. D'autre part, tout en plaignant les Polonais, les Slaves méridionaux déclaraient n'avoir point de raison spéciale de s'intéresser à eux. Les Polonais, après avoir échoué dans leur tentative contre les Russes, sont allés se mettre au service de la Porte. Contre qui ? Contre les Russes ? Non pas ; mais contre les Serbes, contre les Bulgares, c'est-à-dire contre des frères slaves, contre des peuples qui, comme la Pologne, réclament la vie et l'indépendance.

On s'était imaginé chez nous que l'Exposition ethnographique de Moscou avait été imp

1. Ceci était écrit dans la *Revue Moderne*, e
Réimprimé dans *le Monde slave* (2e édition,
Voir l'essai intitulé *Agram et les Croates*.

au lendemain de Sadova, dans le but d'attirer à la Russie tous les Slaves et d'affaiblir encore l'Autriche, si profondément ébranlée. Sadowa est du mois de juillet 1866. Or, le projet d'Exposition avait été émis, dès 1864, par la Société des Sciences naturelles de Moscou. Les circonstances qui s'étaient produites en Autriche avaient naturellement pu exercer quelque influence sur la décision d'inviter les Slaves.

Somme toute, les manifestations des Slaves autrichiens n'avaient rien de plus grave ou de plus dangereux que les manifestations pangermanistes des Allemands de Vienne ou de Gratz. Ils affirmaient, en toute occasion, la solidarité des intérêts allemands. Ils se livraient à toute espèce de démonstrations prussophiles, sans qu'on eût jamais songé à les poursuivre en Autriche et sans qu'on eût chez nous l'idée de s'en indigner. Il n'en allait pas de même pour les Slaves dans la bienheureuse Autriche et surtout dans la Hongrie :

Extra Hungariam non est vita,
Aut si est, non est ita,

Deux avocats d'Agram, MM. Subotic et Polit Desansic (Desansitch), tous deux écrivains et publicistes distingués, étaient privés de leur charge à leur retour et il y eut d'autres exécutions.

L'article de Klaczko, dont je parlais tout à l'heure, n'était pas seulement un pamphlet contre la Russie — pamphlet très excusable sous la plume d'un Polonais — c'était aussi un réquisitoire venimeux et maladroit contre tous les Slaves suspects de

teur oubliait que la politique ne peut pas uniquement se régler sur les intérêts d'un peuple malheureux, et que ses compatriotes, si bons chrétiens qu'ils fussent, n'avaient point dédaigné de s'allier aux Turcs, aux Magyars, même aux Autrichiens contre les Slaves.

Quand l'article parut, l'indignation fut profonde dans tous les pays slaves. J'étais à Diakovo, chez Mgr Strossmayer, le grand évêque, quand le numéro de la *Revue*, à laquelle il était abonné, lui arriva. Un matin, je le vis entrer dans ma chambre, les larmes aux yeux, tout ému :

— Tenez, mon ami, voilà ce que les Polonais écrivent de nous !

L'évêque était un grand catholique, mais il était aussi un grand Slave. Il rêvait l'unité slave sous la forme de l'union des schismatiques à l'Eglise romaine. Il s'était trouvé à Paris, en même temps que Rieger et Palacky. Ils lui avaient expliqué les raisons de leur pèlerinage à Moscou, et il ne les en avait pas dissuadés. Lorsque, au cours de l'année 1889, la Russie célébra le millénaire de sa conversion au christianisme, il envoya, au métropolitain de Kiev, un télégramme de sympathie chrétienne et de félicitations. Magyars et Allemands furent également indignés, et l'empere
François-Joseph, roi apostolique (vous douti
vous qu'il fût si apostolique ?) écrivit à l'év
une lettre de blâme où il l'accusait de t
intérêts de l'Eglise et la patrie. « D
mêle-t-il ? disait l'évêque à un de ses am

qu'au point de vue confessionnel, c'est moi qui suis son supérieur. »

On a publié récemment dans *Le Correspondant* (n° du 25 août 1916), une lettre de lui à la princesse Lise Troubetskoï qui était, comme on sait, fort liée avec M. Thiers et qui passait pour être son Egérie. Dans cette lettre, l'évêque recommande chaleureusement l'alliance de la France et de la Russie. Je crois devoir la reproduire ici :

« ... Je vous prie, Princesse, de vouloir lui [à M. Thiers] témoigner de ma part toute mon admiration et les vœux les plus sincères de mon cœur pour qu'il réussisse dans l'entreprise de l'organisation de sa chère France. L'entreprise non seulement est française, mais certainement européenne, parce que, sans la France réorganisée et régénérée, il n'y aura jamais en Europe ni paix solide, ni liberté, ni indépendance, ni progrès quelconque. Je partage entièrement sa conviction que cette réorganisation, dans les circonstances actuelles, n'est possible que sous la forme républicaine, à la condition que la République devienne la tutrice féconde de tous les intérêts conservateurs et qu'elle donne à la nation sa part légitime dans les affaires du pays, mais qu'elle donne aussi à l'autorité publique assez de force et d'énergie pour pouvoir, en effet, vaquer à sa haute et, dans les circonstances actuelles, vraiment divine vocation. Je vous prie d'être convaincue que j'aime intimement et avec une conviction bien arrêtée la France; mais tout ce que je pourrais dire à cet égard à l'homme éminent et vraiment exceptionnel qui est

France, il faut, selon mon faible jugement, avant tout tâcher de se mettre à la tête de la race latine. L'agglomération teutonique effectuée par les moyens immoraux et violents nous impose la nécessité absolue de nous unir le plus tôt possible, sous peine d'être écrasés par le lourd poids de l'Allemagne militaire. Il faut avant tout que la France gagne par tous les moyens possibles l'Italie, ou plutôt qu'elle la détache de l'Allemagne qui peut devenir fatale pour nous tous, mais spécialement pour la race latine.

. . . .

« Il faut que la France fasse une alliance étroite, intime, durable, presque, dirai-je, perpétuelle *avec la Russie*. Il existe, selon moi, depuis bien longtemps, une sourde conspiration en Europe contre la Russie, contre sa politique européenne spécialement. Pour égarer le monde, on a suscité en Europe une grande peur vis-à-vis de la Russie, qui inclut le but pervers de la chasser de l'Europe avec les forces combinées de l'Europe. La France, malheureusement, se fit plusieurs fois dupe de cette tendance abominable, à son grand détriment et désavantage. Les deux Napoléons ont bien illustré cette assertion. Si l'Allemagne qui veut étouffer toute la vie propre des nations européennes, si l'Angleterre qui veut sauvegarder ses intérêts tiques, si la Turquie qui veut continuer bourreau des Grecs et des Slaves dans les les plus belles de l'Europe ont des raisons

dans cette conspiration, la France n'en a jamais eu aucune. Les intérêts de la France et de la Russie coïncident toujours et partout. Les événements nouveaux ont encore plus démontré la nécessité absolue d'une alliance entre la Russie et la France. Ce que vous m'avez dit, Princesse, du prince Gortschakoff me console beaucoup. Saluez-le révérencieusement de ma part. Qu'il prenne garde vis-à-vis de l'Allemagne, qu'il ne se laisse pas tromper par les paroles et par les apparences amicales de M. de Bismarck. Il est évident, selon moi, comme le jour, que l'Allemagne moderne tend avec son bras gauche vers la Baltique, avec sa main droite vers l'Adriatique et avec toute son âme et corps vers la mer Noire. Partout elle trouve des éléments slaves opposés à ses tendances et à ses convoitises. Nulle puissance au monde ne peut empêcher un grand conflit tôt ou tard entre l'élément teutonique et l'élément slave.

« Cette chose gît dans l'essence même des positions mutuelles et s'accomplira un jour avec la fatalité des tempêtes dans l'atmosphère. L'héritière naturelle et je dirai presque forcée de la position européenne contre la Russie est l'Allemagne. C'est pourquoi elle tient l'Autriche dans l'état présent de sa désorganisation et de sa faiblesse. L'Autriche faible et désorganisée est l'instrument aveugle de son ambition et la proie tout à fait prête de sa convoitise. Il est donc d'une évidence extrême que la France doit chercher désormais l'amitié de la Russie et que la Russie doit aider la France, par tous les moyens, à se relever et à regagner, le plus

tôt possible, sa politique européenne. Nous autres, Slaves de l'ouest ou du midi, dans l'état actuel de notre dégradation, nous comptons pour rien ; mais à l'heure donnée, nous signifierons aussi quelque chose dans la table de la liberté et de la civilisation européenne. C'est pourquoi je vous recommande, Princesse, ces pauvres Slaves, je les recommande à vous et par vous à la France et, spécialement à la Russie. Nous sommes certainement un bon élément pour garder, affermir et étendre la puissance européenne de la Russie. »

Palacky, de son côté, écrivit à Saint-René Taillandier une lettre justificative, dont j'ai gardé copie, mais que je ne me crois pas le droit de publier tant que sa correspondance intégrale n'aura pas été éditée à Prague. Il avait naguère écrit à un ami de France :

« L'Autriche dans laquelle je voyais, il n'y a pas longtemps encore, le salut de ma nationalité, est maintenant, comme grande puissance, absolument perdue. Chez l'empereur François-Joseph la répugnance, ou plutôt la haine contre tout ce qui est Slave, est telle, qu'il aime mieux périr que d'être juste pour la majorité de ses peuples. Il croit peut-être pouvoir réussir par la force dans la voie nouvelle où il s'est engagé. Ce n'est pas la première de ses illusions. Tout ce qui est slave, en Autriche, est persécuté avec une passion toujours croissante et on s'applique à étouffer, dans les populations jusqu'aux dernières étincelles de l'ancienne s[illegible]pathie. »

En 1872, dans un morceau que l'on pe[illegible]

dérer comme son testament politique, il s'exprimait ainsi à propos du fameux voyage de Moscou : « Je ne regrette point, je bénis plutôt le moment où je me suis décidé à visiter la Russie. Les voyages en France, en Allemagne, en Angleterre, en Amérique, sont recommandés, comme le meilleur complément de l'éducation ; je ne vois pas en quoi un voyage en Russie peut être un mal et un péché. Mon excursion en Russie m'a permis de corriger plus d'une erreur, d'étudier plus à fond les questions si diverses qui se rattachent à notre existence nationale. Là, comme ailleurs, je n'ai cessé de défendre mon programme politique qui se résume en un mot : L'Autriche fédérative.

« Nos ennemis nous ont prêté je ne sais quel plan et quelles idées de conspiration. Je ne m'en étonne pas ; ils nous jugent d'après leur propre conscience...

« Les Allemands se moquaient naguère des Français qui, dans leurs salons, posaient cette question : Un Allemand peut-il avoir de l'esprit ? Mais eux-mêmes ne jugent pas plus sérieusement les Slaves et surtout les Russes. A la seule pensée de ces voisins, leur cerveau s'échauffe, et dans la conscience de leur supériorité, ils se félicitent, comme le Pharisien de l'Evangile, de n'être pas semblables à ces barbares. En réalité, ils n'en savent pas plus sur le compte des Russes, que les Français n'en savent sur le compte des Allemands. »

Du reste, tout en se réjouissant des sympathies qu'il avait trouvées chez la nation russe, Palacky avouait (il y a de cela près d'un demi-siècle),

qu'elle avait encore beaucoup à faire pour se pénétrer de cet esprit slave, qui doit être avant tout un esprit de justice et de fraternité. Il désirait que des relations morales, plus intimes, s'établissent entre ses compatriotes et les Moscovites ; mais il n'entendait nullement laisser absorber la nation tchèque dans la vie intellectuelle ou politique de la Russie. Il protestait hautement contre les théories de ces rêveurs qui prétendaient imposer le russe comme langue littéraire et l'orthodoxie comme religion à tous les peuples slaves ; il entendait maintenir, avant tout, la langue et la littérature de ses ancêtres :

« Si nous devons cesser d'être Tchèques, il importe peu, disait-il, que nous devenions des Allemands, des Welches, des Magyars ou des Russes. »

C'est, avant tout, dans l'Autriche, qu'il cherchait un abri pour sa nationalité. Toutefois, au cas où l'Autriche finirait par s'écrouler, et où l'Allemagne en réclamerait les provinces slaves, il espérait bien que la Russie prendrait l'intérêt de la Bohême contre la Germanie et ne laisserait pas distraire, au profit de la Prusse, un seul mètre carré du royaume.

Naguère, au moment où il écrivait sa lettre au Parlement de Francfort (voy. p. 160), il croyait encore à la sagesse et à la justice des Allemands.

« Comment, s'écrie-t-il, pouvais-je prévoir que les Allemands parleraient de liberté et de constitution et qu'ils proclameraient la domination d'un peuple sur un autre, qu'ils exalteraient les droi des individus et qu'ils fouleraient aux pieds c des nations ?... Je n'ai point à m'étendre ici

événements qui m'ont depuis longtemps douloureusement arraché à mon erreur. Je ne puis plus croire, aujourd'hui même, à l'existence de l'Autriche; sans doute, elle est désirable et même possible; mais la domination de deux peuples dans un Etat aussi complexe est une absurdité ». Et Palacky prédisait, non seulement la ruine de l'Autriche, mais l'avilissement même de la nation magyare, dont pas un débris ne restera, disait-il, pour fêter le deuxième millénaire du royaume d'Arpad.

Quant à la nation tchèque, il lui appliquait une formule qu'il s'agit aujourd'hui de réaliser :

« Nous avons été avant l'Autriche. Nous serons encore après elle. »

La réunion de Moscou n'avait pas été un Congrès proprement dit, comme l'avait été celle de Prague, une vingtaine d'années auparavant. Elle avait été une simple réunion de patriotes et de savants qui avaient trouvé une occasion d'échanger leurs idées. Tous les assistants avaient pu constater qu'un nuage avait plané sur l'assemblée, que les meilleures volontés s'étaient heurtées à une pierre d'achoppement : la question polonaise.

Ce malaise, j'ai eu l'occasion de le constater quelques années plus tard dans une réunion scientifique à laquelle j'assistais dans la ville de Kiev.

C'était un Congrès d'archéologie slave, organisé, en 1874, dans cette ville, par la Société archéologique de Moscou, sous les auspices d'un spécialiste éminent, le comte Serge Ouvarov. Jusque-là, les Congrès archéologiques avaient été purement russes.

Le caractère particulier de la ville de Kiev la qualifiait particulièrement pour être le siège d'une réunion internationale. Kiev est l'ancienne capitale du monde russe et la capitale internationale qu'ont rêvée certains panslavistes. Elle est le foyer primitif de la religion et de l'histoire russes. Elle est le rendez-vous naturel des Grands-Russes et des Petits-Russes, au milieu desquels elle est située ; elle a naguère appartenu, pendant quelque temps, aux Polonais et est la résidence d'une colonie polonaise assez considérable. En raison de toutes ces circonstances, les Slaves, étrangers à l'Empire russe, avaient été invités, et on leur avait fait savoir que les communications pourraient être faites dans tous les idiomes slaves.

Peu de Slaves répondirent à l'appel de la Société russe. Les Polonais de Galicie ne considéraient pas comme étant encore arrivée cette période d'apaisement où les ressentiments politiques peuvent s'effacer devant l'intérêt supérieur de la science. Les Polonais de Posnanie qui, eux, sentent peser sur leurs épaules tout le poids du joug allemand et chez lesquels l'esprit de critique scientifique est peut-être plus développé qu'en Galicie, firent un meilleur accueil à la démarche russe. Malgré une certaine opposition, la Société des Amis des Sciences de Poznan (Posen), décida d'envoyer un de ses membres, M. Dzialowski, aujourd'hui mort depuis longtemps.

La Galicie envoya deux Petits-Russes : l'un, était un publiciste, M. Plostchanski ; si mes souvenirs sont exacts, il appartenait au parti qui rêvait l'assi-

mililation, pure et simple, de la Petite-Russie à la Russie proprement dite; l'autre était un érudit, M. Kaluzniacki, qui était alors professeur à Lwow (Lemberg), qui est devenu depuis professeur à Czernowitz. Il apportait pour l'Exposition — annexe du Congrès — une intéressante collection de manuscrits slavons. D'autre part, deux popes du clergé petit-russe, de Bukovine, étaient venus à Kiev et avaient apporté de curieux ornements d'église.

La Bohême, dont on aurait pu attendre beaucoup mieux, mais dont les savants ne sont pas très riches, n'avait envoyé que deux représentants, appelés tous deux Kolar, un nom prédestiné! L'un, Joseph, était lecteur de langues slaves, à l'Université de Prague; l'autre, Martin Kolar, était professeur au gymnase de Tabor, la ville qui rappelle le souvenir des guerres hussites. C'étaient tous deux des hommes distingués, mais dont aucun ne représentait une étoile de première grandeur.

En revanche, la Pologne russe était représentée par deux savants de premier ordre, MM. Mierzwinski et Pawinski, tous deux professeurs à l'Université de Varsovie.

La Moravie avait envoyé son historien, je ne dirai pas national, mais plutôt officiel, l'abbé Beda Dudik (1815-1890), l'auteur d'une grande histoire de Moravie, écrite en allemand, qui fait pendant à celle de Palacky, mais qui est rédigée dans un tout autre esprit. Les mauvaises têtes prétendaient que l'abbé avait été, en réalité, chargé de surveiller le Congrès pour le compte du gouvernement autrichien. Il était accompagné d'un archéologue

morave, M. Wankel, auteur d'importantes découvertes préhistoriques.

La Croatie était représentée par un de ses savants les plus éminents, le professeur Jagic, alors attaché à l'Université d'Odessa, actuellement professeur honoraire à celle de Vienne.

La Serbie, par M. Stoïan Novakovitch, polygraphe et homme politique des plus actifs (1842-1914), que nous avons eu naguère à Paris, comme ministre de son gouvernement, et qui a été correspondant de notre Académie des sciences morales et politiques.

Comme on le voit, sur les 206 membres du Congrès, les personnages étrangers à la Russie ne constituaient qu'une infime minorité, une dizaine tout au plus. Je n'ai point à insister ici sur le côté technique du Congrès. Je ne mentionnerai que deux incidents qui ont un rapport immédiat avec l'objet de ce volume.

J'ai dit que la Société des Sciences de Poznan avait délégué M. Dzialowski. La journée du 7 août avait été réservée aux membres étrangers du Congrès. Ce jour-là, l'abbé Dudik devait lire un mémoire *en allemand* sur les tumuli slaves de la Moravie ; M. Stoïan Novakovitch, un mémoire sur la civilisation des Slaves orientaux avant l'invasion des Mongols. Pensant qu'il serait peu compris, s'il lisait en serbe, il avait pris la peine de le rédiger en langue française.

M. Dzialowski, lui, avait annoncé qu'il communiquerait un rapport en langue polonaise sur l'archéologie de son pays, et notamment sur les *tumuli* de la Poznanie.

Le sujet était, à coup sur, bien inoffensif. Mais, ce qui ne l'était pas, c'était l'emploi public de la langue polonaise dans la capitale de l'Ukraine.

La Petite-Russie, dont Kiev est la capitale, est une région où les Polonais ne constituent qu'une infime minorité, mais où ils ont naguère dominé. Depuis l'insurrection de 1863, le gouvernement russe a interdit l'usage public de la langue polonaise, dans les tribunaux, dans l'enseignement, dans l'administration. Elle doit rester confinée au foyer domestique et à l'église. Or, les organisateurs du Congrès, en annonçant que toutes les langues slaves pourraient y être employées, avaient par là même autorisé l'emploi public du polonais. Les séances étaient publiques et en général très suivies. Qu'arriverait-il, si une lecture faite dans cette langue proscrite donnait lieu à quelques manifestations tumultueuses, provoquait quelque scandale ? Le président, le comte Ouvarov, pouvait être rendu responsable, et Dieu sait ce qui pouvait arriver.

L'avant-veille du jour de la lecture, le comte Ouvarov vint donc me trouver pour me prier d'obtenir de Dzialowski, qu'il fît sa lecture en français. J'étais dans l'espèce un *neutre* également sympathique aux deux partis. Je lui objectai que les deux délégués tchèques avaient l'intention de faire leur communication dans leur idiome national, que le comité avait pris des engagements formels — sans doute d'accord avec les autorités locales, qu'il était trop tard pour les renier et qu'il m'était absolument impos-

sible de faire la démarche qu'il me proposait. Il me répliqua que personne ne comprendrait le polonais. Je me permis de faire observer qu'il y avait des Polonais dans la salle, que d'ailleurs deux lectures étaient annoncées en langue tchèque, que le tchèque était bien moins familier aux Kieviens que le polonais. Bref, je déclinai absolument la mission que le comte Ouvarov avait voulu m'imposer, et je fis bien. Il se résigna. La lecture de Dzialowski fut purement technique; il y avait naturellement dans la salle, ce jour-là, plus de Polonais que de Russes. Ils applaudirent furieusement, mais aucun incident ne se produisit.

Il n'en fut pas de même le 12 août, jour où feu Golovatsky lut un travail sur les Ruthènes, ou Petits-Russes de Galicie. Ce jour-là s'accusa une fois de plus entre les Polonais, et les Petits-Russes improprement appelés Ruthènes, cet antagonisme qui a été une des causes principales des malheurs de la Pologne. Le lecteur, Jacques Golovatsky, (ou Holovatsky, 1814-1888) était un professeur galicien qui avait commencé par la carrière pastorale. Il était prêtre de l'église *uniate*, comme l'avait été son père. Mais là n'était pas sa vraie vocation. Passionné pour la langue et la littérature de la Petite-Russie, il avait reccueilli en Galicie et dans la Hongrie du nord-est des chansons populaires qui ont été plus tard publiées à Moscou. En 1840, il avait fait à Lwow la connaissance de deux savants russes dont nous avons déjà eu l'occasion de citer les noms, Pogodine et Sreznevsky. En 1848 il avait été nommé professeur de langue et de

littérature de la Petite-Russie à l'Université de Lwow (Lemberg). Diverses circonstances l'avaient jeté dans l'opposition. En 1857, le gouvernement polonais de la Galicie, pour empêcher le rapprochement des *Ruthènes* et des Grands-Russes avait imaginé d'introduire dans leur langue l'alphabet latin. C'est, paraît-il, ce que les Autrichiens ont imaginé récemment pour les Serbes de Hongrie. Golovatsky protesta énergiquement dans une brochure intitulée : *Die ruthenische Sprache und Schriftfrage in Galizien*[1] et, quand le régime réactionnaire qui se rattache au nom du ministre Schmerling eut réduit les Petits-Russes à l'état de minorité, Golovatsky se rattacha à l'opposition dont les Tchèques étaient alors l'avant-garde. En 1867 il se rendit au Congrès ethnographique de Moscou et prononça un discours qui n'était pas fait pour déplaire à ses hôtes. Plus il avait eu l'occasion d'étudier et d'enseigner sa langue maternelle, plus il avait reconnu la supériorité de la langue russe telle qu'on la pratiquait à Pétersbourg et à Moscou, et il s'en était fait en Galicie l'apôtre et le vulgarisateur. Evidemment il devait être mal vu par les Polonais de Galicie et les Autrichiens de Vienne.

Après son retour de Moscou, Golovatsky était naturellement un personnage suspect. Le lieutenant impérial, autrement dit le vice-roi de Galicie, Agenor Goluchowski, fit faire une perquisition chez lui et confisquer sa correspondance. On ne trouva pas de quoi l'accuser de haute trahison,

1. La question de la langue écrite et parlée en Galicie.

mais Golovatsky donna sa démission et passa en Russie. Là il renonça à *l'Union* pour embrasser l'orthodoxie de l'Eglise officielle et s'établit à Vilna où il devint président de la commission archéographique, autrement dit directeur des archives provinciales et directeur du Musée. Le gouvernement russe s'efforçait de russifier Vilna et Golovatsky, le cœur gros de rancunes contre les Polonais, s'y employa de grand cœur. Il apportait encore cet esprit de rancune à Kiev.

Le 12 août il prit la parole et, sous prétexte de parler des Russes de Galicie, il prononça un véritable réquisitoire contre l'administration polonaise de cette province. Avait-il tort ou raison dans ses propos ? Mes souvenirs ne sont pas assez exacts pour préciser. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa lecture n'avait rien de commun avec l'objet du Congrès. L'auditoire le lui fit comprendre et il quitta l'assemblée pour n'y plus reparaître. Dans son discours de clôture, le comte Ouvarov exprima ses regrets de cet incident et nous fûmes tous d'accord avec lui.

Par la mention de ces deux épisodes, on peut voir que l'union de tous les Slaves, n'est pas si facile à réaliser. Elle ne se réalisera que lorsque tous les Slaves sauront se rendre mutuellement justice dans un sentiment d'équité et de fraternité.

Hélas, ils oublient toujours que les Allemands sont à leur porte, ou chez eux, prêts à profiter de leurs discordes pour les subjuguer d'abord et les anéantir ensuite !

CHAPITRE XVI

LES SLAVES D'AUTRICHE-HONGRIE APRÈS L'ÉTABLISSEMENT DU DUALISME

Situation désavantageuse faite aux Slaves dans l'Etat austro-hongrois. — L'opposition tchèque et la *Déclaration*. — L'opposition en Moravie. — La *Résolution* galicienne. — Les réclamations des Slovènes. — Les Serbo-Croates. — Insurrection des *Bocchesi*. — Les Magyars et les Slaves. — Persécution des Slovaques.

L'institution du dualisme livrait les Slaves qui constituaient la vraie majorité de l'empire austro-hongrois en proie à deux minorités également rapaces, celles des Allemands et des Magyars. Le cabinet, représenté par le Saxon Beust proposait parfois certaines mesures d'apparence libérale qui rendaient sa politique sympathique à l'opinion publique de l'étranger et chez nous faisaient réclamer par certains naïfs comme Pelletan « la liberté comme en Autriche.» On était si ignorant des véritables conditions ethnographiques et historiques de l'Empire! En 1866, Thiers, plaidait au Corps Législatif la cause de l'Autriche qui, disait-il, comptait quinze millions d'Allemands. Il prenait pour des Allemands les Tchèques de Bohême et de Moravie, les Slovènes de Styrie, de Carinthie, de

Carniole et d'Istrie. Il y a encore aujourd'hui de braves gens qui prennent les Dalmates pour des Italiens.

Les erreurs de Thiers, étaient partagées par l'historien Duruy. J'eus l'occasion d'être reçu par lui vers 1868 ou 1869, à l'époque où je lui demandai à enseigner le peu que je savais aux cours annexes qu'il venait de fonder à la Sorbonne. Il rêvait l'unité de l'Autriche pour faire pendant à l'unité romaine dont il était l'historien. Je ne me laissai pas convaincre par ses arguments, j'insistai si vivement que, quelque temps après, il faisait pénétrer Rieger auprès de Napoléon III, et il me chargeait d'écrire pour sa collection l'histoire de l'Autriche-Hongrie.

On a souvent cité comme un modèle de libéralisme la loi organique du 21 décembre 1867, sur les droits généraux des citoyens des royaumes et pays représentés au Reichsrat. Cette loi consacre toutes les libertés nécessaires, l'égalité des citoyens devant la loi, l'inviolabilité du domicile, le droit d'association, la liberté de conscience. L'article 19 de cette loi est ainsi conçu: « Tous les peuples de l'État sont sur le pied d'égalité et chaque peuple en particulier a droit à ce que l'inviolabilité de sa nationalité et de son idiome soit garanti. L'égalité de tous les idiomes usités dans l'Empire, par les écoles, l'administration, la justice et la vie publique est reconnue par l'État. Dans les pays où coexistent différentes nationalités, les établissements publics d'éducation doivent être

organisées de manière que, sans être contraints d'apprendre une seconde langue, chaque citoyen puisse acquérir tous les moyens nécessaires d'instruction ». Cet article si important n'a jamais été loyalement appliqué. Voyons par exemple ce qui s'est passé pour l'instruction publique.

Il y a en Cisleithanie cinq Universités allemandes, celles de Vienne, Prague, Insprück, Gratz et Czernovitz. Celle de Czernovitz a été érigée dans la Bukovine, qui est un pays roumain, pour fêter le centenaire de l'annexion de cette province à la Couronne. L'enseignement aurait dû être donné en roumain et en petit-russe, mais on a imposé l'usage de la langue allemande. En revanche, les sept millions de Tchèques n'ont qu'une seule Université, celle de Prague et on persiste à leur refuser pour la Moravie celle de Brünn qu'ils réclament depuis longtemps. De même dans l'enseignement secondaire la langue allemande pour les pays tchèques et slovènes, la langue italienne pour les pays croates occupent une situation privilégiée.

D'autre part les Slovènes qui constituaient il y a un demi-siècle un total de plus de 1.200.000 hommes ont en vain réclamé une Université. Ils n'ont pas même une faculté de droit.

La Bohême protesta énergiquement contre la nouvelle Constitution; la presse indépendante fut exposée à toute espèce de persécutions. Mais les jurés des villes tchèques acquittaient généralement les articles de leurs compatriotes.

Le Gouvernement imagina de renvoyer les jour-

nalistes devant les jurés des villes allemandes du royaume qui ne pouvaient pas lire dans l'original les articles incriminés, mais dont on pouvait attendre des condamnations. Quand les diètes provinciales furent convoquées, les Tchèques qui, d'après le régime électoral exposé plus haut, étaient maintenus dans une minorité factice, refusèrent de s'y rendre et publièrent le 22 août 1868 le manifeste connu sous le nom de *Déclaration* qui résume leurs griefs et leurs revendications. En voici les principaux articles :

1° Il y a entre la Bohême et le souverain un rapport de droits et de devoirs mutuels qui oblige également les deux parties ; 2° l'Autriche n'est pas un Etat unitaire ; le royaume de Bohême n'est rattaché au reste de la monarchie que par le lien de l'union personnelle ; 3° aucune modification ne peut être apportée à cet état de choses que par un contrat nouveau entre le royaume et la dynastie ; 4° aucune assemblée étrangère à la Bohême, Reichsrat ou délégation, ne peut imposer au royaume les dettes de l'Empire ou d'autres charges publiques ; 6° la nation hongroise a le droit de traiter avec le souverain de ses intérêts mais non pas de ceux de la Bohême ; 7° la Cisleithanie n'a pas de fondement historique, et la Bohême n'a pas à se faire représenter dans une assemblée cisleithanienne.

Peu de temps après, les députés tchèques de la diète de Moravie publiaient une déclaration analogue : Le dualisme, disaient-ils, n'est fondé ni en droit historique, ni en droit politique. Aucun

député du margraviat de Moravie n'a eu le droit de traiter au nom de ce pays dans le Reichsrat, ni de céder le pouvoir législatif et les droits de la diète de Moravie à la représentation d'un autre pays. Le pouvoir constituant du Reichsrat a eu pour base une violation manifeste d'anciens droits et ses décisions sont nulles et non avenues.

Un accommodement n'est possible que sur la base de notre droit historique et par une transaction du souverain avec notre diète légitimement élue et composée.

En Galicie, les Polonais et les Petits-Russes incorporés à l'Etat autrichien par la conquête, sans aucune revendication historique à exercer envers la dynastie, devaient se montrer plus conciliants que les Tchèques. Au fond ils ne se considéraient que comme des hôtes temporaires de l'Etat autrichien et visaient à faire de la Galicie la base sur laquelle ils reconstruiraient un jour la Pologne ou l'Ukraine.

Il y avait cependant parmi eux un parti fédéraliste et démocratique. En 1868 il exprima ses vœux dans une *résolution* qui faisait pendant à la déclaration tchèque. Elle formulait le programme suivant : La diète du pays nomme seule des députés au Reichsrat. Le Gouvernement ne pourra jamais ordonner d'élections directes. Les députés galiciens ne prennent part aux délibérations du Reichsrat que pour les affaires communes à la Galicie et aux autres pays cisleithans. Les affaires commerciales de la province, les institutions de crédit, le droit de cité et la police des étrangers,

l'enseignement, la justice et l'administration rentrent exclusivement dans la compétence de la diète. La *résolution* réclamait en outre un Gouvernement séparé, responsable devant la diète et un ministre responsable. Soumise au Reichsrat en 1869, cette résolution fut naturellement repoussée par la question préalable; elle avait d'ailleurs contre elle les députés Petits-Russes qui redoutaient la prépondérance des Polonais.

A l'autre extrémité de la monarchie, les Slovènes persistaient à réclamer la formation d'un royaume de Slovénie — ou d'Illyrie, c'est le nom qu'a légué Napoléon — qui aurait compris Trieste, l'Istrie, Gorica, Gradisca, la Carniole, la Carinthie méridionale, la Styrie méridionale. On remarquera qu'ils comprenaient dans leurs prétentions des territoires également revendiqués par les Italiens. A la diète de Dalmatie la lutte était vive entre les Italiens, alors soutenus par le gouvernement, et la majorité slave qui représentait les Serbo-Croates. Vers la fin de l'année 1869 une insurrection éclata aux Bouches de Cattaro. Cette région est habitée par des Serbes, population essentiellement guerrière comme ses voisins les Monténégrins. Les *Bocchesi* — comme on les appelle en italien, voulaient bien porter les armes et combattre pour la défense de leurs montagnes, mais ils se refusaient à subir la nouvelle loi sur la landwehr qui prétendait les enrégimenter et les transformer en *Kaiserliks*. L'état de siège et la loi martiale ne purent venir à bout de leur résistance; deux généraux autrichiens épuisèrent en vain contre ces tireurs

habiles, retranchés dans des situations imprenables toutes les ressources de la stratégie. Pour les réduire il fallut leur envoyer un compatriote, le général croate Rodich, un ancien colonel de Jellachich dans la lutte contre les Magyars. Il réussit à les soumettre, plus par la persuasion que par la force, et obtint pour eux une amnistie qui mit fin à ce sanglant épisode.

En Hongrie les Magyars exultaient : « Les Hongrois, a dit très justement Laveleye, n'aperçoivent guère que ce qui est conforme à leurs désirs; pour ce qui les contrarie, ils sont aveugles. »

Ils avaient affaire à deux groupes de populations. D'un côté, les Croates et les Transylvains qui avaient une existence historique, un droit public parallèle à celui du royaume, de l'autre des peuples sans traditions, sans privilèges, sans droit écrit comme les Slovaques, les Serbes, les Ruthènes ou Petits-Russes qui continuaient en Hongrie le groupe galicien.

En 1866, la diète de Croatie avait voté diverses résolutions, déclarant que ce royaume — car c'en est un — n'abandonnerait rien de son autonomie, qu'il n'entendait pas se faire représenter à la diète hongroise, mais traiter directement avec le souverain.

Les Magyars firent deux fois dissoudre la diète croate, une première fois en janvier 1867, une seconde fois au mois de mai de la même année.

L'évêque Strossmayer, l'âme de l'opposition nationale, celui qui devait jeter un si grand éclat en 1869 au Conseil du Vatican, fut invité — par

ordre royal à quitter le pays et à voyager. *Felix culpa* ! pourrait-on dire de celui qui a commis cette erreur. L'évêque vint à Paris, y rencontra Rieger et Palacky avant leur départ pour Moscou et se fit parmi les Français des amis pour la cause qu'il défendait. Pendant ce temps-là un personnage louche était imposé aux Croates non pas comme *ban*, mais comme *locum tenens banalis.* Il s'appelait Rauch et, comme on sait, ce mot en allemand veut dire fumée. Les étudiants d'Agram télégraphiaient à leurs camarades de Belgrade : *Une épaisse fumée, une noire fumée nous couvre*, et tout le monde comprenait l'épigramme. Cependant le gouvernement magyar en modifiant le régime électoral de la diète par des procédés analogues à ceux de la Cisleithanie, obtenait une majorité favorable à ses projets. Il régnait sur Agram un terrorisme tel que les journaux qui voulaient rester indépendants étaient obligés de paraître à Vienne.

Les Serbes et les Slovaques sans droits historiques étaient encore moins bien traités que les Croates. L'*Omladina* (La Jeunesse), société d'étudiants serbes dont le siège était à Novi-Sad était l'objet de perpétuelles persécutions. En 1867 elle avait tenu une réunion à Vrchats et dans cette réunion des réfugiés de l'Herzégovine, alors turque, des délégués du Montenégro indépendant avaient pris la parole. Ce fut assez pour faire interdire l'association dans toute la Hongrie.

D'autre part, le gouvernement serbe, terrorisé par Budapest, interdisait aux membres de l'asso-

ciation de se réunir. Quand le prince Michel de Serbie fut assassiné en 1868 on accusa de ce crime les membres de l'*Omladina*. Des troubles éclatèrent à Novi-Sad et un certain nombre d'*Omladinistes* furent jetés en prison. Peu à peu, l'action de l'*Omladina* se réduisit à celle de son journal *La Jeune Serbie*.

En 1878, les Hongrois avaient publié une loi sur les nationalités qui, en théorie, semble assez équitable, mais qui n'a jamais été appliquée. Les Slovaques, absolument impuissants sur le terrain politique, essayaient du moins de se rattraper sur le terrain de la culture intellectuelle. Ils avaient réussi à créer trois gymnases, soi-disant confessionnels, deux protestants et un catholique. On trouva le moyen de les fermer au cours des années 1874 et 1875. Les éditeurs sont généralement rares chez les petits peuples. Pour y suppléer, les Slaves ont créé à diverses reprises des *Maticas* (Ruches)[1], qui sont de véritables sociétés de coopération littéraire.

Moyennant le versement annuel d'une somme déterminée, les souscripteurs reçoivent annuellement un certain nombre de volumes. En 1862, les Slovaques formèrent une Société analogue qui édita pendant onze ans un précieux annuaire et d'utiles publications. Ainsi donc, les Slovaques avaient la prétention de multiplier les livres en leur langue, et ces livres faisaient obstacle à la magyarisation. C'était du Panslavisme! C'était un crime

1. Le mot Matica veut dire en Serbe *la reine des abeilles*. La première Matica fut fondée par les Serbes de Hongrie.

contre la sûreté de l'État ! En 1875, la Matica fut dissoute, ses biens furent confisqués. Sa fortune s'élevait à environ 400.000 francs, qui ont été employés à des œuvres de magyarisation. Les gymnases slovaques furent fermés. Tout l'enseignement secondaire dut être donné en langue magyare. Il est même défendu aux élèves de parler leur langue maternelle en récréation, de posséder des livres slovaques. Ceux qui commettent ce délit sont exclus de l'établissement pour crime de *Panslavisme !*

CHAPITRE XVII

L'AUTRICHE-HONGRIE ET LA BOHÊME AU LENDEMAIN DE 1870

Brusque réaction. — Le ministère Hohenwart. — Séance mémorable de la diète de Bohême. — Le rescrit royal. — Les articles fondamentaux. — Intrigues allemandes et magyares. — Dissolution de la diète. — Un misérable roi.

Survint la guerre franco-allemande de 1870. Si l'Autriche avait eu à sa tête un vrai politique au lieu d'un fantoche couronné, l'occasion eût été bonne pour elle de reprendre quelque avantage sur la Prusse, ne fût-ce que du côté de la Silésie, si traîtreusement enlevée par Frédéric II à Marie-Thérèse. Mais François-Joseph avait bien d'autres idées en tête. La guerre actuelle nous a révélé l'intensité de la préparation allemande au point de vue militaire. La préparation politique et diplomatique n'était pas moins bien organisée, Dieu sait quels flots d'or dérivés du *fonds des reptiles* ont coulé sur Constantinople, sur Sofia, sur Athènes, sur Bucarest qui a finalement eu le courage de se dérober. Plus je réfléchis aux événements politiques dont l'Autriche a été le théâtre depuis un demi-

siècle, plus je me persuade qu'ils ont été influencés non seulement par la nullité morale de François-Joseph, mais encore par des faits secrets de corruption auxquels peut s'appliquer le brocard latin : *Is fecit cui podest.*

Les Allemands d'Autriche et les Magyars, bien loin de songer à la revanche, se réjouissaient également des victoires allemandes. Au lendemain de la guerre, en 1871, on vit paraître dans l'antique capitale de la Hongrie, à Presbourg (Poszony), une revue dont la couverture était entourée d'un cadre aux couleurs germaniques et qui s'intitulait fièrement : *Die Deutsche Wacht an der Donau* (la garde allemande du Danube pour faire pendant à la fameuse garde allemande du Rhin). D'autre part, les pays serbes du bas Danube qui avaient naguère formé une *voïévodie* ou province relativement indépendante, étaient réincorporés au royaume de saint Etienne. Désormais, les Magyars affectaient de ne reconnaître les Serbes que comme secte religieuse.

Les Magyars souhaitaient que les parties allemandes ou germano-slaves de la monarchie fussent absorbées le plus tôt possible par la Grande Allemagne. Ils pensaient ainsi avoir les mains entièrement libres pour magyariser tout à leur aise ces régions dont les Teutons, d'autre part, prétendaient monter la garde. Étranges illusions qu'ils poursuivent encore aujourd'hui !

On vit alors se produire tout à coup un phénomène tout à fait inattendu et qui devait n'avoir d'ailleurs qu'une durée éphémère. François-Joseph

parut soudain touché d'un éclair de bon sens et de probité politique. Il appela aux affaires un cabinet destiné à faire prévaloir la politique fédéraliste.

L'homme qui présidait ce cabinet, le comte Hohenwart, avait fait toute sa carrière dans l'administration. Il avait servi tour à tour à Rieka (Fiume), où il avait eu l'occasion d'étudier les conflits des Italiens, des Croates et des Magyars, à Trente où il avait observé ceux des Italiens et des Allemands, à Lublania (Laybach), où il avait observé la lutte des Slovènes et des Allemands. Il était donc mieux qualifié que personne pour connaître les rapports, les frottements perpétuels des diverses nationalités. Il commença par appeler deux Tchèques dans le cabinet; Habetinek, professeur de droit à l'Université de Prague, eut la Justice, Joseph Jireczek, savant distingué, eut l'Instruction publique et les cultes. Si l'on compte le ministre polonais pour la Galicie, il y avait donc pour la première fois trois Slaves dans le ministère cisleithan. Grand émoi dans le camp des centralistes teutons auxquels ces deux Tchèques ne disaient rien de bon. Pour montrer leur défiance, les centralistes ne votèrent qu'un mois de crédits alors que le cabinet en demandait deux. Le 26 février se réunit à Vienne un congrès du parti allemand libéral (ils appellent leur oppression *libérale!*) qui protesta solennellement contre les tendances fédéralistes du nouveau cabinet.

Le 28 mars, Hohenwart annonça au Reichsrat qu'il présentait un projet de loi sur l'élargissement

du pouvoir législatif des diètes provinciales et il déposa ce projet le 25 avril. Le projet fut renvoyé à une commission de 24 membres qui, à l'unanimité — sauf 5 voix polonaises — refusa de l'accepter et nomma rapporteur le grand ennemi des Slaves, le Dr Herbst. Le 9 mai, ce projet fut repoussé au Reichsrat par 88 voix contre 58. Il n'est pas inutile de se rappeler comment est organisé le système électoral dont cette assemblée est issue. Le 26 mai, une adresse de défiance contre le ministère fut votée par 93 voix contre 66. L'empereur déclara qu'il n'avait pas à tenir compte de cette adresse et que le cabinet continuait à garder sa confiance.

Cette réponse impériale ne fut pas sans influencer les opposants. Le budget fut voté au mois de juin par 77 voix contre 66. Il en fut de même à la Chambre des Seigneurs dans des séances où l'on vit assister les princes de la maison impériale et les princes de l'Église, également désireux de se conformer à la volonté du souverain.

Le 14 septembre suivant furent convoquées les diètes régionales. Dans la première séance de la diète de Bohême, le lieutenant royal le comte Bohuslav Chotek, lut un rescrit royal portant la date du 11 septembre et conçu en ces termes :

« Quand par notre patente du 20 juillet 1870 nous avons convoqué nos diètes à se réunir, nous avons été particulièrement ému par les graves événements dont l'Europe était le théâtre et dont les résultats et les lointaines conséquences devaient nécessairement attirer notre attention. Avec l'aide

de Dieu, nous avons réussi en face de cette tempête à conserver à notre Empire les bienfaits de la paix. Nous pouvons maintenant d'une âme tranquille nous livrer aux travaux qui peuvent consolider l'Empire à l'intérieur. Notre désir est que tout d'abord soient enfin réglés de façon juste et satisfaisante les rapports de notre royaume de Bohême avec la monarchie, dont nous avons promis la revision par un rescrit du 25 août 1870. Ayant présente à l'esprit la situation politique de la Couronne de Bohême, ayant conscience de la gloire et de la puissance que cette couronne nous a prêtées à nous et à nos prédécesseurs, nous souvenant en outre de la fidélité inébranlable avec laquelle la population du royaume a de tout temps soutenu notre trône, nous reconnaissons volontiers les droits de ce royaume et nous sommes prêts à les renouveler par le serment du couronnement. Mais nous ne pouvons d'autre part nous dérober aux engagements solennels que nous avons pris vis-à-vis des autres royaumes et provinces par notre diplôme du 20 octobre 1860, par les lois fondamentales du 26 février 1861, du 21 décembre 1867 et par le serment du couronnement prêté à notre royaume de Hongrie. Nous prenons donc volontiers en considération les circonstances exposées dans les humbles adresses de la diète de notre royaume de Bohême, le 14 septembre et le 15 octobre de l'année 1870, qui nous demandent de mettre en concordance les droits de ce royaume avec ce que réclament la puissance de l'Empire et les intérêts des autres royaumes et provinces. Nous invitons

donc la diète à aborder ses travaux en tenant compte de la nécessité de mettre d'accord le droit public de notre royaume de Bohême avec ceux des autres pays, de telle sorte que l'on puisse, sans y faire tort, terminer un conflit dont la prolongation pourrait mettre en grave péril la prospérité de nos fidèles nations. Nous avons confié à notre gouvernement le soin de présenter à la diète un nouveau régime électoral dont il a déjà été fait mention dans notre rescrit du 26 septembre 1870 et une loi pour la protection des deux nationalités dans le pays.

« Nous adressons à la diète notre salut impérial et royal.

« Donné à Vienne le 12 septembre 1871.

FRANÇOIS-JOSEPH,
HOHENWART. »

A travers toute cette phraséologie de chancellerie, un seul article domine, l'engagement pris par François-Joseph de se faire couronner comme ses prédécesseurs et de mettre par conséquent le royaume de Bohême sur le même pied que le royaume de Hongrie. Naturellement cet engagement ne faisait l'affaire ni des Allemands, ni des Magyars.

Le rescrit royal et les deux projets concernant le régime électoral et le régime des nationalités furent renvoyés à une commission de trente membres. Dès la seconde séance de la diète, les Allemands qui étaient venus à la première s'abstinrent; les centralistes convoquèrent à Vienne une

réunion de leur parti pour protester contre tout arrangement avec la Bohême. Quelques-uns des plus fanatiques d'entre eux, et notamment le célèbre Giskra, se rendirent à Budapest pour conspirer avec les Magyars contre les Tchèques.

Cependant la diète de Prague — diminuée des Allemands — avait nommé une commission de trente membres pour lui faire un rapport sur le rescrit. En même temps la diète élaborait les articles dits *fondamentaux* qui résumaient le programme définitif sur lequel s'établiraient les rapports du royaume de Bohême avec le reste de l'État austro-hongrois.

D'après ces articles la Bohême, de même que la Hongrie, se faisait représenter pour toutes les affaires communes de l'Empire par une délégation nommée par la diète de Prague et non plus par le Reichsrat. Elle ne traitait avec les autres États cisleithans que par l'intermédiaire de ses délégués. Elle obtenait une complète autonomie et ne reconnaissait comme affaires communes à toute la monarchie, que la guerre, la diplomatie et le commerce. Un sénat nommé par l'empereur aurait réglé les conflits qui pouvaient s'élever entre les différents royaumes ou provinces. Enfin la représentation des villes et des communes rurales aurait été considérablement augmentée, ce qui aurait définitivement assuré à la nation tchèque la prépondérance qui lui appartient dans le royaume en vertu de l'histoire et de la statistique. La diète de Moravie adhéra à ces articles fondamentaux et réclama l'institution ou plutôt le rétablissement

d'une chancellerie spéciale pour les pays de la Couronne de Saint-Vacslav (Bohême, Moravie, Silésie).

Évidemment toutes ces innovations n'étaient pas du goût des peuples dominateurs qu'il s'agissait d'éliminer. Un des chefs du parti teuton s'écriait en plein Reichsrat : « Concéder à la Bohême ce qu'on accorde à la Galicie, ce serait réduire deux millions d'Allemands aux rôles de Ruthènes[1]. Mais il ne faut pas oublier que ces Allemands sont les congénères d'un grand peuple voisin. » Remarquez ce langage : s'il avait été tenu par un Ruthène, autrement dit un Petit-Russe, faisant allusion à la Grande-Russie il aurait très probablement valu à l'orateur un procès de haute trahison. Un autre orateur *autrichien*, notez-le bien, disait : « Nous n'avons pas vaincu à Sedan pour devenir les ilotes des Tchèques. » Ainsi c'étaient les Allemands d'Autriche qui s'attribuaient l'honneur de nous avoir vaincus à Sedan.

Des journaux comparaient la Bohême au Schleswig et faisaient des allusions fort claires au rôle libérateur de la Prusse. Que l'on n'oublie pas ce que je disais plus haut du fonds des reptiles. Ajoutez à ces motifs assez bas, la vieille haine de race, cette haine en vertu de laquelle la nation tchèque est considérée comme un pieu dans la chair allemande (Ein Pfal in deutschen Fleisch).

Hohenwart était bien ministre de l'Intérieur, mais le Saxon Beust restait chancelier de l'empire

1. Ceci confirme pleinement ce que nous avons dit plus haut des griefs des Petits-Russes de Galicie.

et marchait d'accord avec le président du Conseil hongrois, le comte Andrassy. Les deux compères agissaient de concert sur l'esprit timoré de François-Joseph et Dieu sait qui à Berlin tirait les ficelles.

Beust et Andrassy firent à l'empereur les courtes propositions suivantes :

1° L'accord conclu avec la Hongrie ne doit pas être soumis à une nouvelle reconnaissance ;

2° Toutes les lois qui s'y rapportent ne peuvent être modifiées que de la façon dont elles ont été élaborées ;

3° La Constitution a déjà décidé du droit d'Etat des divers pays autrichiens ;

4° Le rescrit ne promet pas que les articles fondamentaux seront soumis au Reichsrat.

Hohenwart refusa de souscrire à ces articles sans l'autorisation des Tchèques. Les deux chefs de la nation tchèque, Rieger et Clam Martinitz, furent appelés à Vienne. Ils ne purent rien obtenir. Le 20 octobre le cabinet Hohenwart donna sa démission. Le 8 novembre, la diète du royaume votait une résolution où elle déclarait qu'elle ne permettrait jamais que les représentants des autres Etats de la monarchie devinssent les juges des droits de la Couronne de Bohême, qu'elle refusait de faire des élections au Reichsrat et qu'elle n'admettait pas que cette Assemblée pût prendre des résolutions concernant le droit d'Etat et la Constitution du royaume de Bohême. Le même jour la diète fut clôturée. Le comte Chotek remit sa démission de lieutenant du royaume; le prince Charles de Schwarzenberg prononça ces paroles :

« Nous déclarons que nous défendrons et préserverons notre patrie suivant nos forces. » Le prince Lobkowitz ferma la séance sur cette phrase : « Je suis convaincu que — en dépit de tous les obstacles — viendra le jour où le royaume de Bohême rentrera dans ses droits. »

Si j'ai insisté sur cet épisode, c'est qu'il peint dans toute son horreur la misère morale de François-Joseph et l'immonde égoïsme des Allemands et des Magyars.

Ce qu'il y eut de plus singulier dans cet imbroglio, c'est que M. de Beust, au lendemain de sa victoire sur les Tchèques, dut donner sa démission et fut remplacé par le comte Andrassy. La victoire des Magyars sur les Slaves était complète, mais était-ce bien eux qui avaient définitivement triomphé? N'était-ce pas Berlin plutôt que Budapest?

En tout cas ce n'était pas François-Joseph. Jamais souverain reniant sa propre parole n'était descendu à un pareil degré d'humiliation. Les Tchèques se vengèrent ingénieusement. L'un de leurs éditeurs avait fait magnifiquement imprimer en trois couleurs le manifeste impérial et royal dont nous avons plus haut donné le texte, et on l'avait exposé encadré dans tous les lieux publics, cercles, cafés, brasseries, etc. Le successeur de M. Hohenwart, le comte Auersberg fit tout simplement saisir le document gênant par les agents de police ! La parole d'un roi — d'un roi parjure, il est vrai — saisie par les argousins de son propre gouvernement, c'est là un phénomène assurément sans exemple dans l'histoire !

Un grand journal de Prague, *la Gazette nationale* prononça le mot décisif. Un homme de lettres venait alors de publier un volume sur Louis XV sous ce titre *Un misérable roi*. Le lendemain de la trahison de François-Joseph on put lire en tête des annonces en caractères gigantesques.

UN MISÉRABLE ROI

En dessous : Un volume in-12, prix 60 kreutzers. Tout le monde comprit l'allusion, mais la police cette fois n'osa pas saisir le journal!

CHAPITRE XVIII

LA CONFÉRENCE SLAVE DE PRAGUE EN 1908

Intérêt de cette conférence. — Résolution prise dans l'intérêt général des peuples slaves. — Réconciliation des Russes et des Polonais. — Échec de la conférence.

La conférence slave de Prague au cours de l'année 1908 n'a pas eu l'ampleur des réunions de 1848 et 1867. Elle a cependant marqué une étape intéressante dans l'histoire des idées panslavistes et elle a préparé la réconciliation si désirable des éléments russes et polonais. A la suite des événements que l'on sait, cette réconciliation paraît aujourd'hui un fait accompli. Dieu veuille qu'elle puisse se réaliser de façon concrète et définitive dans la vie politique des nations !

Au fond, l'idée première de cette conférence paraît appartenir à un patriote russe, M. Borzenko, d'Odessa. Possesseur d'une grande fortune, M. Borzenko avait fait connaître, dès l'année 1906, l'intention de consacrer une somme considérable aux intérêts de la race slave.

Nous avons échangé à ce sujet des correspon-

dances et nous nous nous étions arrêtés à l'idée d'un congrès international de statistique slave.

Dans le courant du mois de mai 1908, un homme politique tchèque, dont le nom a fait grand bruit dans ces dernières années, M. Charles Kramar, se rendit à Pétersbourg pour échanger quelques idées avec les hommes politiques russes. Président du club tchèque du parlement de Vienne, membre de la diète de Prague, publiciste et orateur de premier ordre, M. Kramar jouait un rôle analogue à celui que Rieger tenait quarante ans auparavant dans le monde slave. Marié à une Russe, propriétaire en Crimée, le monde russe lui était familier et il y jouissait d'un crédit considérable. Il était accompagné de deux de ses collègues au Reichsrat, M. Hlibovitski, député des Petits-Russes de Galicie, et M. Hribar, député slovène au parlement viennois.

Ces représentants des Slaves autrichiens entrèrent en relations avec les membres du cercle politique de Pétersbourg et du cercle d'action sociale. Il ne s'agissait point pour eux de traiter des questions politiques qui sont du ressort des chancelleries et des congrès diplomatiques, mais des intérêts matériels et moraux de la race slave. Les députés polonais n'étaient pas bien nombreux dans la Douma; mais c'étaient des esprits pratiques qui comprenaient toute la portée du mot légendaire que Nicolas Ier avait jadis adressé à leurs ancêtres: « Messieurs, point de rêves! » D'autre part, depuis quelques années, chez les Polonais de Cracovie, s'était constitué un groupe qui prêchait le rapprochement avec les peuples slaves.

Ce groupe a eu pour initiateur le professeur Zdziechowski, de l'Université de Cracovie. Il avait pour organe un périodique publié dans cette ville, *la Revue slave*. Malgré ses tendances, ce recueil était à cette époque interdit en Russie par la censure officielle toujours soupçonneuse vis-à-vis des Polonais.

Assurés de la bonne volonté des Polonais de Pétersbourg, M. Kramar et ses collègues s'abouchèrent avec les hommes politiques russes.

Un certain nombre de ces derniers avaient fini par comprendre les intérêts de la race slave et la nécessité de lutter contre la politique envahissante de l'Allemagne. Les conditions d'une entente morale entre les deux grandes nations slaves étaient plus faciles à établir en 1908 qu'en 1867. Il fut décidé qu'une conférence slave internationale se réunirait à Prague et que les divers peuples slaves y seraient représentés.

Cette conférence eut lieu en effet et le Dr Kramar en fut nommé président. Les divers groupes slaves étaient représentés par des hommes politiques, des publicistes, des hommes de lettres. L'épisode est trop récent pour que je me risque à citer des noms. Je craindrais de blesser ceux que j'aurais oubliés. Les séances eurent lieu dans le local de l'Hôtel de Ville. Les matières à l'ordre du jour de la conférence étaient toutes en principe étrangères à la politique.

Elle avait à s'occuper d'un projet d'exposition panslave à Moscou, de l'organisation du tourisme slave ou plutôt interslave, de l'extension et de

l'organisation des *Sokols* (sociétés de gymnastique) à tous les pays slaves, de l'établissement d'une banque slave, de l'organisation des rapports littéraires et de la fondation d'un marché central de librairie slave pour échapper au monopole de Leipzig, de l'organisation d'un comité permanent des pays slaves.

Les débats n'étaient pas publics et les journalistes n'ont été admis qu'à condition de prendre l'engagement d'honneur de ne point révéler les débats sur lesquels on leur demanderait le silence.

La politique devait en principe rester étrangère à ces débats; mais il n'était point possible qu'elle ne s'imposât pas à certains moments, en dépit de toutes les précautions protocolaires. Voici comment elle fit son apparition.

A propos d'une exposition qu'on se proposait d'organiser à Moscou, les délégués polonais déclarèrent que le royaume, c'est-à-dire la Pologne russe, était disposé à y prendre part; mais, ajoutaient-ils, vu les circonstances difficiles que le pays traverse, cette participation ne sera peut-être pas aussi brillante qu'on aurait pu l'espérer.

A cette occasion, un député russe fit une importante déclaration :

« Nous souhaitons vivement, dit-il, de voir disparaître le plus tôt possible les obstacles qui s'opposent au développement de la culture polonaise; les changements qui se sont accomplis en Russie nous garantissent — nous l'espérons — que les malentendus antérieurs ne se renouvelleront pas

à la lumière de la conscience nationale[1]. Je prie les Polonais de considérer que le peuple russe a vu, lui aussi, se dresser ces obstacles de sorte que nous ne pouvions pas être ce que nous pouvons être à la lueur de cette conscience. »

A la suite de cette loyale déclaration, les délégués russes se levèrent de leur place et allèrent serrer la main aux Polonais. L'exposition de Moscou fut votée à l'unanimité; les Polonais s'engagèrent à y prendre part.

A propos de cet incident, *la Gazette nationale de Prague* écrivait : « Quand même la conférence de Prague n'aurait donné que ce résultat, ce serait déjà suffisant. »

Au banquet offert par la ville de Prague le 16 juillet, un délégué russe, M. Maklovsky, fit entendre des paroles de justice et de conciliation :

« Nous évoquons le souvenir du passé pour y voir les fautes qui ne doivent pas se reproduire. Nous savons que le conflit historique le plus compliqué se laisse aisément résoudre si l'on aborde la solution dans un esprit de justice. Il est bien entendu que l'idée de l'union panslave implique l'idée de la liberté et de l'égalité de tous les peuples slaves.

« Ce que nous avons fait ici à Prague ne s'effacera pas de l'histoire. Nous avons échangé ici des sentiments qui ne s'oublient pas; nous nous sommes dit des paroles qui engagent. Nous avons commencé une œuvre qui ne périra pas. »

1. La conscience nationale, c'est-à-dire la Russie parlementaire.

A ces paroles généreuses, un délégué polonais répondit en rappelant l'antique amitié de Mickiewicz et de Pouchkine, en buvant à l'idéalisme russe et à son généreux représentant, M. Maklovsky. Un toast fut porté en l'honneur des Polonais de Poznanie qui, pour des raisons faciles à comprendre, n'étaient pas représentés à cette fête de famille. Je ne puis entrer dans tous les détails des délibérations. Un projet particulièrement intéressant au point de vue économique, c'était celui qui concernait la fondation d'une banque slave internationale.

Dans sa dernière séance, la conférence constitua un comité exécutif qui fut chargé de mener à bien les résolutions prises. Prague fut choisie comme siège du comité dont la présidence fut confiée au Dr Kramar. Comprenez-vous maintenant la haine dont ce patriote est l'objet à Vienne et à Berlin et la condamnation à mort prononcée contre lui pour haute trahison dès le début de la guerre?

Dans ce comité, la Russie et la Pologne devaient être représentées par trois délégués et trois suppléants, les peuples sud-slaves chacun par un délégué. Il avait été décidé que la prochaine conférence se tiendrait l'année suivante à Pétersbourg et cette résolution avait été votée à l'unanimité. Le délégué russe Krasovsky avait proposé et fait adopter la résolution suivante :

« La conférence préparatoire proclame que l'idée du rapprochement des Slaves est réalisable et féconde et déclare que, pour mettre fin aux malentendus entre les peuples slaves, il est indispen-

sable de reconnaître l'égalité du développement national de tous les Slaves. »

Le délégué polonais, M. Dmowski, prenant acte de cette déclaration, proclamait à son tour qu'une Russie équitable pour toutes les nations, et notamment pour les Polonais, était nécessaire, non seulement au peuple russe, mais aussi aux peuples slaves et à toute l'humanité. Il ajouta, aux applaudissements de l'auditoire, qu'une Russie équitable était la solution nécessaire du problème slave et que du moment où ils seraient assurés de cet esprit d'équité, les représentants de la nation polonaise s'engageaient à travailler à l'œuvre commune de la race slave.

Le professeur Zdziechowski, de Cracovie, prit à son tour la parole en polonais, en tchèque, en russe pour rendre hommage au rôle conciliateur des Tchèques et, en particulier, à l'activité bienfaisante du Dr Kramar.

A la fin de la séance, le chef de la délégation russe remit au président une somme de deux mille couronnes (en ce temps-là deux mille francs environ) pour contribuer aux frais d'une enquête sur les besoins économiques ou moraux de la solidarité slave; les délégués polonais réunirent de leur côté une somme de seize cent cinquante couronnes. Cette collaboration financière des deux groupes — naguère ennemis — à une œuvre commune de solidarité slave est plus éloquente que les discours les plus pathétiques.

Dans son discours de clôture, le président put constater que rien ne s'opposait plus à la récon-

ciliation des deux plus grands peuples slaves et l'on se sépara en se donnant rendez-vous pour l'année suivante à Saint-Pétersbourg.

Ce rendez-vous ne devait pas se réaliser. Des articles de ce beau programme aucun n'a été mis à exécution. Les Russes et les Polonais semblent aujourd'hui réconciliés. En revanche, les Serbes et les Bulgares sont à couteau tiré et M. Kramar, naguère condamné à mort, a dû expier dans les bagnes autrichiens son dévouement à la cause des intérêts slaves.

CHAPITRE XIX

L'AUTRICHE-HONGRIE ET LES SLAVES BALKANIQUES

L'Autriche-Hongrie et la Serbie. — Zèle des Magyars pour la Turquie. — Persécution des Serbes. — La campagne russe en Bulgarie. — Le traité de San Stefano. — Le traité de Berlin. — L'Autriche en Bosnie-Herzégovine. — Serbes et Bulgares. — Kallay et la Bosnie. — Une expédition française en Bosnie-Herzégovine. — Un article d'Anatole Leroy-Beaulieu. — Le procès d'Agram. — Le procès Friedjung. — Le procès de Banialouka.

Si l'Autriche avait su garder une attitude correcte et équitable vis-à-vis des divers peuples soumis à sa domination, elle aurait pu songer à jouer un rôle protecteur vis-à-vis des nationalités balkaniques qui peu à peu s'affranchissaient du joug de l'Osmanli, elle aurait pu les réunir sous sa tutelle dans une fédération pacifique de nations affranchies et autonomes qui aurait constitué le véritable *Empire de l'Est* (Œster-Reich).

Malheureusement du cabinet de Vienne on pouvait tout attendre, excepté une politique humaine et honnête. Depuis que la principauté de Serbie s'était constituée aux portes de la Hongrie, en dépit de la mauvaise volonté autrichienne, la diplomatie

viennoise s'efforçait de la maintenir dans un état de sujétion absolue et lui cherchait sans cesse les plus misérables chicanes. Nation agricole, le peuple serbe vit surtout de l'exportation des porcs et des pruneaux. Pendant longtemps il n'a eu de débouchés que sur la Save et le Danube. Pour le réduire à merci il suffisait aux hommes d'Etat viennois d'imaginer une épizootie quelconque pour empêcher les exportations et Dieu sait si l'Autriche savait user et abuser de cet argument.

La principauté de Serbie était peu de chose en elle-même. Mais dès longtemps on pouvait prévoir qu'elle était appelée à jouer vis-à-vis des Sud-Slaves de la péninsule un rôle analogue à celui que le Piémont avait joué vis-à-vis des populations de la péninsule italienne. On sait que depuis Novare l'Autriche n'a rien épargné pour faire échec au Piémont qui avec l'appui de la France et de la Prusse a fini par triompher.

Les diverses tribus slaves soumises aux Turcs depuis le xv[e] siècle, Bosniaques, Herzégoviniens, Monténégrins, Bulgares, etc... ne supportaient qu'avec impatience le joug qui les tenait assujettis et ne demandaient qu'à s'y dérober.

Au cours de l'année 1874 une insurrection provoquée par des abus intolérables éclata en Bosnie-Herzégovine. Les insurgés rêvaient de s'affranchir de la domination musulmane et de s'annexer au Piémont de leur race, c'est-à-dire à la principauté de Serbie. Grand était l'embarras de François-Joseph. Roi apostolique de Hongrie, il ne pouvait rester officiellement indifférent aux misères de ses core-

ligionnaires, les chrétiens balkaniques. Il louvoyait de son mieux et sans grâce entre les deux partis. Tantôt il laissait impunément les Turcs violer son territoire et ravager les frontières de la Croatie. (Ce n'étaient que des Slaves qui pâtissaient.) Tantôt il leur interdisait de débarquer dans l'enclave dalmate de Klek des armes et des troupes. A Constantinople son ambassadeur, d'accord avec l'ambassadeur russe Ignatiev, engageait la Porte à accomplir ces fameuses réformes qu'elle promettait toujours et n'exécutait jamais. Les diplomates qui les recommandaient savaient bien au fond quelle était la vanité de leurs palabres.

En janvier 1876 une note de M. Andrassy résuma les vœux de l'Europe civilisée et une conférence réunie à Constantinople fut chargée d'en préparer la réalisation. Elle n'aboutit qu'à démontrer une fois de plus l'impuissance de la diplomatie et l'incorrigible opiniâtreté de la Porte. La Serbie et le Monténégro en appelèrent aux armes. Leur entrée en campagne fut pour François-Joseph une nouvelle cause d'embarras. Les Slaves de l'Empire ne dissimulaient pas leurs sympathies pour les insurgés et leurs alliés. Palacky, comme je l'ai raconté dans sa biographie, mourut en les bénissant et en faisant des vœux pour les succès de leurs armes. De leur côté les Magyars qui se sentaient les plus forts ne négligeaient — comme aujourd'hui — aucune occasion de faire éclater leur haine contre les Serbes et leurs sympathies pour les Ottomans oppresseurs. Quand Abdul Kérim pacha remporta sur les Serbes la victoire de Djunis (30 octobre 1876)

une souscription fut ouverte à Budapest pour lui offrir un sabre d'honneur. Ah ! s'il s'était agi chez les Slaves austro-hongrois d'en offrir un au prince de Serbie c'est cela qui eût été du Panslavisme !

Il y eut mieux. Une députation magyare se rendit à Constantinople pour échanger avec les fonctionnaires et les softas ou étudiants musulmans des manifestations enthousiastes. Le général Klapka, l'heureux défenseur de Komarom en 1848, qui naguère avait offert au roi de Prusse contre l'Autriche le concours de son épée, mit son expérience militaire au service de la Porte contre les Slaves chrétiens qui évidemment étaient les ennemis de la civilisation. Un peu plus tard les softas[1] vinrent à Budapest rendre à leurs frères magyars la visite qu'ils en avaient reçue. Tout cela est bien oublié aujourd'hui et tout cela se répète en ce moment, avec l'adjonction d'un élément imprévu, les Bulgares. Il n'y eut aucune accusation de *Panturcisme* ou de *Panislamisme*.

D'autre part, le sultan, pour remercier les Magyars de ces manifestations désintéressées, renvoyait à l'empereur-roi quelques épaves de la fameuse bibliothèque de Mathias Corvin, la Corvina, naguère pillée par les ancêtres des Osmanlis. Ces manifestations, en somme assez puériles, étaient dirigées non seulement contre les Serbes, mais aussi contre les Russes auxquels les Magyars ne pardonnaient pas le rôle que Nicolas Ier avait joué dans la répression de leur insurrec-

1. Étudiants turcs.

tion en 1849 et les sympathies qu'il devait nécessairement professer pour ses coreligionnaires les Slaves balkaniques. D'autre part, les Turcs n'étaient pas fâchés d'évoquer les souvenirs de la guerre de Crimée.

Des contre-manifestations avaient lieu à Prague, en l'honneur du général russe Tcherniaiev, l'un des héros de la récente guerre balkanique. En revanche, le gouvernement magyar, à Budapest faisait arrêter le général serbe Stratimirovitch, qui avait pris part à l'insurrection de 1848 et qui était allé offrir son épée au prince Milan Obrenovitch. Enfin, il faisait arrêter le vaillant député et publiciste de Novi Sad, Svetozar Miletitch et, sous prétexte de haute trahison, sur de faux témoignages le faisait condamner à cinq ans de prison. Or, sait-on quelle était la base juridique du procès? C'étaient des textes d'anciennes lois qui déclaraient coupables de haute trahison ceux qui fournissent des armes aux Ottomans et autres infidèles!

On pense bien que l'Autriche, toujours préoccupée de maintenir les Slaves balkaniques sous la main des Turcs, en attendant de les faire passer sous la sienne, on pense bien que cet État de proie ne vit pas avec plaisir la campagne balkanique entreprise par la Russie et la Roumanie pour la délivrance des Bulgares.

On lui avait, il est vrai, promis d'avance une compensation pour le cas où elle observerait vis-à-vis de la Russie, lors de la campagne de Bulgarie, une neutralité bienveillante. Elle assista donc d'un œil en apparence indifférent à cette campagne qui

aboutit au traité de San Stefano. La Russie par une habile et heureuse intervention avait libéré le Monténégro et la Serbie et du Danube à l'Archipel refoulé les Turcs devant ses armées. Le 31 janvier 1878, les troupes russes étaient à Andrinople. Le 3 mars, Ignatiev faisait signer à la Porte le traité de San Stefano. Ce traité agrandissait considérablement la Serbie et le Monténégro, augmentait de la Dobroudja la Roumanie, qui, en revanche, rétrocédait à la Russie une partie de la Bessarabie. Une principauté de Bulgarie était créée entre le Danube, la Mer Noire et l'Archipel. La Turquie ne gardait en Roumélie qu'un lambeau de terre qui s'étendait de Constantinople au mont Rhodope, plus Salonique et la presqu'île de Chalcidique.

Si ce traité avait été maintenu tel qu'il avait été signé, la paix du monde balkanique était, je crois, assurée pour longtemps. Mais, c'était la ruine des ambitions austro-allemandes sur la péninsule, notamment sur Salonique. La méfiance envers la Russie était une vieille tradition de la politique britannique. Malheureusement cette méfiance allait servir les intérêts autrichiens et par suite allemands. La Grande-Bretagne oubliait ou ignorait que l'Autriche en Orient et partout était désormais l'humble servante, l'agent docile, l'avant-courrière de Berlin. On craignait de voir Pétersbourg s'établir à Constantinople, on ne voyait pas que l'Autriche allait frayer à Berlin le chemin de Salonique. C'est à Berlin, devant l'Europe réunie en Congrès, que fut revisé le traité de San Stefano.

C'est là que se signa une paix d'où découle en ligne droite la guerre actuelle, sans compter les deux qui l'ont précédée.

Rappelons ce que fut l'œuvre sacrilège du traité de Berlin (13 juillet 1878).

D'après la rédaction nouvelle, la Bulgarie ne touchait plus à l'Archipel dont l'accès est indispensable à son plein développement économique. La partie septentrionale comprise entre le Danube et les Balkans recevait le nom de principauté de Bulgarie ; vassale et tributaire de la Porte, elle devait avoir un prince chrétien ; la partie méridionale, qui n'allait plus jusqu'à la mer, recevait le nom de Roumélie orientale et devait être pourvue d'un gouvernement chrétien nommé par la Porte. Évidemment ces deux parties devaient tendre à se réunir et il y avait dans cette création hybride le germe de sérieuses complications pour l'avenir.

La Serbie ne gagnait que le titre du royaume qu'elle prit peu de temps après. En revanche, le Monténégro vit ses acquisitions singulièrement réduites. Il abandonnait Spizza à l'Autriche. Il obtenait, il est vrai, la libre navigation sur la Boïana, gardait Niksich, Podgoritza, et Antivari. Mais dans ce port il était loin d'être le maître. L'Autriche y faisait la police sanitaire et maritime. Car le Monténégro ne devait avoir ni pavillon, ni vaisseaux de guerre; il restait complètement isolé de la Serbie, son alliée naturelle. La guerre avait eu pour point de départ l'insurrection de la Bosnie et de l'Herzégovine. Quel était alors le rêve des insurgés? De se réunir au Piémont sud-slave,

à la Serbie, au Monténégro, de même que la Toscane et le royaume de Naples s'étaient naguère réunis au Piémont italien.

On ne leur fit pas l'honneur de leur demander ce qu'ils voulaient être. On chargea purement et simplement le gendarme de la Prusse, l'Autriche-Hongrie de rétablir l'ordre dans les deux provinces. Elle obtint en outre, le droit d'occuper militairement le Sandjak de Novi Bazar — tout simplement à l'effet d'isoler la Serbie du Monténégro. Que l'Allemagne, l'Autriche, aient signé ce protocole, cela ne se comprend que trop bien, que la Turquie et la Russie l'aient subi, cela se comprend encore. Mais que la France et l'Angleterre aient pu le signer je n'ai jamais pu le comprendre. Toutes les misères de l'heure actuelle dérivent du traité de Berlin, pire encore dans ses conséquences que n'a été le traité de Francfort!

C'est par suite du traité de Berlin que l'Allemagne a mis officiellement les pieds sur le sol de la péninsule Balkanique. On prétend qu'Andrassy, en annonçant à François-Joseph le résultat du traité, lui aurait dit : « Sire, je vous apporte la clef des Balkans ». Le mot résume toute une politique. Mais si François-Joseph avait reçu la clef, c'était pour être le portier et non le vrai propriétaire.

A peine investi du mandat qu'il s'était fait confier par le Congrès de Berlin, le gouvernement autrichien se met en mesure de l'exécuter. L'occupation des deux provinces ne fut pas si aisée qu'on aurait pu l'imaginer. Il y eut de vigoureuses résistances à main armée. Le 31 juillet 1878, les

premières troupes autrichiennes passèrent la Save. L'Herzégovine ne fut définitivement occupée qu'à la fin de septembre et la Bosnie qu'à la fin d'octobre. Pour en assurer la possession il avait fallu faire marcher trois corps d'armées et dépenser 62 millions de florins. Ce n'est pas là ce qu'on peut appeler une annexion librement consentie comme le fut, par exemple, celle de la Savoie à la France.

Quels devaient être les résultats de ce traité absolument dirigé contre les Slaves balkaniques? Évidemment les intéressés devaient s'efforcer par tous les moyens possibles de se dérober à ses conséquences. J'ai parcouru la Serbie et la Bulgarie au cours de l'année 1882 et il ne me fut pas difficile de comprendre les malaises qu'éprouvaient à la fois les Serbes et les Bulgares. Ce malaise se constatait particulièrement à Belgrade.

J'écrivais à mon retour : « Le métier de roi a parfois de dures exigences ; l'une des plus cruelles que Milan Ier ait eu à subir, c'est certainement le vasselage autrichien qui lui est imposé par les circonstances. Ses conseillers l'acceptent avec une gaîté de cœur plus apparente, peut-être, que réelle. La masse de la nation est-elle d'accord avec son gouvernement? Oui, si l'on en croit certaines manifestations officielles de l'opinion publique; non, sans doute, si l'on fait parler à cœur ouvert ceux qui doivent pour des raisons politiques, mettre une sourdine à leur pensée. »

J'écrivais ceci dans la *Nouvelle Revue*, en avril 1883.

Quatre mois après, les élections pour la Skoupchtina, la chute du ministère Pirotchanats, une insurrection grave confirmait mes prévisions.

Je reprends ma citation :

« Royaume indépendant, la Serbie est aujourd'hui dans une situation plus précaire que n'était naguère la principauté vassale, même au temps où les forteresses étaient occupées par les Turcs. Elle avait alors le plus précieux des biens, l'espérance. Aujourd'hui, elle a dû y renoncer du moins jusqu'à nouvel ordre[1]. »

Et du haut de quelles espérances Milan avait dû tomber ! Au début de l'insurrection, le jour anniversaire de la bataille de Kosovo, le 30 juin 1876, la Bosnie insurgée l'avait acclamé en qualité de souverain, tandis que l'Herzégovine acclamait Nicolas de Monténégro. Quel échec pour les ambitions des Serbes et du jeune Milan ! Le titre de roi obtenu au mois de mars 1882 ne pouvait être pour de si amers désenchantements qu'une bien modeste compensation. On sait, d'autre part, a quel assujettissement économique la politique austro-hongroise réduisait la Serbie.

Dès le début, les Austro-Hongrois s'installent dans les deux provinces comme en pays conquis et y établissent sans difficulté cet ordre extérieur, cet vie européenne qui succède tout naturellement à l'anarchie plus ou moins pittoresque de la vie orientale. Bien entendu, toutes les relations intellectuelles ou politiques sont interdites avec la

1. La Save, le Danube et le Balkan, p. 117. (Paris, Plon, 1884.)

Serbie et le Monténégro. C'est ainsi que l'on répond aux vœux des populations.

Pour consoler les Serbes de la perte de ces deux provinces, la politique viennoise s'imagina d'orienter leurs ambitions d'un autre côté. *Divide ut imperes.* Diviser les Slaves balkaniques, les jeter les uns contre les autres pour les dominer tour à tour, ce programme était d'autant plus facile à réaliser qu'il devait s'appliquer à des hommes inexpérimentés, dont quelques-uns d'ailleurs étrangers aux lois les plus élémentaires de la probité politique. Tel était par exemple le roi de Serbie, Milan.

Pour semer la zizanie entre les deux nations serbe et bulgare, on imagine de dériver les ambitions serbes sur la Macédoine, pays alors assez mal connu, que les Bulgares considéraient comme peuplé par des congénères et par conséquent destiné à leur revenir quelque jour (voir plus haut, p. 12). Quand la Bulgarie, pour réparer les sottises du traité de Berlin, s'annexa la Roumélie Orientale, le roi Milan, excité, on devine par qui, sous prétexte de défendre l'équilibre des Etats balkaniques, mobilisa son armée et marcha sur Sofia. Il fut honteusement défait et, sans l'intervention officielle de l'Autriche, forcée de se démasquer, il aurait été pourchassé par le prince bulgare, Alexandre de Battenberg, jusque sous les murs de Belgrade. La paix fut conclue à Bucarest (3 mars 1885), sous les auspices de l'Autriche, sans que la Bulgarie indignement attaquée, exploitée dans les plus légitimes de ses revendications nationales, ait obtenu l'ombre d'une réparation, pas même

un centime d'indemnité. Désormais des germes de discorde étaient semés entre deux nations faites pour s'entendre et pour barrer, d'un commun accord, le chemin de Salonique à l'ambition austro-allemande.

Cependant des relations plus cordiales finirent par s'établir entre les deux pays, surtout après l'abdication du roi Milan, l'un des plus ignobles personnages dont l'histoire ait à enregistrer le nom. L'intérêt commun devait rapprocher les deux nations ; elles devaient tenter de compléter leur domaine national, sans empiéter mutuellement sur leurs territoires. On sait comment un traité d'alliance fut conclu avec la Serbie, le Monténégro, la Bulgarie, la Grèce ; comment la puissance turque parut s'écrouler devant la victoire des Serbes à Koumanovo (23-24 octobre 1912), et des Bulgares à Loule-Bourgas (29 octobre, 2 novembre). On put croire qu'en Europe, un nouvel Etat allait apparaître, un Etat fédératif des nations balkaniques qui réglerait désormais la destinée de la péninsule. Mais l'Autriche veillait. Elle empêcha les Monténégrins de s'établir sur les bords de l'Adriatique où ils avait conquis Scutari, les Serbes de se maintenir à Durazzo ; elle sema la discorde entre les Bulgares et les Serbes . . . .

. . . . *Censuré* . . . .

. . . et, pour le plus grand profit de Vienne et de Berlin, jeta les uns contre les autres les alliés d'hier. On sait dans quelles circonstances la Roumanie crut devoir intervenir, les armes à la main pour dépouiller la Bulgarie, et lui imposer un second

traité de Bucarest. J'ai sur tous ces événements des opinions très nettes. Je les ai, autant que la chose était possible, exprimées dans une brochure récente et je demande la permission d'y renvoyer le lecteur[1]. Je me permettrai simplement de faire observer que la connaissance familière des choses serbes et bulgares m'autorisait à avoir une opinion un peu différente de celles qui ont cours aujourd'hui sur le conflit lamentable des deux nations slaves.

Les événements actuels sont la conséquence directe et fatale de l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche-Hongrie, autrement dit par l'Allemagne. Ces événements sont trop présents à l'esprit du lecteur pour que je croie utile d'insister.

Ce qu'il n'est pas inutile de rappeler, ou plutôt d'apprendre aux lecteurs, ce sont les procédés employés par l'Autriche-Hongrie pour abuser l'Europe sur cette prise de possession qui n'était en réalité qu'une annexion, une annexion d'autant plus abominable qu'elle était faite avec l'approbation des nations soi-disant civilisées.

Il s'agissait d'organiser cette conquête, d'en faire une province autrichienne et d'abuser l'Europe par un ensemble de réformes, de nature à frapper les yeux inexpérimentés. L'homme auquel fut confiée cette tâche était un Magyar pur sang, M. Benjamin Kallay de Nagy-Kallo (1839-1903). Il s'était de bonne heure appliqué à l'étude du

1. *La Lutte séculaire des Germains et des Slaves.* (Paris, Maisonneuve, 1916.)

problème oriental et de ses éléments slaves; il avait voyagé en Russie, en Roumanie, dans la péninsule balkanique. A l'âge de trente ans, il fut nommé consul général d'Autriche-Hongrie à Belgrade. C'était un poste d'observation de premier ordre et un admirable centre d'espionnage. Sa merveilleuse connaissance de la langue serbe, sa courtoisie lui assuraient l'accès de tous les milieux. Il occupait ses loisirs à écrire une histoire de la Serbie qui fut publiée en langue magyare, en 1877, et fut non seulement traduite en allemand, mais même en langue serbe. Il quitta la Serbie en 1875.

Quand l'Autriche occupa la Bosnie-Herzégovine, en 1878, elle eut naturellement recours à ses lumières et lui confia un portefeuille. Dans cette situation, Kallay s'occupa surtout des intérêts de sa patrie, la Hongrie; il rattacha Budapest à l'Adriatique par Saraïevo, en négligeant les voies les plus courtes entre Vienne et la mer. Il s'efforça de se concilier particulièrement les musulmans et ferma de façon vigoureuse la frontière du côté de la Serbie vers laquelle tendaient les aspirations des intellectuels et des patriotes. Il poussa tellement loin la censure, qu'il interdit sa propre « Histoire de la Serbie » dans le pays qu'il s'agissait de dénationaliser. La langue des deux provinces, comme je l'ai expliqué plus haut, c'est le serbo-croate, autrement dit le serbe, pour ceux qui pratiquent la religion orthodoxe et l'alphabet cyrillique, à peu près identique à l'alphabet russe, le croate, pour ceux qui pratiquent la religion catholique et l'alphabet latin.

Kallay essaya de substituer à ce nom subversif le nom de langue bosniaque ou encore tout simplement, langue du pays (Landssprache). Mais en cela il n'a guère réussi qu'à se rendre ridicule.

Son rêve était de faire légitimer l'annexion autrichienne par l'opinion de l'Europe civilisée. Il aurait même voulu faire de sa province un but d'excursion pour les touristes curieux de jolis costumes et de beaux paysages, et voici ce qu'il imagina. Il avait engagé à son service un Suisse nommé M.., qui avait beaucoup voyagé et qui ne manquait pas d'un certain bagout. Il en fit son agent et le chargea d'aller en Europe, recruter des touristes naïfs qui ne manqueraient pas de faire une sérieuse réclame à l'occupation austro-hongroise et à son habile représentant. Un jour je vis débarquer chez moi, le sieur... Je connaissais un de ses ouvrages relatif à l'Asie centrale. Je l'interrogeai sur ses voyages. « J'ai renoncé tout à fait à l'Asie pour le moment, me dit-il. Je me suis fixé dans une région qui m'intéresse prodigieusement, c'est la Bosnie-Herzégovine. Ah! Monsieur, quel beau pays! Si vous saviez tout ce que les Autrichiens ont fait pour sa transformation. J'en causais l'autre jour avec M. de Kallay, qui dirige avec tant de sagesse l'administration des nouvelles provinces. Quel malheur, me disait-il, que les Européens connaissent si peu le bien que nous faisons ici. Ah! si un homme comme M. Louis Leger voulait nous faire l'amitié de venir nous visiter, comme je serais heureux de lui faire les honneurs de nos provinces, de lui

faire apprécier les progrès que nous avons réalisés! — Monsieur, répondis-je, froidement, si j'avais l'intention d'aller à Saraïevo, comme je suis allé à Belgrade et à Agram, à Sofia, je ne suis pas sûr que, même avec un passeport, on me laisserait entrer. En tout cas, une fois entré, je suis certain qu'un certain nombre d'espions seraient immédiatement attachés à mes trousses et qu'on imaginerait toutes les roueries possibles pour me faire partir, comme ont fait naguère les Magyars quand j'étais à Diakovo, chez Monseigneur Strossmayer. Si c'est une invitation que vous m'apportez de la part de M. de Kallay, veuillez lui faire savoir que j'ai le regret de la décliner. »

M. M... se le tint pour dit et n'insista pas. Il fut plus heureux auprès de quelques-uns de mes compatriotes dont je ne veux pas rappeler ici les noms et qui doivent bien regretter leur imprudence. Il trouva un complice bien innocent, je crois, dans la personne de l'excellent Louis Olivier, docteur ès sciences, directeur d'un recueil fort estimé, *La Revue générale des sciences pures et appliquées*.

Depuis quelques années, M. Olivier organisait des voyages collectifs fort goûtés. Il louait un navire au Havre ou à Marseille et emmenait un public d'élite dans les pays scandinaves, en Russie, en Grèce, dans la Méditerranée. Des spécialistes leur faisaient des conférences en cours de route, sur les pays visités. La proposition de M. M... devait d'autant plus le séduire qu'elle donnait l'occasion d'une jolie excursion maritime, sur les

côtes de l'Italie, de la Dalmatie et d'un voyage intéressant dans un pays pittoresque et considéré jusqu'alors comme peu accessible. Des arrière-pensées politiques de M. de Kallay, M. Olivier, docteur ès sciences, n'avait je crois aucune idée, et rien ne pouvait lui faire deviner qu'il s'associait à une œuvre néfaste. Il était dans la situation morale de ces pèlerins slaves, dont j'ai conté plus haut l'histoire, qui entreprirent en 1867 le voyage de Moscou, sans se douter des questions angoissantes que soulèverait nécessairement le problème polonais. M. Olivier était avant tout un entrepreneur de voyages intéressants et instructifs. Celui qu'on lui offrait réunissait à coup sûr, les deux qualités. Il accepta et réunit autour de lui quelques intellectuels plus ou moins capables de comprendre l'œuvre de M. de Kallay et de l'expliquer à nos compatriotes.

Il a publié les travaux que lui a inspirés ce voyage dans un numéro spécial de sa Revue qui porte ce titre modeste : *La Revue générale des Sciences en Bosnie-Herzégovine*. Le numéro qui porte la date du 30 mars 1900 comprend une introduction générale par les directeurs; des travaux de divers savants sur la nature physique en Bosnie et en Herzégovine; l'histoire et les monuments en Bosnie-Herzégovine ; la langue et la littérature en Bosnie-Herzégovine; une étude sur les races, religions, nationalités en Bosnie-Herzégovine; une note sur l'administration actuelle de ces provinces, et un deuxième travail de M. Olivier, sur la science en Bosnie-Herzégovine. L'ensemble

de ces travaux pourrait être instructif s'ils étaient le résultat d'une enquête vraiment sérieuse et désintéressée. Malheureusement, au point de vue de ce qui nous occupe, les auteurs n'ont vu que ce qu'on leur a fait voir et n'ont dit que ce qu'on leur a laissé dire. Ils n'ont été en rapports qu'avec le personnel officiel, gouvernemental. L'accès des indigènes leur a été rigoureusement interdit et, d'ailleurs, aucun d'entre eux n'eût été capable de tenir une conversation sans l'aide d'un interprète qui eût été nécessairement un espion. L'ouvrage, comme le dit naïvement M. Olivier, est un hommage rendu à la grandeur de l'œuvre de M. de Kallay, qui a ouvert à la Bosnie-Herzégovine le chemin de la civilisation (p. 287). Je note, à la page 290 de ce travail, un curieux aveu : « Dans les écoles où se pressent côte à côte et de jour en jour plus nombreux : Croates, Serbes et Turcs, le serbo-croate lu par tous les élèves, sous ses deux formes écrites, prend l'importance d'un idiome national : il devient réellement la langue *bosniaque*, comme la qualifie le Gouvernement, qui s'efforce de multiplier les liens entre tous les enfants du pays en vue de faire d'eux, s'il se peut, un seul peuple, le peuple *bosniaque* ».

Dans cet aveu dépouillé d'artifice, l'innocent docteur ès sciences ne se doute pas qu'il dresse contre le Gouvernement de M. de Kallay la plus formidable accusation.

Ecoutez, d'ailleurs, cet autre aveu non moins naïf :

« A peine débarqués à Metkovic, nous reçûmes

du Gouvernement le plus obligeant accueil ; et pendant toute la durée de notre séjour, l'Administration, informée de nos desseins, s'employa de toute manière à faciliter nos études. Non seulement elle mit à notre disposition son palais d'Ilidze et, dans les campagnes, ses stations de gendarmerie, mais en outre, elle eut l'amabilité de pourvoir tous les représentants de *La Revue générale des Sciences*, d'interprètes autorisés qui les mirent en contact avec la population, les conduisirent visiter les exploitations rurales, les forêts, les fabriques, leur montrèrent les constructions et la machinerie de l'Etat, leur ménagèrent l'accès des mosquées, des écoles, des prétoires et des hôpitaux. » Pour bien vous rendre compte des choses, imaginez une caravane d'Espagnols visitant l'Alsace-Lorraine sous la conduite de guides et d'interprètes prussiens et rendant compte ensuite de leurs impressions !

Je ne crois pas que Leroy-Beaulieu, qui faisait partie du voyage, ait publié à part son étude sur *Les races, la religion, la nationalité en Bosnie-Herzégovine*. Il a bien senti lui-même qu'il n'avait pas pu faire une enquête aussi impartiale que celles qu'il avait naguère entreprises en Russie.

Il y a eu un mouvement d'étonnement en Europe et de vives protestations à Constantinople, lorsque le gouvernement de Vienne a introduit dans les deux provinces le service militaire — clause non prévue par le traité de Berlin. Notre regretté confrère est tenté d'expliquer cette mesure par des

considérations esthétiques. Après avoir exalté le physique superbe des indigènes, il s'écrie : « On comprend que l'Autriche-Hongrie ait tenu à lever quelques bataillons parmi ces hommes d'aspect si martial. Entre toutes les troupes de l'Autriche, il n'en est pas d'aspect plus mâle et de plus guerrière tournure que les régiments bosniaques où servent côte à côte chrétiens et musulmans ».

Leroy-Beaulieu ne s'est entretenu avec les indigènes que par l'intermédiaire d'interprètes officieux et il y a des questions que naturellement il n'a pas pu leur poser. Quelles étaient leurs aspirations au moment de leur insurrection ? Que pensent-ils de la décision de l'Europe qui avait disposé d'eux sans les consulter, et du régime actuel ? Il faut savoir lire entre les lignes pour découvrir des aveux comme celui-ci qui échappe à l'apologiste, plus ou moins involontaire, de M. de Kallay.

« Cédant au penchant habituel de l'Etat moderne *et peut-être aussi à de secrètes défiances* (c'est moi qui souligne), le gouvernement de la Bosnie a voulu s'ingérer dans la gestion *des communes serbes orthodoxes*. S'il a d'habitude respecté leurs écoles, s'il a souvent même laissé aux paroisses le droit de les confirmer, il n'a pas voulu que les instituteurs, chefs d'une sorte d'école libre, pussent rester en fonctions sans son assentiment. »

Leroy-Beaulieu a visité des cercles, bibliothèques, des lieux de réunions serbes et il note ce détail :

« A côté des portraits de l'empereur François-

Joseph et de la défunte impératrice[1], on y voit d'habitude ceux du jeune roi de Serbie et du prince de Monténégro. De semblables images, surtout le portrait du prince de Monténégro, poète et soldat, se rencontrent souvent en Dalmatie, chez des Croates catholiques, qu'on ne saurait suspecter de tendances séparatistes[2]. Néanmoins on serait étonné si le gouvernement de Bosnie ne soumettait pas ces Sociétés serbes à la surveillance de sa police. Il veut s'assurer que, sous prétexte de littérature et de culture nationale, ces cercles ne fassent pas d'agitation politique et ne servent pas de foyer à la propagande des partisans de la Grande-Serbie. »

Que pensaient les indigènes de cette Grande-Serbie ? C'est là une question que nos compatriotes n'ont pas osé leur poser et qui pourtant eût mérité quelques méditations. On s'imagine difficilement une enquête sérieuse sur la Bosnie-Herzégovine qui n'eût pas débuté par cette question.

1. La présence de ces portraits est obligatoire. Notez bien ceci. Celle des deux autres ne l'est pas. Cette question du portrait du souverain joue un grand rôle dans les Etats monarchiques. Ainsi parmi les condamnés à mort du récent procès de Banialouka figure un certain Miloutin Iovanovitch, coupable d'avoir avec d'autres membres du Comité de la Société de lecture à Zepce, en 1914, publiquement enlevé l'effigie de l'Empereur de la salle de lecture et de l'avoir transporté dans l'ancienne cuisine, actuellement cabinet de débarras. Cet acte constitue tout simplement le crime de lèse-majesté.

2. Si Leroy-Beaulieu vivait aujourd'hui, j'imagine qu'il tiendrait un autre langage. Il suffit de consulter la liste du comité jougo-slave où figurent des membres de tous les pays sud-slaves gouvernés par l'Autriche, notamment de la Dalmatie et de la Croatie.

La consigne était d'être optimiste : *quieta non movere*. A la fin de son étude, Leroy-Beaulieu avoue bien que la situation est singulière et il ajoute ces paroles qui ont aujourd'hui un ironique et douloureux intérêt d'actualité :

« Quelques-uns annoncent que l'Autriche-Hongrie sera bientôt conduite à mettre fin à l'occupation en proclamant l'annexion. Il en est qui appellent déjà la Bosnie la Nouvelle-Autriche. Ce que fera le gouvernement autrichien, il ne nous appartient pas de le décider ; nous ne serions pas surpris qu'il n'en sût rien lui-même ; mais pour l'Autriche comme pour la Bosnie, l'annexion nous paraîtrait présenter plus d'inconvénients que d'avantages. Annexer les provinces en dehors d'une entente formelle avec les puissances signataires du traité de Berlin, ce serait violer, manifestement, la convention internationale sur laquelle repose le droit de l'Autriche à gouverner ce pays [1]. Or, pareille violation des traités risquerait fort d'amener en Orient ou en Europe, des demandes de compensation et par suite des complications diplomatiques que l'Autriche n'a aucun intérêt à provoquer...

« Pour toutes ces raisons, concluait en 1900 Anatole Leroy-Beaulieu, il nous semble douteux que l'Autriche procède, au moins prochainement, à une annexion.

« N'y aurait-il, entre elle et les autres puissances,

1. Comme si l'Autriche s'était jamais gênée pour violer n'importe quelle convention conclue avec n'importe qui ! Elle aussi pratique la politique des *chiffons de papier*. (L. L.).

entre elle et la Russie notamment, aucun engagement de ne point porter atteinte au *statu quo* des Balkans, le gouvernement autrichien nous semble trop prudent pour oublier le *quieta non movere !* »

Telles étaient en mars 1900 les conclusions de l'excellent Anatole Leroy-Beaulieu, conclusions élaborées dans le cabinet du gouverneur civil de la Bosnie-Herzégovine. Huit ans après, le gouvernement austro-hongrois lui donnait un cruel démenti en annexant purement et simplement les deux provinces. L'acte porte la date du 8 octobre 1908. Dans une lettre datée du 7 octobre et adressée au ministre des Affaires étrangères, comte d'Ærenthal, l'empereur déclare que dans l'intérêt de la civilisation et de la politique, pour assurer les résultats déjà obtenus par l'occupation temporaire, il étend sa souveraineté sur les deux provinces. Pour calmer les susceptibilités turques, il retire ses troupes du Sandjak de Novi-Bazar. Dans une lettre adressée au successeur de M. de Kallay, qui était alors le baron Burian, ils déclare que ses sujets de Bosnie-Herzégovine jouiront désormais des mêmes droits que ceux de la monarchie !

Le tableau idyllique tracé par les collaborateurs de la *Revue générale des Sciences* n'était pas tout à fait d'accord avec la réalité. Beaucoup d'orthodoxes avaient émigré en Serbie et de musulmans en Turquie. Voici ce que je lis dans une publication éditée à Prague — en langue tchèque — au cours de l'année 1909 : « Le système absolutiste et bureaucratique de Kallay, combiné avec une crise économique, avait provoqué dans la popula-

tion un profond mécontentement. Les orthodoxes et les musulmans travaillaient à émanciper leurs écoles et leurs institutions religieuses de la tutelle de l'État et adressèrent de nombreuses réclamations à l'Empereur et aux délégations[1]. De ces réclamations, bien entendu, Vienne et Budapest tenaient peu de compte. Sous la domination turque, les Serbes avaient réussi à créer un collège à Saraïevo. Il fut fermé, tandis que les Jésuites en créaient un à Travnik, qui fut doté d'une subvention de 80.000 couronnes. Après sept ans de lutte, l'épiscopat orthodoxe, autrement dit serbe, n'obtenait que 36.000 couronnes pour les jeunes gens qui se destinaient au sacerdoce. L'enseignement de l'allemand fut rendu obligatoire dans toutes les écoles et l'accès des emplois publics fut uniquement réservé à ceux qui possédaient cette langue[1]. »

De 1878 à 1906, le gouvernement ouvrit 251 écoles primaires et 256 casernes pour loger 2.442 gendarmes. En 1906, le budget de l'Instruction publique comportait 575.790 couronnes contre 3.753.189 couronnes destinées à la gendarmerie. De tous ces chiffres, l'enquête ouverte en l'honneur de M. de Kallay ne dit pas un mot!

En 1894, quelques communautés paroissiales et scolaires serbes demandèrent au gouvernement la permission d'organiser par leurs propres moyens l'instruction de leurs paroissiens. Cette requête fut taxée de provocation à la rébellion. Malgré

1. *Encyclopédie tchèque d'Otto*, Supplément, Prague, 1909.

tout, le mouvement persista. En vue de l'annexion qui se préparait, on voulait gagner les sympathies des Serbes. C'est ainsi qu'en 1902, un groupe d'intellectuels serbes obtint la permission de fonder la société appelée *Prosveta* (La Culture), dont la tâche principale serait d'aider les étudiants serbes de Bosnie-Herzégovine dans leurs études. En dix ans, cette société devint la plus puissante organisation du pays. Elle élargissait son rayonnement, elle donnait des subsides aux écoles primaires, organisait des cours pour les illettrés, qui forment en Bosnie 90 0/0 de la population, installait des cuisines populaires, publiait des livres. Son œuvre fut facilitée par un legs généreux de miss Irby[1]. Cette prospérité de la Prosveta était mal vue par le gouvernement et par les Jésuites[2].

En 1914, à la suite de l'attentat de Saraïevo, la populace, à l'instigation de la police, démolit les bureaux de la Société, livra aux flammes son mobilier. La plupart de ses membres furent impliqués dans des procès scandaleux. L'annexion avait produit une sensation profonde dans toutes les régions intéressées, d'abord en Turquie, puis en Serbie et au Monténégro. A Belgrade, le parti avancé qui avait à sa tête le prince héritier, voulait purement et simplement déclarer la guerre à l'Autriche. La Russie, la France, l'Angleterre soutinrent mollement les réclamations serbes. L'Allemagne, naturellement,

1. Miss Irby avait voyagé dans la Péninsule balkanique et publié en 1867 un livre très remarquable sur les provinces slaves de la Turquie d'Europe.
2. *Les Persécutions des Jougo-Slaves*, Paris, 1916.

se rangea du côté de l'Autriche qui avait travaillé pour elle. La Serbie, mal secondée, fut obligée de déclarer solennellement qu'elle ne se sentait pas touchée par les changements opérés en Bosnie-Herzégovine, qu'elle renonçait à protester, qu'elle s'engageait à vivre en bonne amitié avec sa puissante voisine.

Ces protestations ne suffisaient pas à l'Autriche. Elle cherchait un prétexte pour se débarrasser définitivement d'une voisine importune.

On sait comment elle l'a trouvé. Ce qu'on savait moins, c'étaient les persécutions auxquelles ses sujets de Bosnie-Herzégovine, particulièrement les sujets serbes, autrement dits orthodoxes, avaient été exposés. Ces misères ont été racontées dans un petit volume intitulé : *Les Persécutions des Jougo-Slaves. Procès politiques* (1908-1916). Ce volume fait partie d'une série de publications éditées par le Comité jougo-slave dont je parlais tout à l'heure. Comme il n'est peut-être pas à la portée de tous mes lecteurs, j'en résumerai quelques parties.

Je dois d'abord présenter une réflexion. La situation des Serbes soumis à l'Autriche offre quelque analogie avec celle des Russes de Galicie qui ont bien souvent été accusés de Panslavisme, autrement dit de haute trahison. L'un des arguments les plus ordinaires de l'accusation est celui-ci. On avait trouvé chez l'accusé un portrait de l'empereur de Russie, ou bien, ce qui est plus grave, un livre de prières imprimé soit à Kiev, soit à Moscou, renfermant les prières officielles pour l'em-

pereur et la famille impériale russes. Donc, le propriétaire de ces objets suspects faisait des vœux pour que tout ou partie de la Galicie passât sous la domination russe. Pour mieux me faire comprendre, je transporte la scène chez nous. Un habitant de Beauvais ou d'Arras a reçu des cartes postales ornées du portrait du roi Albert de Belgique ; il a rapporté de Tournai ou de Bruxelles un livre de messe renfermant les prières officielles pour les souverains belges. Donc, il souhaite l'annexion de tout ou partie de la France à la Belgique. Crime de haute trahison.

« Ah ! Monsieur, ils n'ont pas la conscience pure », me disait en 1867 l'avocat Berlic de Brod, sur la Save, dans la Frontière militaire, à l'époque où j'avais dû m'enfuir de chez Mgr Strossmayer pour échapper aux pièges de la police austro-hongroise.

Ces paroles sont toujours vraies quand il s'agit des rapports des Austro-Hongrois avec les Slaves, et, comme au fond les exploiteurs tyranniques, quand ils ont la force, ont toujours raison contre les exploités, ils peuvent presque accuser à coup sûr, ayant à peu près la certitude d'obtenir une condamnation. Il y a parfois des exceptions. Ainsi, très peu de temps avant la guerre, les gens de Vienne avaient machiné à Lwow (Lemberg) un grand procès contre des Petits-Russes accusés de haute trahison pour les motifs que j'ai signalés. Les jurés de Lwow eurent le courage et l'intelligence d'acquitter les accusés.

Le gouvernement austro-hongrois trouva chez

les Slaves méridionaux des juges plus dociles que chez les Galiciens. En Croatie, pendant longtemps, le régime auxquel est resté attaché le nom du *ban*, plus tard ministre, Khuen Hedervary avait exploité les rivalités des Croates et des Serbes. Les deux groupes finirent par comprendre qu'on leur faisait jouer un métier de dupes, et en 1905, ils se coalisèrent à la diète de Zagreb et constituèrent un parti national auquel adhérèrent successivement les Serbo-Croates de la Dalmatie et les représentants des pays slovènes. A cinq reprises différentes, le gouvernement recourut à la dissolution du Parlement croate. Mais la coalition sortit victorieuse des élections. A deux reprises, la constitution fut suspendue. Des troubles graves eurent lieu à Zagreb (Agram), à propos de l'apparition des armoiries hongroises que l'on prétendait substituer à celles du Royaume triunitaire (Croatie, Dalmatie, Slavonie). En 1908, à la suite de la dissolution de la diète croate, la coalition publia un manifeste où il était dit:

« La lutte actuellement engagée en Croatie est celle de deux principes : du principe constitutionnel et de l'absolutisme. La coalition estime que le conflit entre la Croatie et la Hongrie est celui de deux royaumes et de deux nations. C'est pourquoi les députés représentant la majorité absolue de la diète protestent contre une solution unilatérale et illégale dudit conflit. »

Or le royaume de Hongrie est partie intéressée, donc prévenue dans ce conflit. La coalition ne cédera pas. Par tous les moyens légaux et consti-

tutionnels elle continuera la lutte, une lutte implacable contre le gouvernement inconstitutionnel du baron Rauch (ce Rauch était le digne fils et continuateur de celui qui quarante ans auparavant avait exploité et opprimé la Croatie [1]). Elle luttera également contre le gouvernement de Budapest tant que le royaume de Croatie n'aura pas obtenu sa liberté et son indépendance.

Les réclamations du parti furent soutenues au parlement hongrois par le député serbe Polit Desantchitch que nous avons déjà rencontré aux congrès de Prague et de Moscou.

Plus de trois cents étudiants durent quitter l'Université de Zagreb pour aller poursuivre leurs études à l'Université tchèque de Prague. Ceux-là, au sens où on l'entend à Budapest, sont évidemment devenus des Panslavistes.

Pour Vienne et Budapest il s'agissait avant tout de briser la coalition serbo-croate qui semblait particulièrement dangereuse à l'époque où l'annexion de la Bosnie-Herzégovine inaugurait une phase nouvelle de la politique balkanique. Il s'agissait aussi de compromettre le gouvernement serbe et la dynastie des Karageorgevitch.

Vers la fin de juillet 1908 parut à Budapest une brochure en croate et en allemand intitulée *Finale*. L'auteur était un certain Georges Nastitch. C'était un Serbe passé au service de l'Autriche et qui faisait partie de sa police secrète.

Il avait à diverses reprises joué à Saraïevo le rôle

1. Voyez plus haut p. 257.

d'agent provocateur. Sa brochure fournissait de nombreux renseignements sur un mouvement révolutionnaire *panserbe*, autrement dit en faveur de la Grande-Serbie — ce que j'appelle la Confédération illyrienne — qui se serait produit parmi les sujets austro-hongrois. Ce mouvement se serait produit à l'instigation d'une société politique de Belgrade appelée *Slovenski Ioug* (le Sud slave). La brochure fut le point de départ de toute une agitation policière et judiciaire. Cinquante-trois Serbes de Croatie furent arrêtés et jetés en prison.

Le procès provoqua une émotion considérable. Deux des défenseurs des accusés, MM. Hinkovic et Budislajevic partirent pour Belgrade, pour y faire une enquête. Ils furent reçus courtoisement par le ministre de l'Empire, accrédité dans cette capitale.

Mais à leur retour il se produisit un singulier incident. A Zemun (Semlin) la valise de M. Hinkovic fut volée. On la retrouva et on la lui rendit au bout de quelques mois, mais elle était fracturée.

M. Budislajevic fut arrêté à Zemun et fouillé. On trouva sur lui les notes qu'il avait prises dans l'intérêt de la défense. On les confisqua et on les remit au procureur qui s'en servit pour son réquisitoire. Il fit également usage de documents tronqués; le portrait du roi de Serbie joua naturellement son rôle dans l'accusation. On prétendit qu'il était plus répandu dans le pays que celui du souverain légitime. On en vint à incriminer toutes les institutions serbes qui existaient en Autriche,

sociétés littéraires, religieuses, sportives, tous les emblèmes nationaux, voire même l'écriture cyrillique qui distingue les Serbes des Croates (à propos de cette écriture, voir ce que nous avons dit plus haut au sujet de Golovatsky p. 248).

Tout cela, c'étaient des moyens de propagande révolutionnaire ; tout cela, c'était, pour parler la langue courante du panslavisme.

On eut beau invoquer les lois constitutionnelles qui garantissaient l'usage de toutes ces circonstances. Oui, répliquait le procureur, mais tout dépend de la tendance avec laquelle on se sert de ces droits qui peuvent devenir criminels; si par exemple l'emploi de l'écriture cyrillique est un moyen *panserbe* quiconque s'en sert devient coupable de haute trahison.

Il y a des sociétés de gymnastique appelées *sokols* et des sociétés antialcooliques appelées *Pobratimi* (Fraternité). Si ces sociétés propagent des idées révolutionnaires, quiconque y adhère devient responsable de leurs agissements criminels.

La presse naturellement était la grande coupable et, non pas seulement les journaux, mais ceux qui les lisaient. Si une feuille par exemple expliquait que la loi électorale en Serbie était plus libérale que celle de la Croatie, l'article était déclaré subversif, prêchant la révolution en faveur de l'annexion à la Serbie. Chez nous par exemple, des publicistes ont souhaité de voir introduire en France le suffrage *plural* usité en Belgique. Les voyez-vous poursuivis pour haute

trahison sous prétexte qu'ils veulent annexer la France à la Belgique? Une correspondance racontait que le roi Pierre durant un voyage s'était entretenu familièrement avec des paysans qui le tutoyaient. Ces récits, disait le procureur, excitent à la haine de François-Joseph qui ne parle point le serbo-croate et d'ailleurs ne permettrait pas à ses sujets des façons aussi familières.

Les débats de ce procès tragi-comique durèrent sept mois entiers — du 3 mars 1909 au 5 octobre. Si encore la défense avait été libre! On sait quels sont chez nous les droits de la défense et quel est le respect de la magistrature pour le barreau dont le représentant légal est le bâtonnier. Il n'en va pas de même en Croatie. L'avocat, M. Hinkovic, fut à diverses reprises frappé de lourdes amendes pour avoir déplu au tribunal.

En fin de compte, trente et un accusés furent proclamés coupables et condamnés aux travaux forcés pour des périodes variant de cinq à douze ans. L'avocat ne perdit pas courage et publia un long mémoire adressé à la cour de cassation devant laquelle les condamnés s'étaient pourvus. La cour ordonna la révision. Toutefois cette révision n'eut pas lieu. Un décret royal ordonna purement et simplement l'abolition du procès. C'est là un procédé qui chez nous n'est généralement pas en usage. Toutefois nous avons pu constater en France il y a quelques années un procédé juridique analogue.

Cette *abolition* fut proclamée en septembre 1910. M. Hinkovic ne se tint pas pour satisfait. Il

démontra dans un article de journal que ce procédé n'était au fond qu'un déni de justice. Des poursuites furent intentées contre lui. Il fut condamné à six mois de réclusion, ce qui entraînait l'incapacité d'exercer désormais la profession d'avocat, la perte du titre de docteur et des droits civils et politiques. Qu'eût dit de tout cela notre naïf Eugène Pelletan qui réclamait la liberté *comme en Autriche?*

La cour de cassation, modifiée bien à propos par la mise à la retraite de son président, rejeta le pourvoi de M. Hinkovic et l'avantage resta définitivement à la couronne, mais non pas à la justice.

Passons maintenant à un autre scandale judiciaire au procès *Friedjung*[1]. Ce Friedjung est un publiciste viennois connu par quelques travaux historiques et qui passe à tort ou à raison pour être en rapport intime avec le gouvernement dont il reçoit les inspirations.

Peu de temps après l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, à une époque où les relations étaient encore très tendues entre Vienne et Belgrade, il publiait dans la *Neue freie Presse* un article où il accusait le gouvernement et la famille royale de Serbie d'avoir soudoyé les chefs de la Coalition croate-serbe pour provoquer au profit de la Serbie un mouvement insurrectionnel chez les Sud-Slaves de l'Empire. Il citait des noms, donnait des chiffres

1. Friedjung Henri, né en 1851, est attaché aux correspondances du bureau de Vienne. On cite parmi des travaux historiques une étude sur Charles IV, *l'Autriche depuis 1848*, etc. Il est correspondant de la *Gazette de Francfort*.

et déclarait posséder toutes les pièces justificatives à l'appui de ses affirmations.

Les députés appartenant à la Coalition croato-serbe lui intentèrent un procès en diffamation qui se déroula devant la cour d'assises de Vienne. Le défenseur produisit ses pièces de conviction. C'étaient des documents serbes, soi-disant dérobés à Belgrade.

Le dénonciateur prétendait les tenir d'une source confidentielle — qui était évidemment le ministère des Affaires étrangères. A vrai dire il ne produisait pas les documents eux-mêmes, mais des photographies, prises sur les documents qui avaient, disait-il, été soigneusement remis dans leurs archives respectives. M. Friedjung ignorait d'ailleurs complètement la langue serbe. Or, il suffisait d'examiner rapidement ces textes rédigés en *charabia* pour être convaincu qu'ils constituaient une grossière imposture. Friedjung fut obligé de reconnaître qu'il s'était laissé duper, mais qu'il était l'auteur principal de la mystification. Il fut démontré que les pièces avaient été fabriquées, très maladroitement d'ailleurs, à la légation autrichienne de Belgrade.

Le chef de la légation était un Magyar, Forgach, les deux secrétaires étaient deux Polonais. Tous les trois savaient mal le serbe et ils ne s'étaient pas aperçus que dans l'un des documents fatidiques figurait cette mention : *Bienheureux celui qui croit à toutes ces bêtises*. Tout le procès s'écroulait devant cette découverte. On conçoit que Forgach dut garder une dent terrible à la Serbie de cet inci-

dent plutôt désagréable. En 1914, il était chef de section au ministère des Affaires étrangères. En cette qualité il a pris part à l'ultimatum contre la Serbie qui devait déchaîner la guerre. Aujourd'hui sans doute il se croit suffisamment vengé; mais, puisqu'il est censé savoir le serbe, je l'engage à méditer ces vers d'un poète dalmate du XVII[e] siècle :

Kolo od srece u okoli
Varteci se ne prestaje.
Tko bi gori eto doli
A tko doli, gori ustaje,

La roue de la fortune tourne, tourne sans s'arrêter. Celui qui fut en haut, le voici en bas. Celui qui était en bas, le voici en haut.

En Bosnie-Herzégovine, au lendemain de l'annexion, les indigènes ne pouvaient se borner à des protestations platoniques. Le jour même où s'ouvrait la diète dont l'Empereur avait gratifié la nouvelle province, un étudiant, Bogdan Zerajic, tirait sur le gouverneur, le général Varesanin. Inutile de rappeler ici le coup de revolver qui coûta la vie au prince héritier d'Autriche-Hongrie et à son épouse. Nous n'insisterons que sur quelques procès postérieurs où la jeunesse scolaire était impliquée.

C'est d'abord celui de Banjaluka, intenté à une trentaine d'adolescents parmi lesquels il y avait sept musulmans, quatre catholiques, un *uniate* et une majorité d'orthodoxes. Leur principal crime était d'avoir eu l'intention de fonder

une société la *Jugoslavia*[1]. Ces adolescents furent condamnés à des peines variant de deux ans à quatre mois de prison.

Le directeur de l'école fut condamné à quatre mois, neuf collégiens de Mostar, coupables d'avoir donné des concerts au profit d'une société d'éducation, la *Prosveta*, furent condamnés à un an, dix mois et un mois de réclusion.

Soixante-cinq élèves des écoles de Saraïevo et de Trebinie, accusés d'avoir propagé des idées *panserbes* furent condamnés à des peines variant de trois ans à six semaines de réclusion.

Au mois de septembre 1915, le tribunal de Bihacz eut à juger trente-huit collégiens et trois de leurs professeurs, coupables d'avoir approuvé l'attentat de Saraïevo, d'avoir été en relation avec la société *Narodna Obrana* (la défense nationale) de Belgrade. L'un des accusés fut pour haute trahison condamné à mort ; les autres à des peines variant de seize années à un mois de réclusion. Presque tous étaient des mineurs. Chez certains d'entre eux le nombre des années de réclusion égale celui des années qu'ils ont déjà vécu.

Mais tous ces procès ne sont rien en comparaison de celui qui s'est déroulé devant le tribunal de Banjaluka au mois de novembre 1915. S'il y eut jamais un procès monstre, c'est bien celui-là.

Ce procès concernait environ quatre cents accusés, tous coupables d'avoir, consciemment ou non, rêvé de la constitution d'une grande Serbie qui, naturellement, n'eût pas été la Serbie autri-

1. La Sud-Slavie ou Slavie méridionale.

chienne, d'avoir, sous des formes diverses, adhéré à des sociétés serbes, la *Narodna Obrana* (la Défense nationale) dont nous avons déjà parlé, la *Prosveta* (la Culture), les *Fraternités*, sociétés antialcooliques et les *Sokols*, sociétés de gymnastique. Je renvoie pour les détails du procès au petit volume que j'ai signalé plus haut.

L'arrêt a été proclamé le 22 avril 1916 après cent soixante-quinze jours de débats. Ils ont abouti à cinquante-trois acquittements et à quatre-vingt-dix-huit condamnations, dont seize condamnations à mort, et quatre-vingt-deux à des peines variant de vingt à deux ans de réclusion. Parmi les condamnés à mort il y a quatre prêtres, naturellement des popes orthodoxes, c'est-à-dire des Serbes : parmi les condamnés à la réclusion il y a quatre popes, plusieurs députés, six docteurs, et une jeune fille (quatre ans de réclusion!). Le premier condamné à mort est Miloutin Iovanovitch, coupable d'avoir enlevé le portrait de l'empereur de la salle de lecture et de l'avoir transporté dans un cabinet de débarras. Nous avons plus haut fait remarquer quel rôle les portraits des augustes personnages jouent dans toutes les poursuites.

Que dirait Anatole Leroy-Beaulieu, ce doux philanthrope, s'il vivait aujourd'hui? De quels remords serait-il assailli? Je crois décidément qu'il regretterait de s'être laissé prendre dans les filets de M. de Kallay.

Rappelons-nous la réponse que le jeune Kober (voyez plus haut p.209) faisait un demi-siècle auparavant au tribunal de Vienne.

On lui demandait : Pourquoi vouliez-vous assassiner l'Empereur?

Il répondait :

A cause de l'oppression des Slaves!

Maintenant ce n'est pas l'Empereur qu'il faut assassiner. C'est l'empire austro-hongrois qu'il faut détruire à tout jamais, cet empire qui s'est inféodé à la nation prussienne et qui s'est fait pour la satisfaire le bourreau des nations.

Il y a, disait Montalembert, quelqu'un de plus méprisable que le bourreau. C'est son valet!

CHAPITRE XX

L'ORGANISATION DU PANSLAVISME

Nécessité d'organiser le monde slave. — Constitution des différents Etats. — La Confédération illyrienne. — La Bulgarie. — L'Etat tchèque-slovaque. — La tutelle des Slaves de Lusace. — Le *corridor* entre les pays slovaques et l'Illyrie. — Prague substituée à Leipzig. — La Pologne. — Conciliation possible des intérêts polonais et russes. — La Russie. — La Slavie et l'Europe.

Nous avons dans les chapitres précédents tracé un tableau général du monde slave, esquissé l'histoire des tentatives impuissantes que les peuples slaves ont essayées à diverses reprises pour s'affranchir et qui n'ont point abouti.

Le monde slave est arrivé aujourd'hui à un tournant grave de son histoire. Il s'agit pour lui de périr définitivement submergé sous le flot montant du germanisme, ou de se constituer de façon à lui tenir tête et à le repousser définitivement, en s'appuyant sur l'alliance du monde latin, notamment de la France et de l'Italie.

Il faut fermer à l'Allemagne l'accès de la Méditerranée qui lui ouvrirait celle de l'Asie Mineure, de l'Asie Centrale et — l'appétit vient en mangeant

— des Indes et de la Chine. Tout le monde est, je crois, d'accord là-dessus. Le jour où l'Allemagne serait maîtresse de Salonique et de Constantinople, la France et l'Italie ne seraient plus chez elles dans la Méditerranée. Notre empire africain, celui de l'Italie, le domaine colonial de l'Angleterre seraient également menacés. Quel est l'organisme assez puissant pour nous permettre de conjurer ces catastrophes ?

C'est précisément ce monde slave si longtemps méconnu, et si injustement dédaigné. C'est précisément ce panslavisme dont l'idée seule nous a si longtemps effarés.

Comment et sous quelle forme peut-il s'organiser ?

Je supplie instamment le lecteur de se reporter aux chapitres de tête de ce volume et à la carte ethnographique qui accompagne le volume de M. Niederlé. Je me permets également de le renvoyer pour certains détails à la brochure sur la *Liquidation de l'Autriche-Hongrie* [1].

Ce qu'il faut opposer à la Confédération germanique, c'est la Confédération slave, autrement dit le Panslavisme organisé.

Quels sont les éléments de cette Confédération qui doit s'étendre de la mer Adriatique à l'océan Pacifique et de la Baltique à la Méditerranée?

En marchant de l'ouest à l'est, ces éléments constitués sous la forme indépendante et fédérative se grouperaient dans l'ordre suivant :

1. Librairie Alcan.

D'abord l'ensemble des Slovènes, des Croates et des Serbes, réunis dans un État que certains veulent appeler l'État jougo-slave et pour lequel j'ai proposé et je maintiens le nom de Confédération illyrienne. Ce mot me paraît préférable à celui de jougoslave qui n'est qu'une dénomination géographique, laquelle pourrait également s'appliquer aux Bulgares et à celui de Serbo-Croate qui laisserait en dehors les Slovènes. Ce groupe offrirait comme la Suisse le type de la variété dans l'unité.

Les peuples qui le composeraient n'appartiendraient pas à moins de trois, ou même de quatre ou cinq religions. Il comprendrait des catholiques[1] et des protestants (en petit nombre), des *uniates*, des orthodoxes et des musulmans. La capitale de cet État serait la ville de Belgrade ou toute autre ville du royaume de Serbie, mais il y aurait lieu d'avoir égard à la situation historique de Zagreb (Agram) et de Lublania (Laybach) et peut-être la diète centrale pourrait-elle se tenir alternativement dans ces trois villes. Les provinces qui ont appartenu à l'Autriche-Hongrie pourraient conserver leurs diètes locales, tout en envoyant des députés à un parlement central qui pourrait siéger alternativement dans les trois capitales énumérées plus haut.

Les Bulgares constituent au point de vue géographique un élément trop excentrique pour faire partie de ce groupe. Ils ont d'ailleurs au point de

1. Et encore parmi ces catholiques il y a à côté des catholiques romains un certain nombre de catholiques slaves *glagolitiques*.

vue ethnographique et historique une individualité trop marquée pour s'y laisser absorber.

Quelles seraient exactement sur la frontière italienne les limites de cet Etat ? Il y a des impérialistes italiens qui prétendent que l'Italie doit tout simplement recueillir l'héritage de la Rome antique et de la Venise italienne et accaparer toute la domination militaire et tout le trafic de l'Adriatique. D'autres, plus modérés, se contentent de la côte occidentale de l'Istrie jusqu'à Pola. En ce qui me concerne, je me rattache à cette transaction raisonnable et équitable. La guerre actuelle est une guerre de délivrance pour les nationalités jusqu'ici opprimées ou écrasées par l'Allemagne ou la Hongrie. C'est une guerre qui doit assurer pour longtemps la paix de l'Europe. Or, l'impérialisme italien supposerait comme l'impérialisme allemand des peuples sacrifiés dans un intérêt égoïste à un élément étranger. Ce serait pour l'avenir une source de troubles nouveaux; il ne faut pas recommencer sur les bords de l'Adriatique l'erreur dont l'Alsace et le Schleswig ont souffert et que l'Europe a commise à propos de la Bosnie-Herzégovine.

Il faut d'ailleurs — tout en reconnaissant à l'Italie la suprématie militaire — que le nouvel Etat sud-slave puisse développer sa vie économique, que des relations de commerce puissent s'établir directement entre l'Espagne, la France et l'Italie elle-même et la côte slave de Dalmatie. Il est donc indispensable que la Confédération illyrienne ait en sa possession un certain nombre de ports et qu'elle dispose d'une flotte commerciale et militaire.

Dans la guerre actuelle le haut commandement italien a essayé de gagner les soldats sud-slaves en leur distribuant des proclamations où il représentait l'Italie comme l'alliée des Serbes dans la lutte contre l'Autriche. . . . .

. . . .

. . . . *Censuré* . . . .

. . . .

. . . .

Dans l'Europe nouvelle que nous rêvons, l'établissement d'une Italie impérialiste sur la rive balkanique de l'Adriatique constituerait une grave anomalie et serait au point de vue de l'avenir la source de douloureuses préoccupations.

Dans la lutte contre l'Allemagne, nous avons au fond tous les Slaves avec nous, sauf les Bulgares qui ont cru devoir lier leur cause à celle des ambitions germaniques. Certains théoriciens, invoquant les origines ethniques du nom des Bulgares voudraient les exclure désormais du monde slave. A ce compte-là, il faudrait en exclure les Russes dont le nom est scandinave, et nous-mêmes, dont le nom rappelle un peuple germanique, nous n'aurions plus rien à faire avec le monde latin. Ce serait une grosse erreur.

Certes la lutte des Bulgares contre leurs voisins Serbes et par suite contre nous et contre les Russes libérateurs a été une lourde faute, une faute qui doit être surtout imputée à l'origine étrangère du prince actuel, d'un côté petit-fils de Louis-Philippe, mais de l'autre mâtiné de Cobourg et d'Autrichien.

. . . . *Censuré* . . . .

. . . . *Censuré* . . . .
. . . .

Ce sont là assurément des erreurs très regrettables, mais dont les conséquences ne sont pas irréparables. Au temps jadis, les petits Etats italiens passaient leur existence à guerroyer les uns contre les autres, Vénitiens contre Génois, Toscans contre Pisans, ce qui ne les a pas empêchés de s'unir définitivement dans le sentiment de l'unité nationale et la haine du *Tedesco*[1]. Il y a juste un demi-siècle l'Allemagne était divisée contre elle-même et la Prusse guerroyait contre les Etats du midi et contre l'Autriche, aujourd'hui ses alliés et même ses valets. Il y a quarante ans, Gladstone dénonçait à l'Europe les *horreurs bulgares*, c'est-à-dire les abominations commises par les Turcs contre ces Bulgares, aujourd'hui, à leur tour, violemment accusés de trahison par leurs congénères serbes et par leurs ennemis héréditaires les Grecs. Et au moment où j'écris ces lignes, les Bulgares sont devenus les alliés de ces mêmes Osmanlis qui... et récemment ils étaient les alliés de ces mêmes Hellènes qui naguère disaient d'eux *Bρul-garos apanthropos*, le Bulgare n'est pas un homme. Au fond, toutes ces combinaisons politiques ne se rattachent qu'à des intérêts momentanés. Le jour où Serbes et Bulgares, en dépit des souvenirs du roi Milan, le premier coupable et du roi Ferdinand, le second, auront compris que leur intérêt majeur est de s'entendre pour consolider la

1. L'Allemand.

grande Confédération slave qui peut seule assurer leur avenir et le nôtre, ce jour-là la paix sera faite entre les deux frères ennemis, et nous avons le plus grand intérêt à ce qu'elle se fasse, à ce que le monde slave tienne à l'Adriatique par la Confédération illyrienne, autrement dit l'Etat serbo-croate et à l'Archipel par la Bulgarie. Quelles seront exactement les limites du nouvel Etat bulgare? L'Europe a, pour le plus grand profit de l'Allemagne, perdu quarante années depuis le traité de San Stefano. Peut-être faudrait-il purement et simplement y revenir.

Je n'ai point parlé de Constantinople, ville dans laquelle je me plaisais naguère à voir la future capitale d'une Confédération balkanique, qui après avoir expulsé les Turcs, aurait compris la Roumanie et la Grèce. Pour le moment je laisse ces deux Etats en dehors de mes combinaisons. Si cependant la Confédération slave réussissait à s'organiser, la Grèce intégrale et la Roumanie intégrale seraient appelées sinon à en faire partie, du moins à s'appuyer sérieusement sur elle et à graviter dans son orbite politique comme le Portugal gravite dans celui de l'Angleterre. C'est ainsi que la Hongrie, qui sent l'Autriche se dérober sous elle, cherche à se rapprocher de la Grande-Allemagne pour ne pas rester complètement isolée dans l'Europe orientale. Nous verrons tout à l'heure comment on peut isoler la Hongrie de l'Allemagne. En attendant nous ne pouvons, concernant la Roumanie intégrale et la Grèce intégrale, qu'émettre timidement de *pia desideria*.

En remontant vers le nord, nous rencontrons la nation tchèque, dans le royaume de Bohême, en Moravie, en Silésie et son prolongement naturel, les Slovaques de la Hongrie. Actuellement les Tchèques sont, au point de vue moral, un des meilleurs éléments du monde slave. Sans cesse en lutte contre les Allemands, ils ont pris quelques-unes des bonnes qualités de leurs adversaires et on peut compter sur eux pour constituer un Etat sain et vigoureux, habité par une population essentiellement laborieuse. Sous quel régime sera constitué cet Etat? Si c'est sous le régime monarchique, la question est de savoir à quelle nation sera emprunté le roi. Jusqu'ici, l'Allemagne avait été en possession de fournir des souverains et des souveraines aux jeunes peuples de son voisinage et l'on sait dans quel embarras ces peuples se sont trouvés récemment encore par suite de cette circonstance. Il faudra certainement renoncer à cette pratique. J'ai raconté ailleurs que naguère, après la démission du prince Alexandre de Battenberg, j'avais engagé les Bulgares à proclamer purement et simplement la République[1]. Je n'avais pas de candidat à leur recommander, et je leur demandai s'ils ne croyaient pas que la solution la plus simple était d'ériger leur pays en République. Ils n'avaient point de descendant d'anciennes dynasties, ils n'avaient point d'aristocratie héréditaire. Ils constituaient essentiellement un peuple de laboureurs et de marchands.

1. Serbes-Croates et Bulgares, p. 208. (Paris, Maisonneuve, 1913.)

Pourquoi ne pas faire l'essai d'une constitution républicaine? Il serait toujours temps de chercher un prince, si vraiment les Bulgares étaient hors d'état de s'en passer.

Mes interlocuteurs ne se laissèrent point persuader par mes arguments; ils connaissaient leur peuple mieux que moi, ils sentaient fort bien qu'aux instincts anarchiques héréditaires chez les Slaves, il fallait opposer un frein vigoureux, imposer un modérateur. Un prince venu de l'étranger était seul capable de planer au-dessus des partis et de les concilier.

Les Bulgares s'adressèrent d'abord au prince Valdemar de Danemark qui, malgré sa parenté avec les cours de Copenhague et de Saint-Pétersbourg, n'a point accepté; de désespoir, ils se tournèrent vers un candidat qui réunissait dans ses veines le sang des d'Orléans et celui des Cobourg. Pendant de longues années, ils n'ont eu qu'à se féliciter de leur choix; mais à la suite d'un second mariage avec une princesse allemande, le sang des Cobourg a fini par prévaloir et Dieu sait à quels abîmes la Bulgarie peut être entraînée par la mégalomanie d'un prince devenu trop docile aux influences germaniques.

Pour le royaume tchéco-slovaque que nous rêvons, la France républicaine n'a malheureusement point de prince à offrir. A quel pays s'adresser? A l'Angleterre? Au Danemark qui jadis, fournit une reine à la Bohême? A l'Italie? Problème angoissant et d'une solution difficile. La Bohême, malgré ses traditions hussites, reste

une nation catholique, qui tient au sacre de ses rois et qui n'accepterait peut-être pas volontiers un souverain de religion réformée. D'autre part y a-t-il dans l'aristocratie nationale, trop souvent inféodée à Vienne, une famille jouissant d'un prestige assez considérable pour s'imposer à la nation ? Cette famille, je ne la vois pas et les derniers événements ne l'ont pas révélée.

Il y a là un problème angoissant et sur lequel on ne saurait trop réfléchir [1].

Dès le début de la guerre, les Tchèques ont suffisamment montré leurs sympathies pour nous et pour la Russie. Des légions tchèques se sont organisées en France et en Russie. Des journaux tchèques, qui prêchent l'émancipation définitive des pays tchèques et slovaques, se sont fondés en France et en Russie. Grâce à la libéralité des colons tchèques d'Amérique, un journal bimensuel, *La Nation Tchèque*, a pu paraître à Paris et ce journal, vigoureusement mené par mon vaillant collègue, M. Ernest Denis, aura certainement contribué à éclaircir les idées un peu troubles de quelques-uns de nos hommes d'Etat et de nos publicistes. Cependant nous entendons encore de braves gens qui sollicitent notre pitié et notre sympathie pour cette pauvre Autriche-Hongrie. Il y a encore de naïfs catholiques, qui, en face de la Prusse luthérienne, rêvent pour lui faire contre-poids

1. Ceci était écrit avant la Révolution russe. Après les événements qui se sont passés à Pétrograd il est probable que la Russie ne ferait pas d'obstacles à l'établissement d'une république de Bohême et d'une république de Pologne.

d'une Autriche ultramontaine, je n'ose dire chrétienne. Cette Autriche catholique, elle a été absolument tuée par l'imbécillité criminelle de François-Joseph. Elle ne renaîtra point. Il faut qu'elle disparaisse de l'Europe. Il n'y a point de peuple autrichien. Il n'y a qu'un ensemble de nationalités qui doit être disloqué.

La Hongrie, isolée et mutilée, pourra, si elle le veut, garder à son roi le titre d'apostolique et, comme nous comptons bien l'amputer de tous ses appendices étrangers, Serbes, Croates, Roumains, Slovaques et Russes, elle aura tout le loisir de méditer sur le mot de son roi saint Etienne : *Regnum unius linguæ imbecille est.* Qu'elle entende *imbécille* comme elle le voudra. Malheureusement pour lui, le royaume de Bohême recevra en héritage du régime antérieur environ deux millions d'Allemands qui étaient jusqu'ici fort insolents, puisqu'ils s'appuyaient à la fois sur Vienne et sur Berlin. Ce double appui venant à leur manquer, il y a lieu d'imaginer qu'ils seront beaucoup plus modestes et se tiendront beaucoup plus tranquilles. Si l'histoire nous offre de nouveaux spécimens de Tchèques germanisés elle n'en offre pas moins de Germains tchéquisés. Il y aura lieu de prendre des mesures pour réduire ceux qui ne voudraient pas se soumettre, pour les obliger au besoin à quitter le royaume et pour assimiler ceux qui montreront quelque bonne volonté. Les Tchèques à ce point de vue n'auront qu'à s'inspirer de de ce qui s'est fait chez les Magyars. *Patere legem quam fecisti.*

Les Tchèques auront un rôle intéressant à remplir, celui d'exercer pour le compte de la Fédération panslave, la tutelle des Serbes de Lusace (voir plus haut, page 23), auxquels, d'après une tradition séculaire, ils fournissent déjà le clergé catholique. Ces Serbes devront être absolument soustraits à la domination de l'Allemagne, c'est-à-dire dans l'espèce, de la Saxe royale et de la Prusse. Ils devront faire partie de la Confédération slave et, pour honorer le souvenir historique qu'ils symbolisent, être représentés par une voix dans le Conseil central des Etats slaves. Il nous faut une revanche absolue de la race slave contre le germanisme et l'indépendance des Serbes de Lusace est l'une des conséquences de cette revanche. Au besoin, une bande de terrain enlevée à l'Allemagne pourra être ménagée pour établir la communication entre la Lusace et le royaume de Bohême.

Le pays tchèque-slovaque, séparé des Slaves méridionaux est malheureusement sans contact et sans communication directe avec eux. Je me rallierai très volontiers à l'idée émise par M. Chervin dans son intéressante étude sur *l'Autriche et la Hongrie de demain*. (Paris, Berger-Levrault, 1915). Il propose d'établir, entre les pays slovaques et les pays slovéno-croates, un *corridor* taillé sur les comitats hongrois de Moson, Soprony, Vas et Zala. « Cette région tampon, dit M. Chervin, constituerait un territoire de forme quadrilatère, sorte de couloir de 80 à 100 kilomètres de large sur 200 kilomètres de long. Ce couloir serait borné, à l'ouest par la Leitha et la frontière autrichienne

actuelle, jusqu'au point où elle rencontre les districts slovènes de la Syrie, c'est-à-dire jusqu'à la ville de Radkersbourg (Radgona), située sur la rive gauche de la Mur ; au sud, il suivrait la rive gauche de la Mur jusqu'à son confluent avec la Drave; à l'est, partant de ce confluent, il longerait la limite orientale du comitat de Zala, jusqu'à l'angle inférieur du lac Balaton (lequel resterait tout entier à la Hongrie[1]), puis suivrait la rive droite de la Zala, jusqu'à son coude, gagnerait la rive gauche de la Marczal et du Raab, jusqu'à son embouchure dans le Petit Danube. Enfin au nord il s'appuierait au Danube de Raab (Gyor) à Poszony (Presbourg).[2]

« Ce corridor, ajoute M. Chervin, servirait tout à la fois : 1° A isoler les Autrichiens du Hongrois ; 2° A faire communiquer les Slaves du sud avec tous ceux du nord. Mais son utilité n'apparaît pas seulement au point de vue politique, mais surtout au point de vue économique. Rien ne serait plus facile, en effet, que de construire un chemin de fer sur les 200 kilomètres de ce couloir pour transporter, sans passer, ni par Vienne, ni par Budapest, toutes les marchandises des pays slaves à destination de l'Adriatique...

« Qu'on réfléchisse à l'importance que l'Autriche et l'Allemagne accordaient à la route de Salonique pour faire arriver les produits allemands jusqu'à

1. Balaton est tout simplement la forme magyarisée du slave *blato*, marécage. (L. L.)

2. Je rappelle que Presbourg fut au début du XIXe siècle un des principaux foyers de la culture slave. Voir plus haut (p. 134) le chapitre sur Kollar. (L. L.)

la mer Egée, on comprendra mieux encore la portée que pourrait avoir ce couloir traversé par un chemin de fer qui n'aurait pas à compter avec la douane autrichienne ou hongroise et qui ne risquerait pas d'être fermé à l'exportation ni au transit d'aucune marchandise slave.

« Donc, tant au point de vue politique qu'au point de vue économique, la création de ce couloir, de cette *marche* slave dont je n'ai fait qu'esquisser à grands traits la constitution, me paraît d'une utilité primordiale. »

J'imagine qu'il ne serait pas sans intérêt pour nous — ne fût-ce qu'au point de vue commercial — de pouvoir communiquer directement par l'Adriatique avec les pays tchèques, slovaques, par suite, au besoin, avec la Pologne.

Evidemment, il y a là une idée à creuser. Ce couloir serait d'ailleurs facile *à slaviser ;* il suffirait d'y déverser une partie des Tchèques, des Slovaques et des Croates qui jusqu'à ces derniers temps émigraient en Amérique ou en Russie.

Je ne quitterai point la Bohême sans exprimer un *desideratum.* C'est celui de voir la ville de Prague remplacer désormais Leipzig comme centre de la librairie slave. Il est vraiment honteux que pour échanger entre eux des livres, c'est-à-dire des idées, les Slaves aient dû pendant tant d'années recourir à l'intermédiaire des Teutons.

La Bohême est, ou plutôt était, au point de vue industriel, *la perle* de l'Autriche. Nous aurons le plus grand intérêt à faire avec elle un certain nombre de transactions que nous faisions avec

l'Allemagne, notamment avec la Bavière. Le rôle de notre consul devra être des plus considérables; une fois émancipés des produits allemands, les Tchèques ne demanderont qu'à s'ouvrir largement aux produits français[1]. Il y aurait lieu d'organiser des foires annuelles dans les grandes capitales slaves, notamment à Prague, Varsovie et Kiev. Nous serons les clients naturels de celle de Prague. Il y aurait lieu d'ailleurs de créer entre les différents Etats fédérés un Zollverein analogue à celui du monde germanique.

Tout le monde est d'accord aujourd'hui pour souhaiter la résurrection de la Pologne et pour reconnaître la faute commise dans les diverses conventions internationales qui ont négligé les intérêts du peuple polonais — autrement dit de l'honneur et de la justice. Dans quelles limites la Pologne sera-t-elle rétablie ? C'est une question sur laquelle il faudra sérieusement réfléchir pour évi-

1. Je lis dans une brochure publiée à Chicago sous le titre *Memorandum de la branche tchèque du parti socialiste :*

La Bohême et la Moravie, les pays les plus riches et les plus cultivés sont forcés d'alimenter la caisse de l'Autriche-Hongrie pour ses exigences militaristes. Ce sont les milliards tchèques qui servent à élever les forteresses et à fondre les canons. C'est le soldat tchèque, qui par ses facultés intellectuelles est, contre sa volonté, le meilleur élément de l'armée autrichienne. L'indépendance des pays tchèques, constituée sur le plan de la fédération des Etats suisses, portera un coup terrible au militarisme de l'Autriche et de l'Europe entière.

C'est peut-être un peu exagéré. N'oublions pas que ce sont des socialistes qui parlent. Mais il est certain que, privée des ressources de la Bohême, l'Autriche sera singulièrement appauvrie.

ter des complications ultérieures. Il est évident qu'il ne s'agit pas de la Pologne historique antérieure à 1772. Il s'agit de la Pologne ethnique qui paraît devoir constituer un total d'environ vingt millions d'hommes groupés autour des trois capitales (Poznan (Posen), Cracovie, Varsovie). Pour les groupes disséminés en minorité dans certains gouvernements russes (Volhynie, Podolie), tout ce qu'on peut souhaiter, c'est la liberté religieuse et la liberté de l'enseignement privé. Les Polonais qui voudront vivre d'une vie nationale plus intense, auront toute liberté de se replier sur le foyer central.

Nous n'oublions pas qu'il s'agit ici de constituer la race slave non seulement pour elle-même, mais aussi contre l'Allemagne. Il est donc indispensable que la Pologne nouvelle possède tout le cours de la Vistule qui assure ses débouchés économiques dans la mer Baltique. Cette domination de la Vistule entraînera la domination de la Prusse orientale, y compris Kœnigsberg. Kœnigsberg est considéré actuellement comme un des principaux foyers de la vie et de l'idée prussiennes. C'est là que les rois de Prusse se font couronner. Il ne suffira pas d'avoir brisé les serres de l'aigle, il faut le déloger de son nid. Quant aux Allemands de la province, s'ils ne veulent pas retourner dans la mère patrie, dont ils sont sortis naguère, il suffira de leur appliquer, dans toute leur rigueur, les règlements de l'administration prussienne en Poznanie. Ils auront à se poloniser ou à s'exiler.

Autant il conviendra d'être rigoureux vis-à-vis

des Allemands, autant il est nécessaire d'introduire dans les relations entre Russes et Polonais un esprit de tolérance et d'équité. Il faut avant tout que les deux nations s'accordent mutuellement une amnistie pleine et entière. Il convient de renoncer à toute idée de propagande ethnographique ou religieuse. Nous ne sommes plus à l'époque des Jésuites, à l'époque où les Polonais s'imaginaient de bonne foi qu'ils sauvaient des âmes en faisant des Uniates et à l'époque plus récente où les Russes réunissaient de force des Uniates à l'Eglise orthodoxe. La tolérance absolue doit être la loi de la Pologne nouvelle et de sa voisine la Russie. Cette Pologne n'a pas plus à se mêler des conflits éventuels entre les Grands et les Petits-Russes, que nous autres Français n'avons celui d'intervenir dans les querelles des Wallons et des Flamands de Belgique, des Suisses romands et allemaniques, des Hauts et des Bas-Allemands.

Pays essentiellement agricole, la Pologne pratique aussi la grande industrie dans des régions malheureusement trop souvent envahies, même en temps de paix, par les Allemands (à Lodz, par exemple). Les Allemands devront être, par tous les moyens, éliminés ou assimilés. On pourra au besoin les remplacer par des Tchèques qui sont aussi industrieux. Par le port de Danzig (ou mieux Gdansk qui est la dénomination polonaise[1]), la Pologne pourra exporter chez nous et il est à souhaiter qu'un service régulier soit établi entre

1. Cette forme est plus proche que la forme allemande de la dénomination latine qui était *Gedanum*.

le Havre ou Dunkerque et ce grand port devenu polonais.

Que si la Prusse orientale, morceau assez dur à digérer, semble trop difficile à assimiler pour la seule Pologne, on peut convenir d'un partage avec le voisin russe. La Passarge, par exemple, pourrait servir de frontière aux deux Etats; la Pologne se chargerait de Danzig et la Russie de Kœnigsberg. Ce qu'il faut, c'est que le germanisme disparaisse absolument de ces régions; *ausrotten*, dirons-nous à notre tour et que la Baltique y redevienne — ce qu'elle était naguère sur tout son littoral — une mer slave.

Nous ne voulons point tracer ici les limites exactes de la Pologne du côté du monde russe. Il y a là des questions délicates qui tiennent fort au cœur des deux nations et qui devront être résolues dans un esprit de concorde et de tolérance. Puissent les deux parties avoir l'idée dans les cas trop complexes ou trop épineux de recourir à des tiers arbitres absolument désintéressés.

Un point délicat à régler dans la question polonaise, c'est celle du régime politique. D'après les traditions historiques, la Pologne était un État républicain-aristocratique, présidé par un roi électif. Ce régime a fait ses preuves. Elles étaient détestables; il faudra trouver autre chose.

On se rappelle qu'au début des hostilités, dans l'été de l'année 1914, le grand-duc Nicolas avait adressé au peuple polonais une proclamation qui lui promettait avec un régime nouveau la réparation de tous les torts des temps passés.

Tous les esprits généreux applaudirent à cette proclamation. Nous supposions que les armées victorieuses de l'Empire russe allaient délivrer la Poznanie et la Galicie et faire l'unité polonaise. Au chef qui eût réalisé ce grand rêve, il eût été bien difficile de ne pas offrir la couronne de Sobieski. Malheureusement, ce n'est pas ce qui est arrivé. Non seulement la Pologne prussienne et autrichienne n'ont pas été envahies, mais au contraire, la Pologne russe a été occupée et partagée entre la Prusse et l'Autriche.

Actuellement, les deux conquérants, tout en faisant mourir de faim le peuple polonais, flattent son amour-propre national. La Prusse, qui a si indignement exploité, opprimé, étouffé les Polonais de Poznanie, a des ménagements et des caresses pour les pays occupés, dans lesquels elle voit une magnifique réserve de chair à canon. L'Autriche en fait autant. Souhaitons qu'au jour de la revanche, le vainqueur réussisse non seulement à délivrer la Poznanie, mais aussi les régions polonaises de la Silésie, qui peut être, tout au moins partiellement, restituée au slavisme. Au jour de la liquidation, aucun des éléments du monde slave ne doit être négligé. Souhaitons que la Pologne régénérée ait un prince de sa religion et de sa race et que guérie par une cruelle expérience de ses défauts passés, elle puisse, dans la fédération slave, recommencer une carrière de gloire et de prospérité. Actuellement, il nous paraît difficile de désigner un candidat au trône de la Pologne régénérée : *Exoriare aliquis !* — Et d'ailleurs pour-

quoi ne reviendrait-elle pas ce qu'elle prétendait être naguère, une république ?

De tous les éléments du monde slave, la Russie est celui que l'on considère comme le plus connu et celui sur lequel on a jusqu'ici fondé le plus d'espérances. Pendant de longues années, les états-majors de la France et de la Russie ont échangé des visites annuelles, et les naïfs se sont imaginé que de tant de conversations, il était résulté une sérieuse organisation des forces militaires des deux alliés. La guerre actuelle nous a révélé des misères et des lacunes auxquelles personne n'avait songé, ni à Paris, ni à Pétrograd ; elle nous a révélé la force d'une organisation savante et méthodique contre laquelle ne peuvent lutter ni le courage individuel, ni l'improvisation.

Après l'écrasement définitif de l'Allemagne, la Russie aura un grand rôle à jouer[1]. Et d'abord elle sera la puissance maritime des Slaves dans la Baltique et dans la mer Noire. Peut-être la Pologne pourra-t-elle entretenir quelques navires sur ses côtes. La Bulgarie et la Confédération illyrienne fourniront des escadres légères dans l'Archipel et l'Adriatique. Mais la grande puissance maritime sera la Russie. Ce sera aussi la grande puissance militaire. Toutefois, n'oublions pas qu'elle doit faire face sur le front asiatique et, par prudence,

1. D'après les statistiques récentes, la Russie compterait aujourd'hui 180 millions d'habitants. Tous, bien entendu, n'appartiennent pas à la race slave. Lors du règlement définitif, il y aurait lieu de défalquer de ce chiffre les Polonais rendus à l'indépendance qui, d'autre part, compteront dans les effectifs militaires de la Confédération slave.

n'évaluons jamais qu'à la moitié de ses effectifs le nombre d'hommes dont elle pourra disposer en Europe. Evidemment, pendant de longues années, l'Allemagne ne se tiendra pas pour définitivement écrasée, elle essaiera de renouer sur le continent asiatique des intrigues aujourd'hui démasquées. Il faut donc que la Russie sache regarder du côté de l'orient, comme du côté de l'ouest.

Dans l'immense confédération que je rêve, la Russie — malgré la différence des proportions — ne devra jouer que le rôle d'un *primus inter pares*. Les différents Etats qui constituent la Confédération auront près d'elle, et d'ailleurs dans leurs diverses capitales, des agents diplomatiques, et il pourra être utile que ces agents se réunissent dans des assemblées périodiques pour étudier les besoins généraux de la Confédération. Il est bien entendu que chacun d'entre eux aura sa représentation à l'étranger, et dans sa capitale un corps diplomatique. C'est ainsi que les choses se passaient naguère en Allemagne et se passent encore aujourd'hui en Bavière, malgré l'hégémonie prussienne. Les confédérés germaniques n'ont qu'une langue officielle qui est l'allemand. Il importe au plus haut point de ménager les susceptibilités des petites nations, et j'estime que l'Union panslave devrait avoir deux langues officielles, l'une qui serait le russe, l'autre qui serait le français. Il serait fort important que les diplomates fédéraux connussent toujours la langue du pays slave où ils seraient accrédités et que, dans les diverses capitales, il y eût à leur usage des cours spécialement organisés

ayant pour sanction des examens très sérieux. Il ne s'agit pas de traiter les frères cadets (*bratouchki*, comme on dit en russe) en quantité négligeable, mais de les mettre sur un pied absolu d'égalité en vertu de la maxime: *regnum regno non prescribit leges*.

Chaque année, les diplomates ou des chargés de missions spéciales devraient tenir une conférence générale dans l'un des pays fédérés. Ces conférences auraient lieu tour à tour à Pétrograd — ou peut-être à Kiev, la plus centrale des cités slaves — à Varsovie, à Prague, à Belgrade, à Sofia. Elles n'auraient pas seulement un caractère diplomatique et commercial, elles devraient être accompagnées de réunions où les attachés militaires d'un grade égal discuteraient des questions intéressant la défense fédérale terrestre ou maritime. On pourrait, pour tout ce qui concerne les questions d'intérêt commun, s'inspirer de ce qui a été fait en Allemagne depuis 1870, notamment pour inculquer aux Allemands restés en Bohême ou ailleurs le respect du nouvel ordre de choses. Il faudrait bien toutefois que la Russie se gardât de songer à imiter l'impérialisme prussien vis-à-vis de ses confédérés.

Evidemment, quand cette Confédération sera constituée sur la base du respect mutuel, de l'amitié fraternelle des nations, il est possible que des peuples voisins se sentant isolés, *en l'air*, comme on dit en style militaire, demandent à en faire partie. Tels pourraient être les Roumains et les Grecs, peuples de religion orthodoxe, faits pour

s'entendre — tout au moins en matière de foi — avec les Russes, les Bulgares et les Serbes. Si ces deux nations, la Grèce et la Roumanie réclamaient la protection ou l'alliance de la Fédération, si par suite de cet accord Constantinople revenait à la chrétienté, on pourrait en faire une des capitales fédérales. Ce sont là, sans doute, de beaux rêves ; mais avec de l'esprit de suite — cet esprit qui jusqu'ici a fait défaut aux Slaves — ils ne sont pas impossibles à réaliser.

Les Allemands ont élevé quelque part une statue de la Germanie. Nous rêvons, nous, d'une statue de la Slavie triomphante sur le piédestal de laquelle on pourrait graver ces vers du Slovaque Kollar :

De l'Athos au Triglav, à la Poméranie, des champs de la Silésie à ceux de Kosovo, de Constantinople à Pétersbourg, du lac Ladoga jusqu'à Astrakhan.

Du pays des Cosaques à celui des Ragusains, du lac Balaton à la Baltique, à Azov, de Prague à Kiev et à Moscou, du Kamtchatka au Japon.

Au pied de l'Oural ou des Carpathes, sur la Save, sur toutes les montagnes, dans toutes les vallées, partout où s'étend la langue slave.

Exultez, frères, embrassez-vous tous ensemble, c'est là qu'est votre patrie, c'est la PANSLAVIE.

NOTE COMPLÉMENTAIRE

LA PSYCHOLOGIE DES PEUPLES SLAVES[1]

Dans sa *Psychologie des nations*, publiée il y a une douzaine d'années, feu Alfred Fouillée a consacré un chapitre à la race slave, mais il n'a guère fait que reproduire — en citant d'ailleurs ses auteurs — les idées d'Anatole Leroy-Beaulieu et les miennes.

Le lecteur peu au courant des questions ethnographiques et statistiques fera bien de se reporter à l'ouvrage du professeur Niederlé : *La race slave* (édition française, librairie Alcan). Les chiffres qu'il donne devront être augmentés d'au moins un dixième, vu l'accroissement rapide de cette race prolifique.

I

La formule générale, la synthèse de l'histoire des Slaves se trouve résumée dans trois ou quatre sentences que je demande la permission de rappeler.

1. Les pages suivantes sont le résumé d'une conférence que j'ai faite au mois de juin 1914 pour la Société de Psychologie. Il m'a paru intéressant de les reproduire ici.

Au VIe siècle de l'ère chrétienne l'empereur Maurice les appelle *ethna anarchika kai misallèla*, autrement dit des peuples anarchiques et qui se détestent les uns les autres. Il ne songeait qu'aux peuples balkaniques. De nos jours encore Serbes et Bulgares se sont chargés de justifier cette qualification.

L'histoire de l'infortunée Pologne est tout entière concentrée dans deux adages : *Polska nierzondem stoi* (La Pologne existe par l'anarchie) et *Mondry Polak po szkodzie* (Le malheur rend sage le Polonais). Celle de la Russie débute par un aveu naïf :

Les peuples de la Russie Slaves et Finnois — destinés à être plus tard slavisés — vivent en discorde perpétuelle et se font la guerre entre eux. Ils envoient au delà de la mer chez les Varègues, nation scandinave et leur disent : « Notre pays est grand et riche, mais il n'y a point d'ordre parmi nous. Venez donc nous régir et nous gouverner[1]. » Pour ce qui concerne les Tchèques, on connaît l'histoire des fils de Svatopluk .

Le domaine de la race slave était jadis dans l'Europe centrale beaucoup plus considérable qu'il n'est aujourd'hui. Il s'étendait au moyen âge jusqu'aux bouches de l'Elbe. Le fameux grenadier poméranien, si cher à M. de Bismarck, était un Slave germanisé. Le nom même de la Poméranie est encore un nom slave (*Po* = le long de, *More* = la mer). La destinée de ces Slaves baltiques ou polabes (*Po* = le long de ; *Labe* = l'Elbe) est une

1. *Chronique russe* dite de *Nestor* (p. 15 de ma traduction. Librairie E. Leroux, 1884.)

terrible leçon pour les Slaves actuels et donne lieu pour ceux de l'ouest qui ont encore échappé au joug germanique à d'amères méditations. C'est en se fondant sur ce précédent que les Prussiens prétendent aujourd'hui déraciner (*ausrotten*) les Polonais du royaume. De ces Slaves disparus il n'est resté qu'un seul débris. C'est par lui que nous commencerons cette étude.

Ce débris d'un grand peuple compte aujourd'hui environ 160.000 âmes. Il est partagé entre deux Etats, la Saxe pour la plus grande partie et la Prusse. La libéralité du gouvernement saxon lui a permis de vivre, d'avoir même quelques institutions nationales. Les Slaves de Lusace se consolent de leur misère actuelle par l'idée de leur passé et de la grandeur de leur race. Ils entretiennent les relations les plus intimes avec les Tchèques et s'encouragent à l'exemple de ces voisins qui représentent l'élément le plus vivace et le plus solide de la race.

Les Tchèques eux aussi sont un peuple victime du voisinage des Allemands. Ils forment en Bohême, Moravie, Silésie un total d'environ huit millions et, comme nous le dirons tout à l'heure, ils se continuent en Hongrie par les Slovaques. Si une nation a la vie dure, c'est assurément celle-là.

Les princes slaves de la Bohême, pour défricher les forêts et cultiver les frontières du nord et de l'ouest, eurent l'idée d'y appeler des Allemands et l'on sait que lorsque le Germain est établi quelque

part, il est bien difficile de l'en déloger. Mais ce voisinage du Germain d'une part, de l'autre la notion très claire des catastrophes qui étaient arrivées aux Slaves de l'Elbe ont eu pour effet de tripler l'énergie de la race tchèque et de lui donner la force nécessaire pour résister à ses adversaires. Au moyen âge la réforme hussite ne fut pas seulement, comme nous le croyons volontiers, un mouvement religieux précurseur de celui de Luther et de Calvin. Ce fut aussi une réaction nationale contre la prépondérance injustifiée qu'avaient prise les Allemands dans la vie sociale et politique. Etouffée par la réaction autrichienne, la nationalité tchèque a repris conscience d'elle-même sous l'influence des idées libérales du XVIIIe siècle et elle s'est instinctivement rattachée à la tradition de Huss et de Zizka, les premiers excitateurs, ou, comme ils disent à Prague, *éveilleurs* de la nation. L'historien Palacky, l'archéologue Schafarik, le poète Kollar ont été des protestants. Le cinquième centenaire du supplice de Jean Huss (6 juillet 1915) ne sera pas seulement une fête religieuse, — il n'y a guère que 300.000 protestants en Bohême, — ce sera avant tout une fête nationale[1].

Mais les Tchèques ne vivent pas seulement de leur passé hussite; ils ont été le premier peuple qui ait embrassé dans ses études l'ensemble de la race, le premier peuple *panslaviste*. Ils ont été à ce point de vue les premiers instituteurs de leur race; c'est eux qui ont révélé à leurs congénères,

1. Je m'étais promis d'assister à cette solennité. Naturellement, vu les circonstances, elle n'a pu être célébrée.

aux Russes notamment, l'idée de la solidarité des peuples slaves dans la lutte contre les ennemis communs. Cette solidarité est loin encore, d'être réalisée. Le jour où elle le sera, le mérite en reviendra surtout aux Slaves de Bohême.

Dans la lutte héroïque que les Tchèques ont à soutenir contre le germanisme, leurs sympathies ont dû nécessairement se porter vers la nation qui dans ces dernières années a eu le plus à souffrir de l'Allemagne, vers la France. Ces sympathies, impuissantes sous le règne de Napoléon III, prévenu par les Polonais et les Hongrois contre les dangers imaginaires du panslavisme et qui ne voyait pas le pangermanisme à l'affût de l'Alsace-Lorraine, se sont surtout manifestées lors des malheurs de la France. Depuis, elles n'ont cessé de s'accroître ; tout le monde se rappelle les fréquentes visites échangées entre les municipalités de Prague et de Paris, entre les Sokols tchèques et les gymnastes français.

La science tchèque, en luttant contre celle de l'Allemagne, en a pris parfois le pédantisme. La poésie ardente et généreuse a donné bien souvent le signal des luttes pacifiques, en attendant qu'elle sonne celui des combats. Les Slaves d'Autriche sont très prolifiques; le jour où ils auraient la majorité au parlement de Vienne, Dieu sait quelle nouvelle orientation prendrait alors la politique de l'Etat austro-hongrois.

A la période de renaissance politique et intellectuelle correspondit dans certains esprits une période d'illuminisme, de mysticisme littéraire

ou philologique, de fraudes pieuses, dont le poète Kollar fut le plus illustre représentant. Cette période est aujourd'hui close. Il n'en reste plus que quelques mystiques attardés, dont les œuvres, dépourvues de critique, n'exercent plus d'action sur la majorité des citoyens.

II

En luttant pour les intérêts de leur race, les Tchèques combattent aussi pour la tradition historique de leur couronne qui domine le royaume de Bohême, les provinces de Moravie et de Silésie. Les Slovaques de Hongrie, qui prolongent la race tchèque dans l'intérieur du royaume de saint Etienne, n'ont pas comme les Tchèques proprement dits à revendiquer un droit d'Etat, une tradition historique. Ils font partie de la couronne de Hongrie, et les Magyars, dominateurs du royaume, s'efforcent *per fas et nefas* de contrarier leur développement moral et intellectuel. Ils ont eu des gymnases, on les leur a fermés ; une société littéraire, on l'a interdite et on a confisqué des capitaux péniblement réunis. *Tot ember nem ember*, l'homme slovaque n'est pas un homme, dit un proverbe hongrois qui fait pendant à l'adage grec : *Boulgaros apanthropos*, le Bulgare n'est pas un homme.

Les Slovaques ont fourni à la Bohême, au début du XIXᵉ siècle, le grand poète panslaviste Kollar, le grand savant panslave Schafarik. Ils sont presque

aussi maltraités par les Magyars que les Polonais par les Russes et les Allemands. Mais leurs souffrances ne trouvent pas d'écho dans la presse européenne. Ils ne peuvent même pas se faire gloire de leurs persécutions. On devine quels sentiments divers fermentent dans leur âme.

Si jamais ton jour vient, Dieu juste, Dieu vengeur...

Ce jour a failli venir en 1848. Qui sait maintenant s'il ne va pas revenir?

Les 1.500.000 Slovènes qui peuplent la Carinthie, la Carniole, la Styrie et l'Istrie sont moins à plaindre. Ils n'ont pas à souffrir la brutale oppression des Magyars. Mais ils sont un peuple qui n'a pas d'histoire. Leur langue se rapproche du croato-serbe et c'est vers le groupe croate-serbe qu'ils doivent nécessairement graviter. Ils sont très profondément catholiques. La période de leurs annales qui a le plus frappé leur imagination, c'est la période napoléonienne. Napoléon avait créé un royaume d'Illyrie, disparu avec lui, mais dont le nom figure encore dans le protocole autrichien. Un patriotisme de race, baptisé du nom d'illyrisme, exalta l'imagination des Sud-Slaves et ce nom en fut pendant quelques années le symbole. Modérés dans leurs aspirations, tenus en échec d'un côté par les Allemands, de l'autre par les Italiens, les Slovènes ne peuvent s'appuyer que sur les Serbo-Croates. Mais ils ne font pas partie du même groupe politique. Ils se rattachent à la Cisleithanie et envoient leurs députés au parlement de Vienne.

Les Serbo-Croates forment un groupe de plus de 10 millions d'hommes, — parmi lesquels je ne comprends pas les Macédoniens récemment annexés par les Serbes et les Grecs. Mais ce groupe est morcelé en diverses unités politiques. Parmi les Serbo-Croates, les uns (Croatie, Slavonie, Dalmatie, Bosnie et Herzégovine) appartiennent à la Cisleithanie et à la Hongrie, les autres aux royaumes de Serbie et de Monténégro. Ils ont quatre centres principaux : Agram, Belgrade, Saraïevo, Tsetinie ; ils pratiquent cinq religions (catholiques, orthodoxes, musulmans, *uniates* et quelques protestants). Ils ont trois alphabets (cyrillique, latin et glogolitique). Ils obéissent à trois courants différents de civilisation : le germanique, le byzantin et celui qu'une longue domination musulmane a laissé dans la vie sociale et dans la langue.

Cette nation essentiellement poétique possède les plus belles épopées populaires de l'Europe. Qu'il suffise de rappeler ici les cycles épiques de Kosovo et de Marko Kralievitch.

Dans ce groupe si varié, c'est le royaume de Serbie qui paraît appelé à jouer le rôle que le Piémont a joué en Italie. Aujourd'hui, la lutte contre le Turc est finie; . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . . *Censuré* . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .
. . . .
. . . . *Censuré* . . . .
. . . .
. . . . Ils sont très fiers d'avoir leurs *pesme* ou épopées populaires ; ils évoquent avec orgueil les souvenirs de la vieille Serbie d'avant Kosovo (1389). . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . *Censuré* . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

III

Les Serbes sont de pure race slave. Les Bulgares, eux, descendent aussi de ces tribus anarchiques dont parlait l'empereur byzantin ; mais ils doivent leur nom à un peuple d'origine turque venu des régions du Volga qui s'est fusionné avec eux, comme les Francs germaniques se sont fusionnés chez nous avec les Gallo-Romains. Ils ont aussi, au cours de leur carrière tumultueuse, assimilé quelques éléments grecs. Ils constituent comme

les Serbes une nation essentiellement démocratique.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . *Censuré* . . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Parmi les populations balkaniques, les Bulgares ont été les plus éprouvés par la conquête musulmane. Ils n'ont pas seulement perdu l'indépendance politique, la sécurité de leur vie économique et même de leur foyer. On leur a ravi jusqu'à l'Eglise nationale que les Turcs avaient laissée aux Serbes, et les Tatares aux Moscovites. Le clergé phanariote, autrement dit grec, s'est emparé des diocèses et des paroisses et il a fallu une longue lutte dans la seconde moitié du XIXe siècle

. . . .
. . . . *Censuré* . . . .
. . . .

pour leur restituer une Eglise nationale, *l'exarchat*, sous l'autorité d'un chef suprême, l'exarque, résidant à Constantinople. Dans leur délire mégalomane, les Grecs allaient jusqu'à dire : *Boulgaros apanthropos*, le Bulgare n'est pas un homme. A propos de cette calomnie et de beaucoup d'autres, rappelons-nous le mot du poète latin :

... Quidquid Græcia mendax
Audet in historia.

Les Bulgares ont résisté à toutes les épreuves qui les ont accablés ; ils ont deux qualités fondamentales, la patience et la persévérance ; ils sont aujourd'hui de tous les peuples balkaniques le plus *lettré* au sens pédagogique du mot. Moins poétiques que leurs voisins les Serbes, moins habiles que les Grecs, ils sont de tous les peuples balkaniques le plus sérieux, le plus tolérant, et celui qui dans le minimum de temps a su réaliser les progrès les plus rapides. Je n'en parle pas seulement d'après des récits qui pourraient être plus ou moins mensongers, mais d'après les impressions rapportées de deux voyages dans leur pays à trente années de distance, en 1882 et en 1912.

Les Slaves balkaniques sont séparés des autres membres de leurs familles par les Allemands, les Magyars. Cette séparation matérielle ne serait rien encore, si ces peuples ne s'efforçaient de les calomnier au point de vue moral. Ils n'y ont que trop bien réussi. . . . .
. . . . *Censuré* . . . .

. . . . *Censuré* . . . .

. . . .

IV

Nous arrivons maintenant aux deux plus grands peuples slaves, à ceux qui ont joué le rôle le plus considérable dans l'histoire de l'Europe. L'exposé de leurs relations n'est guère plus consolant que celui des rapports des deux peuples balkaniques.

Les Polonais forment au maximum un total d'environ 22 à 24 millions, concentrés en masse compacte du côté de l'ouest, disséminés en colonies éparses dans les pays russes du côté de l'est. Ils sont avec les Serbes et les habitants de la Petite-Russie le peuple probablement le plus pur au point de vue ethnique. C'est un peuple brave, idéaliste, poétique et musical. Mais il lui a de tout temps manqué le sentiment de la réalité. A l'époque où les Slaves païens s'étendaient jusqu'à l'Elbe, ils ont laissé échapper l'occasion de les assimiler en les initiant au christianisme. Ils ont abandonné cette tâche aux Allemands, qui ont tout simplement détruit les Slaves baltiques, et en les aidant à cette œuvre néfaste, les Polonais ont préparé la grandeur future de la Prusse. Après avoir laissé échapper cette occasion, ils ont tenté d'annexer à l'*Union*, c'est-à-dire à l'Eglise romaine, les populations russes orthodoxes de la Lithuanie et de la Petite-Russie et ils ont préparé à leurs voisins de l'est de formidables revendications.

La nation polonaise a de bonne heure été menée par une aristocratie parée de titres étrangers, fort brave, mais fort égoïste et fort exclusive. Cette aristocratie considérait les classes inférieures comme étant d'une autre race, la race de Cham. Elle a introduit dans le pays des étrangers allemands ou israélites qui ont pris en main le commerce. Effroyablement anarchique, elle avait fait de l'anarchie même — c'est-à-dire de l'égoïsme individuel — un principe de gouvernement. Elle entreprit contre ses voisins de brillantes expéditions; mais elle était aussi imprévoyante que brave; elle ne sut jamais doter le royaume d'un système de places fortes. Elle ne sut jamais lui créer une forte marine.

Après les partages et l'échec des espérances que Napoléon avait suscitées, la classe intellectuelle chercha le salut de la nation dans les doctrines du mysticisme, dans l'idée du miracle : « Le sentiment et la foi me disent plus que les lunettes du savant », écrivait Mickiewicz. Et ailleurs : « Mesure tes forces à ton but et non ton but à tes forces. » Le mysticisme, Mickiewicz le prêcha jusque dans sa chaire du Collège de France. Il eut pour résultat les deux révolutions avortées de 1830 et de 1863. La doctrine mystique pénétra dans les sciences mathématiques avec Wronski, dans l'ethnographie avec Duchinski. L'ensemble de la nation paraît guéri, aujourd'hui, de cette maladie. En attendant le miracle que les pères ont vainement espéré, les fils essaient de refaire leur nation par le travail et l'économie. Ils n'ont rien de mieux à faire.

IV

Le chiffre total des Russes dépasse 90 millions. On distingue dans leur nationalité trois éléments: les Grands-Russes ou Moscovites qui constituent la portion principale et dominante, les Russes Blancs (6 millions) et les Petits-Russes, improprement appelés, d'un mot archaïque, Petits-Russiens, qui occupent l'ouest et le sud de l'Europe. Ces deux éléments ont subi la domination et l'influence intellectuelle du polonisme et les Polonais, ne pouvant plus espérer d'en faire des sujets, ont parfois exprimé l'idée de s'en faire des alliés lors d'un démembrement fort hypothétique de l'empire russe. Au fond, les Russes blancs ne comptent pas. Les Petits-Russes débordent sur la partie orientale de la Galicie et sur la Hongrie septentrionale. Ce sont les Languedociens de la Russie; ils ont une langue belle et poétique, un admirable instinct musical, mais ils n'ont pas ce qui s'appelle une histoire, une tradition nationale. Ballottés entre la Russie moscovite et la Pologne, ils n'ont jamais pu se constituer en Etat ; je ne crois pas qu'ils aient chance d'y arriver et que ce soit leur intérêt. Gogol, qui était Petit-Russe, écrivait en 1844: « Que les forces différentes des deux races (Petits-Russes et Grands-Russes) se développent de telle sorte que, s'étant ensuite unifiées, elles produisent quelque chose d'achevé dans l'humanité! » Ce vœu est le mien.

L'Allemagne s'est unifiée en dépit de la diffé-

rence du *hochdeutsch* et du *plattdeutsch* et des deux cultes luthérien et catholique. C'est le nord, en général, qui a dominé le midi et fait l'unité nationale dans les grands Etats continentaux, en Allemagne, en France, en Italie.

Les Grands-Russes sont donc le facteur principal de la Russie. Ils ont subi des mélanges d'allogènes auxquels ils doivent sans doute une partie de leur force. Les Slaves anarchiques du début ont été d'abord organisés par des Scandinaves. Le siège de l'Etat russe s'est établi à Kiev, et le christianisme a apporté des éléments byzantins. Au XII[e] siècle, le centre de gravité se reporta vers l'Orient et les Slaves se mélangèrent aux Finnois de la région moscovite. Du XIII[e] au XV[e] siècle, le monde russe subit la domination des Tatares, dont l'influence se retrouve encore aujourd'hui dans la langue des finances et de l'administration. Plus tard, un grand nombre de Tatares baptisés sont entrés dans la société russe. Aux XV[e] et XVI[e] siècles, le monde moscovite recueille les traditions byzantines et tatares et reste fermé au monde européen. Il est d'une farouche intolérance. Il y est rigoureusement interdit de changer de religion. Les Polonais sont catholiques. Les Suédois et les Allemands sont luthériens. Changer de religion, c'est passer à l'ennemi. Au XVII[e] siècle, les étrangers font leur apparition : ce sont d'abord les Polonais, puis les Allemands ; les Français ne viendront guère qu'au XVIII[e] siècle. La Russie traverse alors une période de *xénomanie* (manie de l'étranger) qui finit par un véritable accès de *gallomanie*.

Une réaction se produit à la suite de l'invasion de Napoléon et de l'apparition du romantisme que ramène les Russes au nationalisme. Le développement des voies de communication met, d'autre part, les Russes en rapports plus fréquents avec l'Europe, et le développement de la presse, en dépit d'une censure ombrageuse, fait pénétrer des idées auxquelles un peuple si longtemps isolé est encore mal préparé. Il se produit une sorte d'ivresse cérébrale. Les jeunes gens sont incapables de digérer les idées nouvelles; ils ne se rendent aucunement compte de l'histoire de leur pays et de sa situation attardée vis-à-vis des vieilles nations de l'Occident. Beaucoup d'entre eux sont des fils de parents ignorants, alcooliques ou détraqués. Il y a un manque complet d'équilibre entre l'instruction et l'éducation. Certains s'abandonnent, sans profit pour eux-mêmes ou pour les autres, à de fâcheuses rêveries métaphysiques, politiques ou humanitaires. Ils ont rejeté le dogme de l'Eglise et ils veulent se faire une *conception du monde*, autrement dit savoir pourquoi ils sont nés, pourquoi ils mourront et ce qu'ils deviendront ensuite, et comme ils ne trouvent pas de réponse, ils se suicident [1].

Toutes ces indications — j'emploie le mot au sens médical — expliquent en grande partie les troubles, les désordres dont la Russie a été le théâtre dans ces dernières années.

1. Sur ce grave problème je ne puis que renvoyer le lecteur à deux de mes études antérieures, *le Nihilisme et la Russie* (nouvelles études slaves, 2e série, Paris, Leroux, 1886) et *le Roman d'une étudiante russe* (*la Russie intellectuelle*, Paris, Maisonneuve, 1914).

Au fond, l'idéalisme de ces Russes qui poursuivent l'irréalisable est très proche parent de celui des Polonais qui espéraient refaire leur patrie par un miracle. Le paysan, qui ne pense pas et qui travaille est, au fond, — quand il n'est pas alcoolique, — un élément bien supérieur à celui de ces détraqués. Et, d'autre part, il y a dans la société intellectuelle une foule d'éléments sérieux et bien équilibrés. Je ne parle pas de cette aristocratie de plaisir et de high life qui ne représente en somme qu'une caste peu nombreuse.

Les étudiants russes sont nombreux chez nous. Tâchons avant tout de les initier au vieux bon sens de notre race, à notre esprit d'ordre et d'économie. Ils en ont plus besoin que de notre science.

Les observations qu'on vient de lire sont nécessairement très incomplètes. Je m'en rends bien compte et m'excuse de tout ce que j'ai omis, faute d'espace et de temps.

En somme, les peuples slaves sont encore beaucoup plus jeunes que nous. Leur croissance normale a été retardée par leurs voisins les Allemands, les Turcs, les Grecs, les Tatares. Puissent-ils aboutir à la pleine possession de l'équilibre moral, de la maturité intellectuelle. Puissent les historiens de l'avenir n'avoir point à répéter la sévère formule de l'empereur byzantin : « Ils étaient anarchiques et se détestaient les uns les autres. »[1]

1. Cette conférence a paru dans la *Bibliothèque universelle* (nº d'août 1914).

TABLE DES MATIÈRES

6442. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie. (7-17).

7837. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cⁱᵉ. — 9-17.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06585 5143

